ALPHONSE DAUDET

RÉCITS ET NOUVELLES D'ALGÉRIE

Présentation de
Jean Déjeux

La Boîte à Documents
Paris, 1990

PRÉSENTATION

Le 13 mai 1840 Alphonse Daudet naissait à Nîmes. Chez son père « nourricier », dans les environs de Nîmes, il s'initie au français mais parle le provençal. Il commence ses premières études chez les Frères de la Doctrine chrétienne, puis à l'Institut Canivet à Nîmes. En 1850-1857 il est à Lyon où il continue ses études au lycée. Au printemps de 1857, son père, Vincent Daudet, fait faillite. Le jeune Alphonse trouve une place de « pion » au collège d'Alès ; il est renvoyé et il arrive à Paris en novembre 1857. Il a déjà commencé à écrire. Mais en 1858 sa vie devient une vie d'expédients, quelque peu troubles, dans la misère mais aussi dans les fréquentations complexes : des salons littéraires, des liaisons avec des femmes passionnées comme lui. Il rencontre Mistral en 1859. Alphonse Daudet écrit pour des journaux et publie. A la fin du printemps 1860, il devient attaché de cabinet du duc de Morny, grâce à des appuis et à des relations. Sa passion pour Marie Rieu depuis 1858 l'entraîne à se mettre en ménage avec elle. Il continue à écrire articles et pièces de théâtre pour des revues et des journaux.

En hiver 1861 il tombe malade. C'est ainsi qu'il quitte Paris pour le soleil du Midi. Mais il va plus loin jusqu'en Algérie avec son cousin Henry Reynaud, du 19 décembre 1861 au 25 février 1862. Il en reviendra

avec Tartarin de Tarascon, *des récits, des souvenirs et des nouvelles publiés dans des revues et repris ensuite dans les* Lettres de mon moulin *et les* Contes du lundi.

De retour en France il écrira beaucoup, se mariera en janvier 1867 avec Julie Allard ; il leur naîtra un fils : Léon. Pendant la guerre de 1870 il sera garde national au fort de Montrouge. Installé dans sa propriété de Champrosay (près de Corbeil) avec sa famille, il y recevait ses amis intellectuels et écrivains parisiens. Il y mourra le 16 décembre 1897. Il avait connu le succès littéraire depuis 1874 surtout.

Ce sont uniquement les écrits algériens d'Alphonse Daudet qui nous intéressent ici. Ils font partie de la littérature des voyageurs.[1]

Plus largement, on peut parler de la littérature coloniale écrite sur la colonie de peuplement qu'était finalement devenue l'Algérie[2].

Cependant avant les récits des voyageurs au XIXe *siècle et les romans des Algérianistes au* XXe *siècle, les écrits sur l'Algérie furent d'abord rédigés par les militaires qui avaient pris part à la conquête, même si ces écrits ne furent publiés que bien après l'événement. Mémoires, correspondances, journaux de marche, souvenirs, témoignages sur les « campagnes d'Afrique » nourrirent l'imaginaire des Français. Saint-Arnaud,*

1. Sur cette littérature voir Michèle Salinas, *Voyages et voyageurs en Algérie 1830/1930*, Toulouse, Privat, 1989 ; Aimé Dupuy, *L'Algérie dans les lettres d'expression française*, Paris, Éd. universitaires, 1956 ; Charles Tailliart, L'*Algérie dans la littérature française*, Paris, Champion, 1925 (et l'*Essai de bibliographie méthodique et raisonnée*, Champion, 1925).

2. Voir Pierre Martino, « La littérature algérienne », in *Histoire et Historiens de l'Algérie*, Paris, Alcan, 1931 ; Alain Calmes, *Le Roman colonial en Algérie avant 1914*, Paris, L'Harmattan, 1984 ; Martine Astier Loutfi, *Littérature et colonialisme (1871-1914)*, Paris La Haye, Mouton, 1971 ; Hubert Gourdon, Jean-Robert Henry et Françoise Henry-Lorcerie, « Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie », *Revue algérienne* (Alger), n° 1-1974 ; Gabriel Esquer, « L'Algérie vue par les écrivains », *Simoun* (Oran), n° 25, avril 1957 (numéro spécial) ; Jean Déjeux, *Bibliographie « algérienne » des Français*, Paris, CNRS, « Cahiers du CRESM », n° 7, 1978.

Montagnac, Pein, Martimprey, de Castellane, Bugeaud, Lamoricière, Changarnier, etc. n'avaient qu'une hâte, celle de se raconter eux-mêmes (leurs hauts faits) en racontant leurs campagnes. Les Lettres et Correspondances, *celles de Saint-Arnaud par exemple, sont du plus haut intérêt comme « lecture » des événements.*

LES VOYAGEURS

Quelques-uns parmi les voyageurs ont retenu l'attention par leurs relations de voyages ou leurs écrits. Dès février 1841, le jeune Louis Veuillot débarque à Alger, à la suite de Bugeaud qui venait d'être nommé gouverneur de la colonie. Veuillot fut secrétaire particulier de Bugeaud et c'est ainsi qu'il put voyager jusqu'en Oranie et qu'il publia en 1853 Les Français en Algérie. *Ce premier regard de 1841 sur l'Algérie est critique. Gabriel Esquer le juge ainsi : « C'était le tableau sans indulgence de ce qu'était devenue la colonie après dix ans d'atermoiements, de demi-mesures et d'erreurs »*[1]. *Louis Veuillot écrivait, en effet, que « la colonisation était nulle ». « Jusqu'à un certain point, les Arabes étaient vainqueurs. Nous avions mal guerroyé, mal organisé, mal gouverné ». Pas d'euphorie orientale donc, pas de descriptions idylliques. L'auteur parlait en clair : « Ce que nous appelions colonie n'était qu'un hôpital dans une prison... Les mœurs étaient déplorables. C'était la France sans police et sans hypocrisie. On imagine assez quel pouvait être le moral d'une population mêlée d'aventuriers ». Louis Veuillot s'est trompé en annonçant la fin prochaine de l'Islam, mais par ailleurs, ce fut un fin observateur et d'une sincérité qui n'a pas dû faire plaisir à tout le monde lors de la parution de l'ouvrage en 1853.*

En 1845 c'est Théophile Gautier qui part visiter l'Algérie. Il a trente quatre ans et il vient chercher du

1. *Op. cit.*, p. 18.

pittoresque oriental. Après ce premier voyage, il y revient en 1862. Une partie de son expédition parut en 1853 puis en entier en 1865 dans Loin de Paris. *Il a aimé les danses des Aïssaouas, les spectacles violents, la rue grouillante de monde ; il a visité la casbah de cette époque et entendu « les chuchotements étranges, les rires gutturaux ». Il dit avoir vu « des figures noires accroupies au seuil des portes [qui] nous regardaient avec des yeux blancs ». Bref, il a trouvé ce qu'il cherchait : l'exotisme et le pittoresque. Mais il a maudit naturellement les arcades de la place du Gouvernement : « arcades aux courbes disgrâcieuses, aux piliers sans proportions ». Sa conclusion était que « L'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop ». Les Européens enlaidissaient le paysage.*

Eugène Fromentin faisait trois voyages en Algérie en 1846 d'abord, puis d'octobre 1847 à mai 1848, enfin de novembre 1852 à mai 1853. Peintre avant tout, il vit l'Algérie et ses habitants à travers la couleur et le drapé. Il publia quelques années plus tard dans des revues d'abord, en librairie ensuite Un Été au Sahara *en 1857 et* Une Année dans le Sahel *(1859). Il était allé découvrir l'Orient et il avait vu, lui aussi, ce qu'il avait bien voulu voir. Comme l'écrit Pierre Martino*[1] *« il a voulu voir l'Algérie "sans les Français". » « Il a retranché avec pudeur de ses tableaux les bizarreries, les laideurs, les contrastes qui signalent l'effort conquérant de l'Européen sur une terre hostile ». Ce fut lui, selon Martino, qui créa « l'Algérie de la littérature ». Il apportait à un certain public ce que celui-ci attendait. Alger, écrivait Fromentin, parce que « ville française » était « une ville déshonorée ». Nous retrouverons la même attitude chez Isabelle Eberhardt à la fin du siècle, en réaction contre « la civilisation ». Fromentin, comme d'autres, s'était laissé prendre par la couleur, les extérieurs. Des Mauresques « délurées », comme dit Esquer, sont prises pour les princesses dès lors qu'elles éblouissent dans leur drapé. Tout était merveilleux et d'autres voyageurs*

1. *Op.cit.*, p. 339.

venant après lui ont voulu aussi voir avec le même regard et décrire avec les mêmes clichés.

Edmond et Jules Goncourt avaient débarqué le 7 novembre 1849. Ces deux jeunes voyageurs, peintres, n'en sont pas moins demeurés critiques. Ils rapportent de leur voyages croquis et dessins mais aussi des souvenirs dans *Pages retrouvées*, publiées d'abord dans *L'Eclair* de janvier à mai 1852. Leurs impressions étaient mitigées, si bien qu'Edmond Goncourt notera dans son *Journal* en janvier 1869 « le dégoût et le mépris » éprouvés pour « la vulgarité de ces pays de couleur que nous avons tant aimés ». Les réalités n'étaient donc pas toutes merveilleuses.

Flaubert réagira d'ailleurs contre les poncifs romantiques (réaction en quelque sorte *naturaliste*, dit Aimé Dupuy[1]). Il accomplira un voyage à Carthage d'avril à juin 1858, après un voyage en Orient avec Maxime du Camp en 1849. Il avait débarqué à Philippeville, fait le voyage à Constantine et était revenu prendre la mer pour Tunis. Il n'a pas vu que les Arabes drapés dans leur dignité, mais a vu aussi les Européens. Il n'a pas été tendre envers eux. Aussi bien les indigènes que les bureaucrates et les colons minables de la colonie de Millésimo (fondée en 1848), « cela est d'une pauvreté et d'une malédiction supérieures » ! Les *Notes* de son voyage ne retentissent pas d'admiration et d'enchantement. Fromentin était pour ainsi dire réduit et remis en place. Flaubet rêvait même d'écrire un ouvrage sur « l'Orient en habit noir ». Réalisme contre romantisme.

Ernest Feydeau arrivait en Algérie en 1860 sous prétexte d'une mission archéologique. Il voulait voir le pays, comme tout le monde. Or, l'Algérie était justement à l'ordre du jour avec le voyage de Napoléon III. En 1858, le régime militaire avait été remplacé par un Ministère civil de l'Algérie et des Colonies. De toute façon, Feydeau avait comme Fromentin son idée toute faite, sans parler des idées gouvernementales qu'il était prêt à faire siennes. Il a trouvé, lui aussi, ce qu'il

1. *Op. cit.*, p. 61.

cherchait, c'est-à-dire la couleur locale et les costumes exotiques ; il se fera photographier en habit de bourgeois maure. Pierre Loti aimera, lui aussi, jouer avec le déguisement, Isabelle Eberhardt aussi, comme d'autres plus tard prendront un pseudonyme arabe pour signer leur roman. On joue sur le simulacre et le paraître. Ernest Feydeau revint d'Algérie avec un ouvrage : Alger *publié en 1961 et plus tard deux romans. Il avait, en effet, parcouru la casbah avant de partir avec le général Yusuf allant inspecter les postes militaires de la vallée du Chélif. A la différence de Fromentin il ne voulut pas cacher les réalités telles qu'il les avait vues : « pas de nécessité de garder le silence ». Or, ce qu'il voyait n'était « pas forcément beau ». Il n'a donc pas voulu arranger pour faire plaisir. Dans* Le Secret du bonheur *(1864), son premier roman algérien, il parle des défricheurs du bled, des efforts déployés, des relations avec les Arabes. De même que dans* Souna *(1874) l'auteur n'a pas caché son procès d'une certaine colonisation. Cependant, ses œuvres tournent court, « sans profondeur » dit Aimé Dupuy[1].*

Pierre Martino[2] condense en quelques lignes les étapes de ces écrits depuis la conquête : romantisme des militaires, romantisme des missionnaires, romantisme épique, romantisme des peintres, etc. « Chaque voyageur emporta de France avec lui son Algérie toute faite ; comme ils passèrent très vite, presque tous, ils n'eurent que très peu à la retoucher ». Les clichés et les poncifs furent vite créés et repris d'écrivain et écrivain, de voyageur en voyageur.

Puis vint Alphonse Daudet qui va nous occuper. Il débarquait du « Zouave » à Alger le 21 décembre 1861 ; il avait vingt-et-un ans, chevelu à souhait. « Les poncifs appelaient la satire », écrit Martino[3]. Alphonse Daudet la livra au public avec son Tartarin de Tarascon *que nous retrouverons plus loin.*

1. *Ibid*, p. 64.
2. *Op. cit.*, p. 336.
3. *Ibid*, p. 340.

Parmi les écrivains naturalistes, seul Maupassant voulut voir l'Algérie. Il expose ses raisons au début de Au soleil *(1884) : « Fuir, partir ! fuir les lieux communs, les hommes, les mouvements pareils aux mêmes heures et les mêmes pensées surtout ». Il fallait donc partir, « entrer dans une vie nouvelle et changeante ». Il se sentait, dit-il, « attiré vers l'Afrique par un impérieux besoin, par la nostalgie du Désert ignoré, comme par le pressentiment d'une passion qui va naître ». Il quittait Paris le 6 juillet 1881 : « Je voulais voir cette terre de soleil et de sable en plein été, sous la pesante chaleur, dans l'éblouissement furieux de la lumière ». Bou Amama à cette époque menait sa révolte avec vigueur. Maupassant pensait alors qu'il devenait « extrêmement curieux de voir l'Arabe à ce moment, de tenter de comprendre son âme, ce dont ne s'inquiètent guère les colonisateurs ». Il voulait savoir « ce qui se passait dans cette tête ». Comme tous les autres voyageurs il a donc voulu* voir. *Il a rapporté d'autres souvenirs dans* La Vie errante *(1890) et quelques nouvelles. Le moins que l'on puisse dire est que Maupassant eut la dent dure et pour l'administration et pour les indigènes : faillite de la « colonisation officielle », massacres perpétrés par Bou Amama, mœurs des petits Arabes, etc. L'administration civile n'a pas perdu les habitudes des « conquérants brutaux ». « Tout ce que nous faisons semble un contresens, un défi à ce pays... C'est nous qui avons l'air de barbares au milieu de ces barbares ». Bref, pas d'Orient merveilleux, mais de lamentables réalités.*

Jean Lorrain (pseudonyme de Paul Duval) avait fait lui aussi son voyage pour aller voir, comme les autres. Ses Heures d'Afrique *(1899) sont aussi pessimistes. Il a vu, Alger, non pas les apparentes dignités, sélectionnées par Fromentin, mais « sa pouillerie de vieille ville arabe cuite et recuite depuis des siècles dans la crasse et les aromates ». Le désenchantement donne le ton.*

Enfin, citons en dernier lieu non un voyageur mais Louis Bertrand qui à vingt-cinq ans débarquait en septembre 1891 à Alger, jeune universitaire lorrain

venu des brumes de l'Est pour enseigner et qui voulait aussi vivre en joie et en gloire. Il découvrit rapidement les ruines romaines et le travail des ancêtres romains ; il voulut reconnaître « l'énorme labeur des nôtres » avant tout, pressentant « l'ennemi » dans l'indigène dont on avait selon lui jusqu'alors trop parlé. Il aspirait à la fête et à la délivrance. Il se bâtira son Algérie à lui : la latinité méditerranéenne et la reprise de l'héritage romain ancien. Il a donc vu du romain et du latin partout, non seulement dans les ruines de Tipasa, Lambèse et Timgad mais à travers les lectures de Boissier, Gsell, Boissière, etc. A partir de là il construira son mythe latin. Le « reste », c'est-à-dire les Arabes, n'était qu'« anarchie congénitale » à occulter. Il a donc chanté « le peuple neuf » des Français et des néo-Français bâtissant l'Algérie nouvelle. « Hostilité latente », « barbarie arriérée », les Arabes étaient l'ombre, le négatif, la mort, tandis que Pepète et Balthazar représenteront la race forte, énergique, dynamique, violente. Le Sang des races *donnait à voir les « vrais » Algériens, selon Bertrand*[1]*. Robert Randau, au début du siècle, célébrera lui aussi cette nouvelle race, non plus celle des villes et des faubourgs mais celle des colons. L'Algérianisme des années 20 avait planté ses racines, même s'il a fallu « débertrandiser », comme nous l'écrivait Jean Pomier (1886-1977). On prétendait être réaliste et on faisait fi du romantisme d'hier. En réalité les romanciers de la colonie — les Algérianistes — ne voulurent voir l'Algérie et les Algériens que du point de leur « Algérie française », pensant qu'elle le demeurerait, leur étant difficile d'ailleurs en 1920-1930 de prévoir les années 54-62 et connaissant mal ou peu l'Algérie profonde, l'autre Algérie.*

Cependant, Charles Courtin publiant en 1939 Café maure, *le dernier roman typique à mettre au compte de l'Algérianisme, y rassemblait pourtant tous les éléments*

1. Voir notre étude « De l'éternel Méditerranéen à l'éternel Jugurtha. Mythes et contre-mythes », *Studi magrebini* (Napoli, Istituto universitario orientale), vol. XIV, 1982, pp. 67-162.

explosifs de l'effervescence nationaliste. Quant à Robert Randau, il écrivait en 1936 dans son roman Le Professeur Martin[1] *: « Esprit sérieux, pondéré et d'une rare pénétration, Albert Martin a l'intuition, depuis qu'il débarqua à Alger, d'une présence extraordinaire, hostile invisible, intelligente qui attend autour de lui l'heure de se révéler. Les conquérants savent que cette entité impondérable existe, mais non se la rendre favorable. Ils ont abattu mais non vaincu la force spirituelle arabo-berbère ».*

TARTARIN DE TARASCON

Alphonse Daudet[2] débarquait donc à Alger en décembre 1861. Il y allait pour se refaire sa santé ébranlée : prétuberculose, dit un médecin. Le duc de Morny approuve celui-ci et Daudet se met en route pour l'Algérie. En réalité, comme l'a prouvé Jacques-Henry Bornecque[3], l'écrivain doit fuir sa maîtresse Marie Rieu « pour lui cacher les conséquences physiques d'une infidélité ». Nullement prétuberculeux, il est atteint d'une maladie vénérienne qui s'est portée sur la bouche et la gorge. Le docteur en question qui avait diagnostiqué la prétuberculeuse trouve dans la toux du patient un prétexte pour l'éloignement. Ceci apparaît dans une série de lettres de Daudet à Ernest l'Epine, collaborateur théâtral. Abattu moralement, Alphonse Daudet part pour le Midi, s'arrête à Nîmes et y retrouve un cousin du côté maternel Henri Reynaud, connu sous le sobriquet de lou cassaire *(le chasseur).*

Le cousin en question était un grand lecteur de

1. Le Professeur Martin, petit bourgeois d'Alger, *Alger, Baconnier, 1936, p. 54.*

2. Pour une bibliographie d'Alphonse Daudet voir Hector Talvart et Joseph Place, *Bibliographie des Auteurs modernes de langue française, 1801-1927*, Paris, Chronique des Belles Lettres, t. IV, 1933, pp. 11-46.

3. Introduction à *Tartarin de Tarascon*, Paris, Garnier, édit. J.-H. Bornecque, 1968, pp. IV-V.

romans exotiques comme ceux de Fénimore Cooper, Gustave Aimard, Gabriel Ferry, les souvenirs de chasse de Jules Gérard[1]*, le tueur de lions en Algérie, et de Bombonnel le tueur de panthères. Il fantasmait sur les pays lointains et sur les chasses possibles. Alphonse Daudet avait lu, lui,* Une Année dans le Sahel *d'Eugène Fromentin. Ils allaient donc se trouver à l'unisson pour rêver. Jules Gérard conseillait de quitter les villes de la côte pour pénétrer vers l'intérieur du pays : Médéa, les gorges de la Chiffah, Blida. Pour nous, écrivait J. Gérard « l'Algérie est la contrée où les Romains avaient assis leur domination, où ils avaient bâti des villes immenses »*[2]*. Bien avant Louis Bertrand, le chasseur avait remarqué les traces des Romains et l'héritage latin.*

Les deux cousins vêtus en Teurs *(Turcs), avec ceinture rouge et chéchia, débarquent et visitent la casbah dans leur accoutrement grotesque. Ils poussent plus loin, vers la région des lions, selon les dires de Reynaud, visitent Blida, puis établissent leurs quartiers à Miliana. Pas de lions jusqu'alors. Il faut donc aller plus loin. C'est ainsi qu'ils abordent la plaine du Chélif. Orléansville fut la pointe extrême de l'expédition, à cent quatre-vingt-dix kilomètres d'Alger. Ils ne tuèrent aucun lion en liberté parce qu'il n'y en avait pas. Les souvenirs de Jules Gérard remontaient déjà à plusieurs années, de même ceux du général Margueritte, publiant ses* Chasses d'Algérie *en 1884. Celui-ci avait passé plus de trente ans en Algérie et il indiquait le chiffre de « trois ou quatre lions accessibles annuellement » dans la région de l'Ouarsenis. Mais lorsque Daudet et Reynaud parcoururent le Chélif les lions avaient disparu. Ils en tuèrent bien un, mais aveugle et domestiqué (ce fut toute une histoire). Un pauvre bourriquot fut aussi abattu.*

Alphonse Daudet, grâce à des lettres de recommandation, fut invité par des chefs arabes. Il en a été enchanté

1. *La Chasse au lion et les autres chasses de l'Algérie*, 1855.
2. *Le Tueur de lions* (Appendice, pp. 300-301), cité par J.H. Bornecque, *op.cit.*, p. XXI.

car le dépaysement le combla : réceptions, repas, coutumes, tout cela était nouveau pour lui et le changeait de Paris.

Alphonse Daudet et son cousin revinrent en France en mars 1862. L'écrivain avait observé, écouté, noté. A la fin de l'année 1862 il commençait à livrer à la presse quelques-uns de ses récits et souvenirs, puis en juin 1863 dans Le Figaro *« Chapatin le tueur de lions ». Enfin, quelques années plus tard il rédigeait son roman* Barbarin de Tarascon raconté par un témoin de sa vie. *L'œuvre entière fut publiée dans* Le Figaro *du 7 février au 19 mars 1870. Le roman fut édité par Dentu en 1872. Cependant comme une famille Barbarin risquait de porter plainte, Alphonse Daudet dut transformer son Barbarin en Tartarin. Le titre complet fut* Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon[1].

Pour Pierre Martino, ce roman est comme la Belle Hélène *de l'Algérie romantique. La satire venait après les poncifs des voyageurs précédents. Daudet « jeta par terre sans méchanceté tous ces prestiges récents auxquels il avait été lui-même sensible pour commencer ; et sa raillerie boulevardière, très "Tortoni", fit paraître une Algérie où les lions ne se promenaient qu'en aveugles, enchaînés, une sébile d'aumônes aux dents ; où les muezzins n'étaient que de douteux sacristains ; où les militaires buvaient de l'absinthe et maniaient la trique ; où les chefs arabes mendiaient les décorations des roumis ; où les dames du harem n'étaient plus que des femmes de café concert, à l'occasion de vulgaires enjôleuses ; et où tout le décor se pouvait facilement acquérir pour quelques pièces de cinq francs dans les boutiques de la rue de Rivoli »[2].*

1. Dans les collections de poche : *Tartarin de Tarascon*, Paris, Garnier, édit. J.-H. Bornecque, 1968, introd., chronologie, bibliographie, relevé de variantes et notes ; *id.* par J.-H. Bornecque, Paris, Presses Pocket, 1978, avec préface, vie et œuvre d'A.D. ; *Tartarin...*, Paris, Garnier-Flammarion, chronologie et préface par Geneviève van den Bogaert ; *Aventures...* Paris, Gallimard, Folio, 1987, édit. présentée et établie par Daniel Berger.

2. Martino, *op.cit.*, pp. 340-341.

On a tout dit sur Tartarin. *J.-H. Bornecque a consacré dans sa thèse tout un chapitre à ce voyage de Daudet en Algérie*[1]. *Deux positions ont été tenues par deux chercheurs sur le roman. Celle de Léon Dégoumois*[2] *prétend que, tout en observant, Daudet a revécu son voyage à travers les lectures faites sur le pays après son voyage : Jules Gérard (1855), Bombonnel (1860), surtout Fromentin (*Sahel, *1859) et* Feydeau (Alger, *1862). Il faudrait y ajouter Théophile Gautier* (Loin de Paris, *1865). Avec toutes ces lectures, on parlerait maintenant d'intertextualités, du « déjà lu » dans le texte de Daudet. Mais Jules Caillat en 1923-1924 contre-attaque dans la* Revue africaine *d'Alger : ce ne sont que des coïncidences ; les ressemblances se retrouvent dans presque tous les ouvrages traitant de l'Algérie. Mais les souvenirs de Daudet sont bien précis, corroborés par la recherche personnelle de Caillat. Comme le dit J.-H. Bornecque les deux chercheurs ont raison à des titres divers : « Il y a eu vision et documentation »*[3].

Daudet avait commencé par écrire Chapatin puis l'idée mûrissant il en est arrivé à son Tartarin. Il écrivait en 1872 à Timoléon Ambroy une lettre dans laquelle il livrait son projet en commentant son œuvre : « Depuis je m'étais dit qu'il y avait là un beau sujet de gaieté, étude méridionale et surtout étude algérienne, une Algérie comique que le type de mon héros me permettrait de raconter »[4].

Naturellement le public ne s'attendait pas à une pareille démystification de l'Algérie, après les clichés et les répétitions des prédécesseurs sur la colonie. Daudet a raconté certes les réceptions et a vu la noblesse des grands chefs arabes sachant recevoir, mais il a vu aussi les pauvres et les laissés pour compte, la désolation dans

1. *Les Années d'apprentissage d'Alphonse Daudet*, Paris, Nizet, 1951, voir ch. XIX Du Midi à l'Algérie : les enseignements contradictoires de l'exotisme, pp. 338-371.

2. *L'Algérie d'Alphonse Daudet. Essai sur les sources et les procédés d'imitation d'Alphonse Daudet*, Genève, édit. Sonor, 1922.

3. *Années d'apprentissage...* cité, p. 339.

4. *Lettres familiales*, p. 110, citée par J.-H. Bornecque, p. 339.

la plaine du Chélif. « Le pays me parut sous le poids d'une angoisse qui y avait suspendu la vie — toute la tribu avait le même air de tristesse résignée et d'indifférence ». Comme l'écrit avec raison Gabriel Esquer, Daudet a réagi contre l'illusion d'un Orient préfabriqué. De son Tartarin en qui s'incarnent Don Quichotte *et* Sancho Pança, *il a fait le type de la naïveté contemporaine à l'égard de cette illusion*[1]. *Parodiant l'orientalisme de bazar, l'écrivain sous forme d'« aventures » livre comme une sorte de document sur l'Algérie de son époque telle qu'il l'a vue. Il n'était sans doute pas le premier à parler de la misère, mais dans sa description de la colonie il est clair que « les implications politiques sont plus évidentes »*[2]. *Charles-André Julien trouve dans le roman « un tableau exact de la colonie en 1862 ». Mais il ne faut pas oublier cependant le projet littéraire et la part d'amusement propre au romancier. Daudet n'a pas voulu écrire une relation de voyage purement et simplement. Il s'est plu à caricaturer, exagérer, amplifier. Selon Martine Astier Loutfi*[3] *il ne faut pas accorder une grande portée politique à la satire algérienne de Daudet car ses critiques des militaires, du régime impérial, de l'administration militaire étaient partagées par beaucoup.* Cette *satire « apportait une confirmation comique d'un échec largement reconnu ». Le romancier ne manque tout de même pas d'ironie quand il écrit par exemple : Pour gouverner l'Algérie, « il suffit d'un beau képi galonné reluisant au bout d'une trique ». Il a vu « un peuple sauvage que nous civilisons en lui donnant nos vices — l'autorité despotique des bach-aghas qui pour un rien font bâtonner les gens — la justice sans conscience des cadis à grosses lunettes qui rêvent de décorations et vendent lèurs jugements comme Esaü son droit d'aînesse — les caïds libertins et ivrognes, anciens brosseurs de quelque général, qui font ripaille, tandis que devant leur tente la*

1. *Op. cit.*, p. 37.
2. Astier Loutfi, *Littérature et colonialisme*, cité, p. 6.
3. *Ibid.*, p. 12.

tribu meurt de faim et dispute aux levriers les rogatons de la table seigneuriale — l'omnipotence sans limite des Bureaux arabes — les colons dans les cafés à parler politique ». Le regard porté n'était pas tendre, la satire souvent féroce. Esquer résume son jugement sur l'œuvre de Daudet en disant que « de tous les écrivains qui ont écrit sur l'Algérie, il est le seul qui ait su voir dans toute son ampleur la réalité algérienne à une date déterminée[1] ».

Le public ne vit là que divertissement alors que tout de même la pointe critique était bel et bien présente à travers le rire et le comique méridional.

Alphonse Daudet dans Trente ans de Paris, *comme pris de remords, avoue qu'il aurait pu ou dû écrire autre chose : « Certes, je conviens qu'il y avait autre chose à écrire sur la France algérienne que les* Aventures de Tartarin *: par exemple, une étude de mœurs cruelle et vraie, l'observation d'un pays neuf, aux confins de deux races et de deux civilisations, avec leur action réflexe, le conquérant conquis à son tour par le climat, par les mœurs molles, l'incurie, la pourriture d'Orient, matraquage et chapardage, l'Algérien Doineau et l'Algérien Bazaine, ces deux parfaits produits du Bureau arabe. Que de révélations à faire sur la misère de ces mœurs d'avant-garde ; l'histoire d'un colon ; la fondation d'une ville au milieu des trois pouvoirs en présence : armée, administration, magistrature. Au lieu de tout cela, je n'ai rapporté que Tartarin, un éclat de rire, une galéjade ».*

Ces sujets évoqués seront traités avec plus ou moins de

1. *Op. cit.*, p. 39. Voir aussi H. Gourdon et J.-R. Henry, *Roman colonial...* cité, pp. 177-183, une lecture de *Tartarin* ou plutôt « sa lecture par la colonie européenne en Algérie ». Cependant les auteurs portent leur propre jugement : « roman de chevalerie burlesque » ; Tartarin, « dérision de héros, anti-héros » ; démystification des poncifs de l'orientalisme littéraire et des effets du régime militaire en Algérie. Le roman selon eux repose « sur un jeu d'alternance illusion/désillusion ». La seule leçon explicite qui s'en dégage, selon les auteurs, n'est en fait ni politique ni littéraire, mais « une leçon de moralité bourgeoise » (p. 183).

bonheur au XIXe siècle par Robert Randau, R. de Vandelbourg, S. Chasseray, Ch. Courtin, L. Bertrand et d'autres, mais sans le piquant de Daudet. Ils se voudront, en outre, « réalistes », (le « réalisme colonial » opposé à la « littérature d'escale », selon l'expression de Randau).

Souvent des écrivains, des voyageurs, se rendent compte après coup de ce qu'ils auraient dû écrire ou de ce que les critiques ou le public attendaient d'eux[1].

Pour Aimé Dupuy en tout cas, Daudet a eu « le singulier mérite — en dépit des faiblesses d'un ouvrage assez loin du "grandissime roman" réclamé par Flaubert — d'être cependant le peintre clairvoyant du malaise dont souffrait l'Algérie dès le moment où les militaires victorieux en devinrent les maîtres »[2].

Selon Jacques-Henry Bornecque, à la lecture des notes primitives de Daudet, on s'aperçoit qu'il avait d'abord songé à rédiger avec Tartarin *une sorte de « somme » algérienne. D'autres écrits y auraient pris place, comme « La Mule du Cadi ». Jules Gérard et Bombonnel y auraient dialogué. Des épisodes réalistes et même sordides en même temps que comiques y*

1. Mostefa Lacheraf, vitupérant en 1968 une certaine démagogie algérienne bourgeoise et patriotarde, recommandait aux romanciers de ne pas verser dans « les mythes inhibiteurs et les épopées sans lendemain » mais de dénoncer « le rôle honteux de la bourgeoisie traître et rapace ». Faites de « la fiction utile » : « Allez donc au-devant de l'avenir et racontez, par exemple, l'histoire d'un préfet ou d'un gouverneur de province qui prend possession de son poste dans une région déshéritée et fait revivre des villages détruits, des villes anémiées, des forêts brûlées au napalm, des champs abandonnés. Dites dans vos romans comment la vénalité et la corruption des fonctionnaires sont combattues par de justes châtiments ; dressez sur les places publiques les guillotines et les potences sur lesquelles les affameurs du peuple expieront leurs crimes. Semez la joie dans les villages reconstruits ; faites reverdir les déserts ». Communication au Colloque sur le Roman maghrébin à Hammamet du 24 au 28 décembre 1968, *Souffles* (Rabat), n° 13/14, 1er et 2e trim. 1969, p. 5). « Que de révélations à faire », là aussi, pour reprendre les termes de Daudet de 1883 dans « L'histoire de Tartarin » (*La Nouvelle Revue*), repris dans *Trente ans de Paris* en 1888.

2. *Op. cit.*, p. 67.

auraient été ajoutés. Il avait songé « à donner à son roman un sens plus poétiquement symbolique, grâce à un rapprochement nettement affirmé entre Tartarin et Don Quichotte, par la vertu d'une fraternité psychologique dont le principe fut continûment affirmé et comme tissé dans le récit ». De nos jours encore, Tartarin demeure « une manière de héros symbolique », dit Bornecque. « Daudet avait compris que l'esprit de dénigrement pur, quel que soit le talent qui l'anime, n'a jamais suffi pour assurer à une œuvre des amitiés durables, et son bonhomme de Tartarin demeure au contraire sympathique malgré ses prétentions et ses préventions, tout comme il garde quelque chose de roboratif dans ses échecs. Quand l'auteur, après la guerre de 1870 où nous avions alors été si durement victimes de notre imagination grossissante, ajouta son épigraphe : « En France, tout le monde est un peu de Tarascon », il avait réellement touché dans sa prospection une des nappes d'eau de notre psychologie ». Le double aspect de caractère latin — Don Quichotte et Sancho Pança (le positif et le chimérique) — se retrouve chez Daudet dans son Tartarin, *comme l'écrit encore Jacques-Henry Bornecque, en précisant que « la vision prismatique » du romancier est celle d'un « Méridional ébahi et ébloui »[1].*

AUTRES ÉCRITS ALGÉRIENS D'ALPHONSE DAUDET

Les autres écrits algériens d'Alphonse Daudet qui font l'objet de ce présent ouvrage sont d'un intérêt certain pour leur valeur littéraire et pour les dons d'observation de Daudet. Les souvenirs, récits, nouvelles s'échelonnent sur plus d'une vingtaine d'années. Ce sont donc des fragments à travers le temps jusqu'à l'âge de quarante-trois ans alors qu'il avait vingt-et-un ans lors de son départ pour l'Algérie.

1. Introduction à *Tartarin de Tarascon* (Garnier, 1968), pp. LXI et LXXII-LXXIII.

Jacques-Henry Bornecque qui étudie avec minutie et une riche documentation ces écrits[1] *pense qu'il « a dû exister quelques notes de voyage, carnets de route et d'impressions, aide-mémoire personnel ». Des lectures et des relectures compléteront les souvenirs se déformant avec le temps. D'ailleurs, en rassemblant ici ces écrits, ce n'est pas pour en fonder une unité cohérente. Chaque récit mérite attention, chaque nouvelle entraîne un plaisir de lire.*

Sous le titre « Récits et souvenirs », nous avons rassemblé huit textes. Les deux premiers « La Mule du cadi » et « A Milianah » (sous un premier titre « La Petite Ville ») datent de 1862 et 1864. Ils n'ont pas été recomposés comme d'autres textes plus tardifs ; ils sont même contemporains d'une nouvelle : « Chapatin, le tueur de lions » parue en 1863, proches donc de son retour d'Algérie. Les autres textes : « Le Caravansérail », « Le Kousskouss », « Les Sauterelles », « Les Oranges » datent de 1871-1873. Ils ont été repris dans les Lettres de mon moulin *(rééditions) et les* Contes du lundi *(1873)*[2]*. Son « Histoire de Tartarin de Tarascon » a paru dans* La Nouvelle Revue *le 1er juillet de 1883. Ce texte important renseigne sur ce qu'a voulu écrire Alphonse Daudet et sur ce qu'il aurait pu faire, comme nous l'avons déjà dit. La « Première pièce » date aussi 1883. Le texte en a été repris comme le précédent dans* Trente ans de Paris. A travers ma vie et mes livres *en 1888.*

Sous le titre « Nouvelles », nous regroupons cinq nouvelles ou contes. « Chapatin, le tueur de lions », datant

1. *Les Années d'apprentissage*... cité, p. 339.

2. Dans les collections de poche : *Lettres de mon moulin*, Paris, Le Livre de poche, préface de Nicole Ciravégna (1983), commentaires et notes de Louis Forestier, 1985 ; *id.*, Paris, Gallimard, Folio, 1984, édit. présentée et établie par Daniel Bergez. *Contes du lundi*, Paris, Garnier-Flammarion, 1984, introd. dossier de l'œuvre, bibliogr. et chronologie par Colette Becker ; *id.* Paris, Le Livre de poche, préface de Louis Nucera (1983), commentaires et notes de Louis Forestier, 1985 ; *id.* Paris, Presses Pocket, 1977, préface de Jacques-Henry Bornecque.

de 1863, est le texte annonciateur de Tartarin de Tarascon. *Les autres nouvelles s'échelonnent de 1870 à 1874, « La Figue et le Paresseux » datant de 1876 (Paris-illustré*). Cette légende a reparu dans la seconde partie d'une édition de La Belle Nivernaise *(1886). J.-H. Bornecque ne la cite pas parmi les textes algériens sinon pour dire que cette légende devait faire partie selon Daudet de sa « somme » algérienne primitivement envisagée. Outre « Chapatin » sont encore rassemblés « Un décoré du 15 août » et « Le Turco de la Commune » repris dans les* Contes du lundi. *« Kadour et Katel » a été publié dans* Robert Helmont *(1874).*

Récits et souvenirs, nouvelles et contes sont classés ici par ordre chronologique.

Alphonse Daudet accompagné du cousin Reynaud avait une lettre de recommandation pour un chef de Bureau arabe de Miliana[1]*. Le sous-chef était Alexandre Duvernois*[2] *; c'est lui que rencontra Daudet. De même qu'il rencontra un Espagnol commerçant en grains, Dominique D... qui put lui faciliter des contacts avec la société arabe. Le voyageur avait fait la connaissance à Alger du bach-agha Boualem ben Chérifa*[3] *qui l'avait invité à visiter sa tribu de Djendel. A Miliana même Alphonse Daudet a été reçu chez deux chefs arabes décorés par la France parce qu'ils avaient combattu Abdelkader. Le bachagha Boualem avait lui-même rallié les Français en 1842. Les deux chefs arabes étaient l'agha Si Sliman ben Siam et Sid'Omar Pacha. Si Sliman avait écrit une*

1. Daudet écrit Milianah (de même Blida devient Blidah), mais Louis Piesse en 1893 écrit Miliana (*Algérie-France*, Paris, Hachette, coll. des Guides Joanne).

2. Sur A. Duvernois, voir Annie Rey-Goldziguer, *Le Royaume arabe. La politique algérienne de Napoléon III, 1861-1870*, Alger, SNED, 1977, p. 763.

3. Sur le bacha-agha Boualem, voir *ibid.*, p. 758. Il étendait son autorité sur tout le cercle de Miliana. Agha et bach-agha sont écrits par Daudet aga et bach-aga. Il s'agit sous ce mot turc (= grand) de chefs militaires et administratifs. Le bach-agha avait plusieurs aghas sous ses ordres.

Relation du voyage en France de Sliman ben Siam *(texte arabe et français) publiée à Alger en 1852. Il y était allé chercher la légion d'honneur près de l'empereur, ce qui inspira à l'écrivain la nouvelle « Le décoré du 15 août ». Le bach-agha Boualem ben Chérifa et Sid'Omar lui firent découvrir les avantages et les richesses de l'hospitalité arabe. Il faut ajouter parmi les personnalités rencontrées l'agha des Attafs Cheikh ben Yahya. Sur ces chefs arabes, Caillat donne de précieuses informations puisées dans les archives du Gouvernement général*[1]*. Du reste, ce même Caillat est une mine documentaire. Il a relevé et identifié la plupart des lieux, noms, faits et événements mentionnés (et transposés) dans l'œuvre de Daudet. Sid'Omar, par exemple, était l'ancien agha de la tribu des Beni Zoug-Zoug. Caillat a relevé avec précision les itinéraires possibles et donc l'emplacement aussi des territoires des Djendel et des Beni Zoug-Zoug.*

*Au sujet des caravansérails, par exemple, il existait dans l'*Itinéraire Hachette *de 1874 « la route des caravansérails », celle menant de Miliana à Orléansville, dans la plaine du Chélif. C'étaient des hôtelleries ou auberges plus ou moins grandes où descendaient les voyageurs européens de même que les militaires. On ne lira pas sans intérêt dans les* Contes du lundi *le récit « Le Caravansérail ». Effectivement il s'agit d'une des deux auberges situées à l'époque de Daudet à l'emplacement futur du village de Oued Fodda créé vers 1872, non pas à cent lieues d'Alger, comme l'écrit le romancier, mais à 190 kilomètres. La plus grande des deux auberges est celle où a dû descendre vraisemblablement le voyageur. Elle appartenait à Mme Veuve Hippolyte. Les diligences y relayaient. Les chasseurs d'Afrique du Sud s'y arrêtaient, ainsi que dans la seconde auberge. Alphonse Daudet a changé le nom d'Hippolyte en Mme Schoniz parce qu'il faisait plus alsacien et donc plus dans le ton des* Contes du lundi. *Les tuniques bleues des chasseurs d'Afrique vont, en effet, se faire massacrer dans « les houblonnières de Wissembourg et*

1. *Op. cit.*, 1923, pp. 85-93.

les sainfoins de Gravelotte ». Daudet fait mourir Mme Schontz « le fusil au poing, en défendant contre les Arabes son caravansérail incendié ». Comme le note avec raison Caillat[1] *il est évident que le romancier brode, comme il a brodé ailleurs à partir d'événements réels mais transposés par la fiction ou transférés d'un lieu à un autre. L'insurrection des Algériens de 1871 n'a pas atteint le Chélif et la propriétaire n'eut pas à se défendre contre les Arabes. Simplement, le caravansérail fut détruit par un incendie vers cette date. Les restes des « murs tout calcinés » ont été rasés vers les années 20.*

Caillat note encore, par exemple, que « Le Turco de la Commune » vient de la tribu du Djendel[2].

Alphonse Daudet et son compagnon disent avoir entendu le cri du lion. Celui qu'ils ont tué était aveugle ; il était promené par un nègre d'une zaouia apitoyant les généreux donateurs qui lui jetaient de la monnaie dans une sébile. Les panthères, elles, étaient bel et bien présentes dans le massif montagneux du Zaccar au nord de Miliana. Elles se trouvaient encore à l'époque de Daudet dans le massif de l'Ouarsenis au sud de la plaine du Chélif (écrit Chéliff par le romancier).

J. Caillat a analysé avec pertinence comment Daudet a utilisé ses souvenirs et ses observations, brodant, exagérant, transposant tout en parodiant. Les comparaisons entre Tartarin et Don Quichotte, la parodie de l'orientalisme, de l'administration de la colonie, du régime militaire en Algérie, les observations sur la misère de la colonie et les mœurs coloniales aident à comprendre ce qu'a voulu faire Alphonse Daudet et les moyens utilisés dans son écriture de fiction de simple description, mais avec souvent la note comique ou d'amusement, pour donner à voir la colonie aussi bien

1. *Op. cit.*, 1923, pp. 80-82.

2. Les Turcos étaient les Tirailleurs algériens, appelés ainsi depuis la formation des bataillons de Tirailleurs à partir des 200 Turcs de la casbah de Bône organisés par le capitaine Yusuf en 1832 après la chute de la ville.

dans Tartarin de Tarascon *que dans les récits, souvenirs et nouvelles*[1].

Daudet a peut-être eu des remords. Il a en tout cas contribué au décapage de toute une façade par un regard différent de celui des prédécesseurs : un regard passant à travers le prisme du comique et de la parodie ; le romancier pensait sans doute, en effet, qu'il valait mieux en rire.

Un court passage du roman Sapho *(1884) se rapporte à l'Algérie. Il y est question d'un poète, La Gournerie, envoyé en Algérie pour le compte rendu officiel et lyrique du voyage de l'empereur et de l'impératrice en 1860. Parmi les lettres que Fanny et son amant Jean sont en train de relire, de classer ou de détruire, l'une d'elles, précisément de ce poète amoureux, décrit les fêtes à Alger en 1861 :*

« Alger débordant et grouillant, vraie Bagdad des Mille et une nuits *; toute l'Afrique accourue, entassée autour de la ville, battant ses portes à les rompre, comme un simoun. Caravanes de nègres et de chameaux, chargés de gomme, tentes de poil dressées, une odeur de musc humain sur toute cette singerie qui bivouaquait au bord de la mer, dansait la nuit autour de grands feux, s'écartait chaque matin devant l'arrivée des chefs du Sud pareils à des rois Mages avec la pompe orientale, les musiques discordantes, flûtes de roseau, petits tambours rauques, le goum entourant l'étendard du Prophète aux trois couleurs ; et derrière, menés en laisse par des nègres, les chevaux destinés en présent à l'*Emberour, *vêtus de soie, caparaçonnés d'argent, secouant à chaque pas des grelots et des broderies... »*[2]

Les lettres de La Gournerie se succèdent. Il écrit encore dans l'une d'elles en post-scriptum : « Je relis ma lettre... il y a vraiment des choses pas mal ; mets-la-moi de côté, je pourrai m'en servir.. ». Ceci, après « le récit

1. Caillat, *op. cit.*, 1924, pp. 98-166.

2. *Sapho. Mœurs parisiennes*, 1884 (dans une édition de 1953, Flammarion, p. 69).

éblouissant » d'une fête des Aïssaouas, selon ce qu'en dit Daudet dans son roman (comme se félicitant de son propre style).

Dans la pièce de théâtre « Le Sacrifice *» jouée au Théâtre du Vaudeville le 11 février 1869 un personnage appelé Namoun représente un Maure d'Alger. Il est habillé avec « le costume des Maures d'Alger » : chéchia, babouches, burnous, veston. Il parle sabir (*boujou, mouci, *etc.) et finalement apparaît plutôt grotesque. Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois que Daudet fait parler en sabir des Algériens de son époque, comme Boualem dans « La Mule du Cadi » :* bôjour, marci, gavé *; ce n'est sans doute pas sans ironie, semble-t-il. Martine Astier Loutfi parle d'« anti-militarisme » et d'« anti-arabisme » chez Daudet qui rejoignent les positions semblables des « colons ». L'écrivain ne se prive pas, en effet, de caricaturer et de verser dans les qualificatifs de son temps contre les Arabes ou les Juifs : « pourriture de l'Orient » ; « jeune singe », « singerie », « sauvage » à propos du Turco de la Commune[1] ; nous retrouvons même le terme de l'époque :* arbico. *Le juif dans « A Milianah » est également dépeint en négatif. Ces manières de parler ne sont pas sans rejoindre celles de Louis Bertrand dans ses romans « algériens » ou son* Mirage oriental. *Faut-il parler de mépris ou de simple ironie ? Mais, de toute façon, de l'un ou de l'autre on passe facilement aux attitudes racistes, en tous cas infériorisantes.*

Il faudrait évoquer aussi le roman Nabab *(1877),*

1. Le Turco de la Commune mourait « sans y avoir rien compris ». L'écrivain trouve cela sans doute drôle. Rappelons qu'"un Turco" inconnu repose dans le modeste cimetière de Chanteau (dans la forêt d'Orléans). Il était tombé, criblé de balles par les Prussiens, au carrefour des Hautes-Bruyères en bordure de la route dite d'Orléans, le 5 décembre 1870. Une stèle entourée d'une grille en fer relate le fait d'armes de ce Turco inconnu défendant seul ce carrefour. Sur cette stèle, on lit entre autres : « ... défendant la Patrie » (cf. Amicale des Anciens du 3e Régiment de Tirailleurs algériens, *Annuaire 1989*, pp. 87-92). Ici, pas d'ironie : Le Turco était mort glorieusement. Ce ne fut pas de la fiction.

bien que n'ayant pas pour espace géographique l'Algérie. Daudet y décrit un homme d'affaires levantin évoluant dans les antichambres du pouvoir, « égaré dans le monde de l'Empire », comme dit Caillat. Il représente « le parvenu colonial contaminé par le contact de la "pourriture d'Orient" »[1]*, le type de l'aventurier qui fit fortune en Tunisie ou en Orient. Ce type d'homme se retrouvait en Algérie et nul doute que l'écrivain n'ait pris modèle sur quelques parvenus de ce genre rencontrés à la colonie. Naturellement il est décrit avec les outrances voulues pour mieux parodier, ironiser sur « l'Orient sans loi, pays de bon plaisir », selon les termes de Daudet dans* Nabab.

Comme l'écrit J. Caillat, Alphonse Daudet « donnait le coup de grâce aux clichés conventionnels qui avaient cours sur l'Orient, au prestige romanesque dont jouissait l'Algérie sous l'Empire (...) L'auteur se faisait l'écho, conscient ou non, des protestations diverses des esprits éclairés ou des polémistes de l'opposition[2] *sur le malaise dont souffrait la colonie.*

Relire les écrits algériens de Daudet aujourd'hui dépayse quelque peu. Mais le lecteur n'est pas déçu, malgré les limites de la vision de l'écrivain. Ces écrits épars regroupés ici, lus avec plaisir, donnent l'envie d'en savoir davantage ou de relire son Tartarin de Tarascon. *La fabulation ici n'est pas morose : « une galéjade » avant tout, mais sous « l'éclat de rire » apparaissent des réalités humaines qui donnent à penser.*

JEAN DÉJEUX

1. Caillat, *op. cit.*, 1924, p. 166.
2. *Ibid.* 1923, p. 174.

RÉCITS ET SOUVENIRS

LA MULE DU CADI[1]

I

Pendant mon séjour à Alger, j'avais fait la connaissance d'un Arabe de haute volée, — Sidi Boualem ben*** — apporté depuis peu par la diligence de Blidah.

Sidi Boualem est un personnage considérable ; il a le titre de bach-aga, le rang de lieutenant-général, la croix de commandeur, d'immenses propriétés dans le Chéliff et quantité de douros dans ses coffres : solide gaillard du reste, dévoué à l'Empereur, en excellents termes avec les bureaux arabes, c'est le type achevé de l'honnête bach-aga. Personne ne porte mieux que lui le grand burnous noir en poil de chameau, personne n'a plus de gravité dans la marche, ni plus de lenteur dans le geste. Il parle peu, ne connaît point la langue française et fume éternellement de grosses cigarettes que roule un grand pouilleux, toujours à deux pas derrière lui. Comme le *vulgus* arabe, Boualem ignore l'âge qu'il peut avoir ; en cherchant bien, le bach-aga croit toucher à la soixantaine, mais j'imagine qu'il exagère de quelques lustres. Le soleil, la poudre et le vent du sud lui ont brûlé la peau ; ses yeux noirs et brillants sont embusqués sous d'épais sourcils gris ; sa bouche avance en museau sous une barbe revêche et courte ; les petites dames d'Alger

le trouvent très laid. On le dit, en outre, méchant ; moi je le crois féroce ; mais — n'en déplaise à notre sensiblerie occidentale — la férocité sied bien chez un bach-aga.

Tous les soirs, sur la place du Gouvernement, je rencontrais Boualem à l'heure du frais et de la musique ; gravement et de sa voix sourde, il me disait : « Bôjour, comment ça va ? » — *Bôjour, marci, gavé.* Bonjour, merci, café. Le pauvre homme n'en a jamais pu retenir plus long. A mon tour, je l'abordais d'un *salamalek* très à la française, nous faisions à pas lents quelques silencieux tours de place, puis je le laissais regagner seul la ville arabe, et nous nous séparions enchantés l'un de l'autre. Au bout de huit promenades de ce genre, Boualem remonta dans la diligence de Blidah et me fit dire par Ali — le petit Ali du bazar maure — qu'il m'attendait aux prochains jours dans sa tribu de Djendel.

A peu près vers le même temps, je fus invité à manger d'excellents biftecks de sanglier et d'exécrables côtelettes de panthère chez Emmanuel D... citoyen de la paisible petite ville de Milianah. Emmanuel fait un gros commerce de grains avec les Arabes : il parle convenablement leur langue et jouit d'une immense popularité sur tous les marchés des provinces d'Alger. Quand je lui contai ma liaison avec Sidi Boualem — le plus riche de ses clients indigènes — il me proposa de m'accompagner au Djendel dès le lendemain : Boualem habitait à douze lieues dans la plaine, on en aurait pour sept heures avec deux bons chevaux. Ici j'interrompis mon hôte et lui avouai en rougissant que je ne montais pas à cheval.

Cet aveu le fit sourire. — Comment ! *roumi* que vous êtes, vous voulez courir l'Afrique, tâter un peu de la vie arabe, et vous ne savez pas vous tenir à cheval !

— Pardon ! je n'ai jamais eu la prétention d'étudier les mœurs ni la vie arabes ; les livres d'Eugène Fromentin m'ont appris là-dessus ce que je désirais savoir, et cela dans le plus beau langage du monde. Je suis venu tout uniment me chauffer à votre soleil, rien de plus !

Emmanuel me laissait dire.

— Et les diligences ? hasardai-je timidement.

— Les diligences font le service, et le font mal, d'une ville à l'autre, mais elles ne vont pas encore de gourbis en gourbis.

— Je dois alors renoncer au cousscouss de Sidi Boualem ?

— Nous verrons cela demain matin, répondit mon hôte : dans tous les cas, couchez-vous de bonne heure et qu'on soit debout avec l'aube.

Le lendemain, en descendant de mon pigeonnier je trouvai Emmanuel au milieu de la salle à manger, ganté de cheval, superbe.

— Eh ! Allons donc, paresseux !

Je le regardai stupéfait.

— Vite, le déjeuner et partons !

— Et moi, comment vais-je faire ?

— Plus un mot, déjeunons.

Au sortir de table, voici le spectacle qui m'attendait dans la rue.

II

Un petit cheval noir et luisant, gardé par un nègre plus luisant et plus noir encore, hennissait de joie et tournait vers Emmanuel sa belle tête fougueuse. Deux Arabes, respectueusement à l'écart, n'attendaient qu'un signe de nous pour enfourcher leurs montures, attachées à la claire-voie du jardin. Au milieu de la rue, le jeune Mimoun ; mon esclave ordinaire, Mimoun dans sa robe de fête rayée noir et blanc, retenait par sa bride d'or une mule de forte taille, harnachée comme pour le pape. Sur le dos de la bête, une énorme selle jaune et rouge montait plus haute qu'une tour ; le long de ses flancs, de larges étriers arabes, de ces étriers dans lesquels le pied disparaît, dansaient avec un bruit de ferraille.

— Voici votre monture, me dit mon hôte en m'ame-

nant à elle ; c'est la mule du vieux cadi de Milianah, une bête de luxe, presque neuve, douce comme un agneau. Le cadi s'en sert pour aller à son jardin aux portes de la ville, ou pour descendre au petit marabout qu'on aperçoit là-bas dans la plaine : c'est donc avec vous qu'elle fait son premier voyage. La selle est un vrai fauteuil d'orchestre : vous serez à ravir là-dessus. Allons, hop ! hissez-vous ; le pied dans l'étrier ; pas celui-là, le gauche... Mimoun, retiens la mule... Ouf !

Me voilà donc un peu troublé de me sentir si haut, au sommet de cette maison qui marche. Emmanuel monte à cheval, les Arabes en font autant.

— Tiens-toi bien, moussou, me crie Mimoun.

Nous sommes en route, le ciel est gris, le temps lourd, une chaude journée du janvier africain.

Je décrirai, dans une autre de ces promenades, l'admirable pays qu'on rencontre en descendant de Milianah... Ces immenses ravins et leurs écroulements de verdure ; ces forêts de thuyas, de caroubiers, d'oliviers sauvages s'abîmant dans des profondeurs embaumées, toute cette flore vigoureuse et bizarre qu'arrosent avec des bruits charmants un millier de petites sources. Mais aujourd'hui, bête et poltron comme Sancho, je n'y vois pas plus loin que les oreilles de ma mule. Le dangereux animal, avec une obstination qui m'effraye, suit scrupuleusement le bord des fondrières, dessinant les moindres arêtes, découpant les plus fins contours. Je m'efforce en vain de le ramener sur le milieu de la route et de mettre un terme à ce périlleux exercice ; rien n'y peut, ni les doux appels ni les coups ; il faut se résigner, se cramponner à la selle et fermer les yeux... Tout à coup, ma mule fait un écart, se jette à droite, prend une pente embaumée, sous un petit berceau de verveines et de lauriers-roses, et m'emporte au grand trot je ne sais où. Par Mahomet ! nous trotterions encore, si l'un des Arabes n'était venu nous prendre à la bride et nous ramener dans le bon chemin. Ce grand sans cœur d'Emmanuel se tordait de rire sur son petit cheval. En deux mots il m'expliqua l'affaire : ce que je prenais

pour une escapade était une politesse de ma monture, qui voulait me faire tâter d'excellentes figues de Barbarie, et, pour ce, m'emmenait au jardin du cadi, de son pas le plus agile. Du reste, une fois sur la bonne route elle reprit tranquillement son travail de découpure le long des ravins, jusqu'à notre arrivée en plaine.

Là, nous eûmes encore quelque mal à l'empêcher de piquer vers un petit marabout, dont la coupole blanche se profilait sur l'horizon. J'en fus quitte pour des ruades ; mais, dès lors, paisible et résignée, la mule marcha droit devant elle, au hasard, l'oreille basse. Pauvre bête ! elle avait cru jusqu'à ce jour que les mules n'allaient pas plus loin et que le monde finissait à cette chapelle aux murailles blanches.

III

La plaine du Chéliff où nous entrions, me rappela tout d'abord certains paysages du Midi de la France. A gauche, quelques collines très chauves ; à droite, d'immenses terres brûlées. De loin en loin de pâles bouquets d'oliviers sauvages ; à chaque pas des palmiers nains levant au ras de terre leurs feuilles pointues, avec un faux air de porc-épic. Par là-dessus, un ciel de plomb, gris ce jour-là, mais bleu dans l'ordinaire.

Quelquefois, au pied des collines de gauche, on apercevait de maigres haridelles au piquet devant une petite tente noire en poil de chameau ; un peu plus loin c'était un bœuf, un cheval, une mule ou même un âne microscopique tirant une charrue très primitive, aux appels gutturaux d'un Arabe costumé comme un paysan de Virgile. De temps en temps une caille, alourdie par la chaleur, partait entre les jambes de nos bêtes... Notre petite caravane, accablée sous le faix des lourdeurs atmosphériques, marchait dans le plus grand silence : les Arabes roulaient des cigarettes ; Emmanuel jouait avec son cheval. Pour moi, fier et paisible sur la mule du cadi, laissant mes talons baller à deux temps

sur son ventre, écoutant les mille voix mystérieuses de la plaine, la terre qui crève de chaleur, un troupeau qui bêle au lointain, une bizarre chanson de pâtre, je ne sais quelle hallucination m'enveloppa peu à peu de ses brumes... Ô douceur ! Je sentais battre en moi un inexprimable amour de l'Honnête et du Juste ; le mal me faisait tout d'un coup une horreur que je ne saurais dire, mes petites lâchetés de la veille, mes faiblesses de tous les jours, les poignées de main trop faciles, les sourires complaisants, les méchancetés inutiles, les vanités sottes, toute la litanie des fautes quotidiennes, défilaient devant mes yeux, et je me jugeais, et je me condamnais, et j'étais impitoyable. On eût dit qu'en m'asseyant sur la selle jaune et or du bon cadi, j'avais hérité de sa sainteté et de sa sagesse ; une barbe me poussait longue et blanche, et mon ventre s'arrondissant se trouvait presque gêné par le pommeau de la selle. Ah ! malheureux garçon ! que de fois tu as été lâche dans le bien, et que de fois courageux dans le mal ! Si Mohammed t'appelait à cette heure...

— Prenez donc garde, étourdi, me cria tout d'un coup Emmanuel. Il était temps ; un pas de plus et ma mule faisait majestueusement son entrée dans un café maure planté au travers de la route. Que le mot de café n'éveille pas en vous l'idée de glaces, de dorures, de divans écarlates, de garçons en tablier blanc, de gros morceaux de sucre échafaudés sur de petites soucoupes... Rennida ! Une hutte de paille enfumée et malpropre ; dans un coin, devant son fourneau, un cafetier à moitié nu, couleur grain de café ; sur des nattes déchirées, quatre ou cinq Arabes accroupis comme des singes, fumant et buvant en silence ; devant la porte, un enfant en guenilles lavant des tasses dans une eau croupie ; une douzaine de sandales jaunes — chez les Arabes, on quitte ses souliers par politesse, comme chez nous le chapeau ; — quelques chevaux et quelques ânes paissant à leur guise, voilà le fidèle portrait d'un café maure dans la plaine du Chéliff. — Où sont-ils nos cabarets de grande route, avec leur

cocarde de pain, l'omelette au lard, l'entrecôte fumant et le petit vin de l'endroit ? — Emmanuel nous fait servir du café, le meilleur que j'aie bu de ma vie ; puis il s'aperçoit que j'ai faim, s'en étonne, — ils n'ont jamais faim en Afrique — et me fait apporter un petit pain mou, sans levain, depuis trois mois sous la paille et parfumé à l'anis. Cet excellent repas me réconforte et nous nous remettons en route.

IV

La chaleur est toujours très grande, le ciel toujours chargé. De lourds nuages gris vont roulant très bas, presque sur nos têtes ; les bêtes râlent de soif... Enfin nous voici aux bords du Chéliff. Ma mule, chargée de trouver le gué, comprend la gravité de ses fonctions. Elle va, vient, flaire le fleuve, hésite, fait deux tours, puis, flic ! floc ! entre solennellement dans l'eau jusqu'à mi-cheville. Ici, à ma grande consternation, elle s'arrête, allonge le cou, secoue ses flancs avec vigueur — j'ai envie de crier au secours — et enfin se met à boire, mais à boire... Parlons un peu du Chéliff. Les géographes vous apprendront que c'est le cours d'eau le plus considérable de l'Afrique française, qu'il a sa source en tel endroit et son embouchure en tel autre ; moi je me contente de vous dire que je ne sais rien de capricieux comme cette rivière. Peu de chose suffit à l'irriter, mais elle s'apaise pour moins encore. Je lui ai connu des jours calmes où elle coulait à l'aise entre ses deux berges, et des lendemains de colère où, roulant dans ses flots des pans de forêts et des quartiers de roche, elle égorgeait sans pitié les pauvres moissons inoffensives. Pour aujourd'hui, la dame est d'assez bonne humeur et ma mule, à la fin désaltérée, peut passer sans encombre sur l'autre rive.

Nous traversons en ce moment un immense mamelon, où se tient chaque semaine le marché de Djendel, sous la surveillance de mon ami Boualem ; le caravansé-

rail se dresse dans le fond avec ses longues murailles. Une seconde fois nous passons le Chéliff ; le jour tombe, mais non point avec ces admirables crépuscules roses, comme j'en ai tant vus en Afrique... Le gris du ciel passe au noir ; le vent fraîchit, le paysage s'abîme dans la brume : journée manquée ! Nos chevaux marchent lentement dans des terres labourées ; la charrue a passé partout, la route elle-même a été labourée par mégarde.

Des Arabes, rentrant du travail et chassant devant eux les ânes et les chevaux, glissent près de nous dans l'ombre : chaque groupe en passant nous salue d'une même phrase traînante, monotone. Bientôt, nous rencontrons d'épais fourrés de cactus aux dagues menaçantes : de là derrière sort un brin de fumée, des aboiements de chiens, des cris d'enfants, des miaulements de femme. Nous voici en pleine tribu arabe. Enfin, à cent pas de nous, un peu sur la hauteur, j'aperçois une immense ferme sans fenêtres ; c'est le palais de Sidi Boualem. Un groupe de Bédouins s'avance vers nous ; on nous entoure ; deux hommes me descendent de ma mule. L'ami Boualem, dans son burnous noir, son énorme croix sur la poitrine, une longue pipe à la main, vient à moi en souriant :

— Bonjour, comment ça va ?

Je réponds : *salamalek* ; il s'en contente et l'on se dirige vers la maison.

V

L'appartement dans lequel le chef m'introduisit était loin des somptueuses descriptions qu'on m'avait faites. Au lieu du boudoir oriental voluptueux, parfumé, une longue salle très sombre ; en fait de tentures de Smyrne, des murailles d'un blanc douteux ; pour divans et coussins brodés, des nattes de paille grossière, et comme sultanes, un officier français venu chez Boualem en partie de chasse. Les spahis de l'officier net-

toyaient ses armes dans un coin ; dans un autre, ses chiens lapaient voracement leur soupe ; son lit de camp était dressé dans le fond, sa gibecière pendue à droite, ses fusils à gauche ; au plafond un interminable chapelet de perdrix et de cailles, produit de sa chasse pendant les deux jours précédents ; comme on voit, Nemrod tenait largement sa place dans la maison... Faites donc douze lieues sans débrider pour visiter un intérieur arabe ! — « Rassurez-vous, me dit Emmanuel, témoin de ma douloureuse stupéfaction, nous ne sommes pas encore dans les petits appartements du bach-aga : ceci est la maison des hôtes. Sidi Boualem regrette la froide réception qu'il vous fait ; mais en nous introduisant ce soir chez lui, force lui serait d'introduire en même temps M. Nemrod, avec ses spahis, ses chiens et son gibier. Demain matin, après le départ de l'officier pour la chasse, nous irons prendre le thé dans le sérail. »

Je l'ai maintes fois constaté pendant mes promenades en Afrique, le képi galonné d'or impose beaucoup aux indigènes, et tous éprouvent pour lui un fort respect, assaisonné d'un peu de crainte ; mais j'ai vu rarement nos braves officiers admis dans l'intimité vraie de l'Arabe ; du reste, la plupart d'entre eux se montrent peu jaloux de cette faveur.

En attendant le dîner, on nous servit de longues pipes et du café sous un hangar, devant la maison des hôtes ; de là je vis s'avancer vers nous, parmi les brumes crépusculaires, une dizaine d'Arabes à la file, comme une procession de pénitents gris. Le premier pénitent portait, au bout d'une perche, un mouton rôti ; derrière lui, venait un second pénitent avec un second mouton à la cime d'une seconde perche ; ceux qui suivaient tenaient, élevés au-dessus de leurs têtes, de larges plats fumants. Malgré moi, je songeai à ce grand raillard de Boileau et à la pompe de ses galas universitaires.

Le dîner fut copieux et varié : mouton rôti, mouton aux chardons, mouton aux fèves, mouton aux pois chiches, mouton en boulettes, le tout pimenté en diable ; et, pour finir, une copieuse terrine de couss-

couss au sucre. Ce dernier plat, arrosé de bon lait ou de jus de viande n'est pas une nourriture désagréable. Quant à l'absence de cuillers et de fourchettes, j'avoue, je m'en émus fort peu, et manger avec le pouce et l'index me parut la chose la plus aisée du monde. En fait de boisson, on nous servit à la ronde, avant et après le repas, une grande potée de lait de vache. Pendant que nous mangions, l'aga Boualem, à qui les lois de l'hospitalité arabe défendaient de s'accroupir à notre table, fumait paisiblement sur une natte, et quelquefois daignait nous servir lui-même de ses grandes doigts osseux et bruns. Sans mentir, le repas fut mélancolique ; l'officier français ne causait guère ; Emmanuel et Boualem s'entretenaient en arabe : les spahis ronflaient à l'autre bout de la salle, et moi, ivre de fatigue, je voyais vaguement le cousscouss au sucre et les moutons aux fèves rouler comme des frégates par un gros temps.

VI

Vers huit heures, le bach-aga se mit sur ses pieds, et nous conduisit par des jardins immenses remplis de chiens de mauvaise mine dans un charmant petit kiosque, construction franco-arabe, où mon compagnon et moi devions passer la nuit. Une vaste pièce carrée, haute de plafond, percée d'une demi-douzaine de meurtrières : des murailles nues, blanchies à neuf : quatre divans, chacun dans une niche : une petite lampe en cuivre rouge, brûlant par terre au milieu de la salle : voilà notre chambre à coucher.

Après avoir fumé une dernière pipe et bu un dernier café, Sidi Boualem nous souhaita la bonne nuit, reprit ses sandales à la porte et s'en alla souper avec ses quatre femmes. Quant à nous, roulés dans de grandes couvertures rouges, nous essayâmes, mais en vain, de fermer les yeux. La marche, les piments et le café maure nous avaient fouetté le sang et le chassaient encore avec fureur dans nos veines. Bientôt une immense déman-

geaison nous envahit de la tête aux pieds... Au-dehors, les chacals aboyaient comme de petits chiens ; les hyènes miaulaient.

Les *sloughis* (chiens arabes) leur répondaient avec rage : de temps en temps, je ne sais quel hurlement mystérieux, plus grave, plus sourd, dominait ce concert de démons : je me souviendrai toujours de cette interminable nuitée de fièvre et d'insomnie.

VII

Au matin, n'y pouvant tenir plus longtemps, nous voulions nous réfugier dans le café maure ; par malheur, le cafetier n'était pas encore levé. Il fallut gagner, à une demi-lieue de là, la maison de Sidi Bagdadi, frère de Boualem ; les cafetiers y seraient peut-être moins paresseux que chez l'aga. Partout sur notre chemin, dans les jardins, dans les cours, sous les hangars et sous les porches, nous rencontrions la valetaille arabe, dormant à la belle étoile dans ses burnous de laine. Bientôt le jour parut, et avec le jour de petites brises qui chassèrent comme paille nos vilaines fièvres de la nuit. Du fond de l'orangerie de Bagdadi, pendant qu'on nous versait un délicieux moka, nous regardions avec amour rire et jouer devant nous la fée Aurore. L'horizon était vert, d'un vert éblouissant bordé de rose, et l'on voyait dans cette adorable couleur verte nager confusément les orangers aux fruits vermeils, les maisons blanches de l'aga, tandis que des Arabes vêtus de vert glissaient en silence le long des murs. Près de nous, un olivier sacré, pareil à nos arbres de Noël, dansait au vent frais de l'aube verte, en agitant ses branches chargées d'oripeaux bariolés, pans de burnous et de haïks, larges étriers, bracelets de fer, pendeloques de corail et autres *ex-voto* de la piété arabe.

Quand nous revînmes vers la maison des hôtes, elle était déjà brillante et animée. Sidi Boualem, assis au seuil, humait son huitième café et fumait sa vingtième

avait, en outre, fait honneur d'une pendule et d'une cheminée.

Une cheminée, Dieu juste ! et pour quoi faire ?

C'est dans ce dernier boudoir que nous attendait un thé somptueux, versé par une invisible fée, dans du Sèvres premier choix.

Au-dehors, par le soupirail qui servait de fenêtre, la plaine apparaissait, ruisselante de rosée et de lumière ; le Chéliff pétillait d'aise au soleil, et les brises matinales, lourdes de parfums, montaient jusqu'à nous, comme pour narguer les verrous et les grilles. Sur mon tapis de Smyrne, entre deux cuillerées de confitures au musc, la vieille chanson d'Hugo me revint aux lèvres :

> Si je n'étais captive,
> J'aimerais ce pays...

A ce moment la fée invisible fit son apparition, sous les traits d'une horrible négresse coiffée d'un turban jaune, vêtue de haillons resplendissants. Elle entra, posa devant son maître deux grands flacons d'essence de rose et se retira mystérieusement sans desserrer ses grosses lèvres. Boualem nous versa deux gouttes d'essence dans le creux de la main, sur quoi nous descendîmes nous préparer au départ.

Au bas de l'escalier, l'horrible négresse nous attendait, accroupie sur ses talons ; d'un air attendri elle baisa nos bottes à l'écuyère, et quand nous fûmes dehors, referma la porte sur nous, avec un épouvantable grincement de serrures.

IX

Nos bêtes avaient passé la nuit au grand air, attachées par les pieds de derrière, selon l'usage. Nous les trouvâmes enchantées de leur bivouac, la narine au vent ; alertes et de bonne humeur, la mule du cadi comme les autres. Pendant qu'on me hissait sur ma selle, l'aga s'était fait amener une superbe jument grise, autour de laquelle tous les chevaux hennissaient d'amour. Le

genre. Laissant donc Boualem à son rôle de bach-aga, nous continuâmes notre route en emportant une cordiale poignée de main et quelques maximes arabes sur l'amitié.

X

Nous marchâmes tout le jour, d'une même allure régulière et douce, avec quelques temps de repos sur la porte des cafés maures : à moitié chemin, la pluie se prit à tomber obstinément pour le reste de la journée.

Blotti dans un grand manteau, mon chapeau rabattu, fatigué d'une nuit sans sommeil et d'un usage immodéré de la mule, j'allais au gré de ma bête dans un parfait état de somnambulisme. De temps à autre, j'ouvrais à demi les yeux : des torrents d'eau rayaient l'horizon à perte de vue : les collines étaient noyées ; la grande plaine avait disparu. Sur le chemin boueux, détrempé, des Arabes aux jambes nues gagnaient bravement le marché, en poussant devant eux des mulets qui portaient les tentes, des ânes chargés de paniers. « Arrhi ! arrha ! » disaient d'une voix caressante les petits Bédouins parlant à leurs mules. Je faisais à la mienne : « Hue donc ! hue ! » Et tout cela trottinait pêle-mêle dans la crotte et sous la bourrasque. Dans les champs qui bordaient la route, les paysans travaillaient la terre en psalmodiant, comme aux jours de soleil, et de vieux pâtres, agenouillés vers l'Orient, se frappaient dévotement la poitrine en brisant de leurs fronts les palmiers nains tout ruisselants de pluie.

Nous allions ainsi depuis plusieurs heures, et mes yeux s'étaient clos quand tout d'un coup la mule s'arrêta. Je regardai autour de moi. J'étais seul, au milieu d'une plaine immense, loin, bien loin de la route, loin d'Emmanuel, loin des Arabes, loin de tout... De son air le plus paisible, la mule du cadi broutait de gros chardons devant un petit monument à toiture ronde, aux murs blancs, sur la porte duquel deux vieilles

sandales dormaient dans une niche... Ce silence, cette plaine, ce monument mystérieux, ces sandales jaunes, par là-dessus un grand rideau de pluie et de brouillard, tout cela tenait du rêve ; mais bientôt, me rappelant les fantaisies de ma mule, je compris que j'étais devant le fameux *marabout* (tombeau de saint) où le bon cadi venait rendre la justice trois fois par semaine. Le souvenir aidant, je parvins à m'orienter dans la vraie route, et après quelque cent pas, j'aperçus enfin la blanche Milianah là-haut, là-haut, aux pieds du mont Zaccar, tout enveloppé de brumes... Quand j'entrai dans la ville, il faisait nuit très noire, la pluie tombait à torrents, on allumait déjà les trois réverbères, et, par les rues désertes, la retraite sonnait sur les tambours mouillés.

A MILIANAH[1]

Cette fois, je vous emmène passer la journée dans une jolie petite ville d'Algérie, à deux ou trois cents lieues du moulin... Cela nous changera un peu des tambourins et des cigales...

... Il va pleuvoir, le ciel est gris, les crêtes du mont Zaccar s'enveloppent de brume. Dimanche triste... Dans ma petite chambre d'hôtel, la fenêtre ouverte sur les remparts arabes, j'essaye de me distraire en allumant des cigarettes... On a mis à ma disposition toute la bibliothèque de l'hôtel ; entre une histoire très détaillée de l'enregistrement et quelques romans de Paul de Kock je découvre un volume dépareillé de Montaigne... Ouvert le livre au hasard, relu l'admirable lettre sur la mort de La Boétie... Me voilà plus rêveur et plus sombre que jamais... Quelques gouttes de pluie tombent déjà. Chaque goutte, en tombant sur le rebord de la croisée, fait une large étoile dans la poussière entassée là depuis les pluies de l'an dernier... Mon livre me glisse des mains, et je passe de longs instants à regarder cette étoile mélancolique...

Deux heures sonnent à l'horloge de la ville, — un ancien *marabout* dont j'aperçois d'ici les grêles murailles blanches... Pauvre diable de marabout ! Qui lui aurait dit cela, il y a trente ans, qu'un jour il porterait au

milieu de la poitrine un gros cadran municipal, et que, tous les dimanches, sur le coup de deux heures, il donnerait aux églises de Milianah le signal de sonner les vêpres ?... Ding ! dong ! voilà les cloches parties !... Nous en avons pour longtemps... Décidément, cette chambre est triste. Les grosses araignées du matin, qu'on appelle pensées philosophiques, ont tissé leurs toiles dans tous les coins... Allons dehors.

J'arrive sur la grande place. La musique du 3e de ligne, qu'un peu de pluie n'épouvante pas, vient de se ranger autour de son chef. A une des fenêtres de la division, le général paraît, entouré de ses demoiselles ; sur la place le sous-préfet se promène de long en large au bras du juge de paix. Une demi-douzaine de petits Arabes à moitié nus, jouent aux billes dans un coin avec des cris féroces. Là-bas, un vieux juif en guenilles vient chercher un rayon de soleil qu'il avait laissé hier à cet endroit et qu'il s'étonne de ne plus trouver...

« Une, deux, trois, partez ! » La musique entonne une ancienne mazurka de Talexy, que les orgues de Barbarie jouaient l'hiver dernier sous mes fenêtres. Cette mazurka m'ennuyait autrefois : aujourd'hui elle m'émeut jusqu'aux larmes.

Oh ! comme ils sont heureux les musiciens du 3e ! L'œil fixé sur les doubles croches, ivres de rythme et de tapage, ils ne songent à rien qu'à compter leurs mesures. Leur âme, toute leur âme tient dans ce carré de papier large comme la main, — qui tremble au bout de l'instrument entre deux dents de cuivre. « Une, deux, trois, partez ! » Tout est là pour ces braves gens ; jamais les airs nationaux qu'ils jouent ne leur ont donné le mal du pays... Hélas ! moi qui ne suis pas de la musique, cette musique me fait peine, et je m'éloigne...

Où pourrais-je bien la passer, cette grise après-midi de dimanche ? Bon ! la boutique de Sid'Omar est ouverte... Entrons chez Sid'Omar.

Quoiqu'il ait une boutique, Sid'Omar n'est point un

boutiquier. C'est un prince du sang, le fils d'un ancien dey d'Alger qui mourut étranglé par les janissaires... A la mort de son père, Sid'Omar se réfugia dans Milianah avec sa mère qu'il adorait, et vécut là quelques années comme un grand seigneur philosophe parmi ses lévriers, ses faucons, ses chevaux et ses femmes, dans de jolis palais très frais, pleins d'orangers et de fontaines. Vinrent les Français. Sid'Omar, d'abord notre ennemi et l'allié d'Abd-el-Kader, finit par se brouiller avec l'émir et fit sa soumission. L'émir, pour se venger, entra dans Milianah en l'absence de Sid'Omar, pilla ses palais, rasa ses orangers, emmena ses chevaux et ses femmes, et fit écraser la gorge de sa mère sous le couvercle d'un grand coffre... La colère de Sid'Omar fut terrible : sur l'heure même il se mit au service de la France, et nous n'eûmes pas de meilleur ni de plus féroce soldat que lui tant que dura notre guerre contre l'émir. La guerre finie, Sid'Omar revint à Milianah ; mais encore aujourd'hui, quand on parle d'Abd-el-Kader devant lui, il devient pâle et ses yeux s'allument.

Sid'Omar a soixante ans. En dépit de l'âge et de la petite vérole, son visage est resté beau : de grands cils, un regard de femme, un sourire charmant, l'air d'un prince. Ruiné par la guerre, il ne lui reste de son ancienne opulence qu'une ferme dans la plaine du Chéliff et une maison à Milianah, où il vit bourgeoisement avec ses trois fils élevés sous ses yeux. Les chefs indigènes l'ont en grande vénération. Quand une discussion s'élève, on le prend volontiers pour arbitre, et son jugement fait loi presque toujours. Il sort peu : on le trouve toutes les après-midi dans une boutique attenant à sa maison et qui ouvre sur la rue. Le mobilier de cette pièce n'est pas riche : — des murs blancs peints à la chaux, un banc de bois circulaire, des coussins, de longues pipes, deux braseros... C'est là que Sid'Omar donne audience et rend la justice. Un Salomon en boutique.

Aujourd'hui dimanche, l'assistance est nombreuse.

S'ils l'ont vu !... Je crois bien.

... Grand émoi dans la boutique de Sid'Omar... Le cafetier remplit les tasses, rallume les pipes. On cause, on rit à belles dents. C'est si amusant de voir rosser un juif !... Au milieu du brouhaha et de la fumée, je gagne la porte doucement ; j'ai envie d'aller rôder un peu du côté d'Israël pour savoir comment les coreligionnaires d'Iscariote ont pris l'affront fait à leur frère...

— Viens dîner ce soir, *moussiou*, me crie le bon Sid'Omar...

J'accepte, je remercie. Me voilà dehors.

Au quartier juif, tout le monde est sur pied. L'affaire fait déjà grand bruit. Personne aux échoppes. Brodeurs, tailleurs, bourreliers — tout Israël est dans la rue... Les hommes — en casquette de velours, en bas de laine bleue — gesticulant bruyamment, par groupes... Les femmes, pâles, bouffies, raides comme des idoles de bois dans leurs robes plates à plastron d'or, le visage entouré de bandelettes noires, vont d'un groupe à l'autre en miaulant... Au moment où j'arrive, un grand mouvement se fait dans la foule. On s'empresse, on se précipite... Appuyé sur ses témoins, le juif — héros de l'aventure — passe entre deux haies de casquettes, sous une pluie d'exhortations :

— Venge-toi, frère, venge-nous, venge le peuple juif. Ne crains rien ; tu as la loi pour toi.

Un affreux nain, puant la poix et le vieux cuir, s'approche de moi d'un air piteux, avec de gros soupirs :

— Tu vois ! me dit-il. Les pauvres juifs, comme on nous traite ! C'est un vieillard ! regarde. Ils l'ont presque tué.

De vrai, le pauvre Iscariote a l'air plus mort que vif. Il passe devant moi, — l'œil éteint, le visage défait ; ne marchant pas, se traînant... Une forte indemnité est seule capable de le guérir ; aussi ne le mène-t-on pas chez le médecin, mais chez l'agent d'affaires.

Il y a beaucoup d'agents d'affaires en Algérie,

presque autant que de sauterelles. Le métier est bon, paraît-il. Dans tous les cas, il a cet avantage qu'on y peut entrer de plain-pied, sans examens, ni cautionnement, ni stage. Comme à Paris, nous nous faisons hommes de lettres, on se fait agent d'affaires en Algérie. Il suffit pour cela de savoir un peu de français, d'espagnol, d'arabe, d'avoir toujours un code dans ses fontes, et sur toute chose le tempérament du métier.

Les fonctions de l'agent sont très variées : tour à tour avocat, avoué, courtier, expert, interprète, teneur de livres, commissionnaire, écrivain public, c'est le maître Jacques de la colonie. Seulement Harpagon n'en avait qu'un, de maître Jacques, et la colonie en a plus qu'il ne lui en faut. Rien qu'à Milianah, on les compte par douzaines. En général, pour éviter les frais de bureau, ces messieurs reçoivent leurs clients au café de la grand-place et donnent leurs consultations — les donnent-ils ? — entre l'absinthe et le champoreau.

C'est vers le café de la grand-place que le digne Iscariote s'achemine, flanqué de ses deux témoins. Ne le suivons pas.

En sortant du quartier juif, je passe devant la maison du bureau arabe[2]. Du dehors, avec son chapeau d'ardoises et le drapeau français qui flotte dessus, on la prendrait pour une mairie de village. Je connais l'interprète, entrons fumer une cigarette avec lui. De cigarette en cigarette, je finirai bien par le tuer, ce dimanche sans soleil !

La cour qui précède le bureau est encombrée d'Arabes en guenilles. Ils sont là une cinquantaine à faire antichambre, accroupis, le long du mur, dans leurs burnous. Cette antichambre bédouine exhale — quoique en plein air — une forte odeur de cuir humain. Passons vite... Dans le bureau, je trouve l'interprète aux prises avec deux grands braillards entièrement nus sous de longues couvertures crasseuses, et racontant d'une mimique enragée je ne sais quelle histoire de chapelet volé. Je m'assieds sur une natte dans un coin, et je

regarde... Un joli costume, ce costume d'interprète ; et comme l'interprète de Milianah le porte bien ! Ils ont l'air taillés l'un pour l'autre. Le costume est bleu de ciel avec des brandebourgs noirs et des boutons d'or qui reluisent. L'interprète est blond, rose, tout frisé ; un joli hussard bleu plein d'humour et de fantaisie ; un peu bavard, — il parle tant de langues ! un peu sceptique, il a connu Renan à l'école orientaliste[3] ! — grand amateur de sport, à l'aise au bivouac arabe comme aux soirées de la sous-préfète, mazurkant mieux que personne, et faisant le couscous comme pas un. Parisien, pour tout dire, voilà mon homme et ne vous étonnez pas que les dames en raffolent... Comme dandysme, il n'a qu'un rival : le sergent du bureau arabe. Celui-ci — avec sa tunique de drap fin et ses guêtres à boutons de nacre — fait le désespoir et l'envie de toute la garnison. Détaché au bureau arabe, il est dispensé des corvées, et toujours se montre par les rues, ganté de blanc, frisé de frais, avec de grands registres sous le bras. On l'admire et on le redoute. C'est une autorité.

Décidément, cette histoire de chapelet volé menace d'être fort longue. Bonsoir ! je n'attends pas la fin.

En m'en allant je trouve l'antichambre en émoi. La foule se presse autour d'un indigène de haute taille, pâle, fier, drapé dans un burnous noir. Cet homme, il y a huit jours, s'est battu dans le Zaccar avec une panthère. La panthère est morte ; mais l'homme a eu la moitié du bras mangée. Soir et matin il vient se faire panser au bureau arabe, et chaque fois on l'arrête dans la cour pour lui entendre raconter son histoire. Il parle lentement, d'une belle voix gutturale. De temps en temps, il écarte son burnous et montre, attaché contre sa poitrine, son bras gauche entouré de linges sanglants.

A peine suis-je dans la rue, voilà un violent orage qui éclate. Pluie, tonnerre, éclairs, sirocco... Vite, abritons-nous. J'enfile une porte au hasard, et je tombe au milieu d'une nichée de bohémiens, empilés sous les arceaux d'une cour moresque. Cette cour tient à la mosquée de

Milianah ; c'est le refuge habituel de la pouillerie musulmane, on l'appelle la *cour des pauvres.*

De grands lévriers maigres, tout couverts de vermine, viennent rôder autour de moi d'un air méchant. Adossé contre un des piliers de la galerie, je tâche de faire bonne contenance, et, sans parler à personne, je regarde la pluie qui ricoche sur les dalles coloriées de la cour. Les bohémiens sont à terre, couchés par tas. Près de moi, une jeune femme, presque belle, la gorge et les jambes découvertes, de gros bracelets de fer aux poignets et aux chevilles, chante un air bizarre à trois notes mélancoliques et nasillardes. En chantant, elle allaite un petit enfant tout nu en bronze rouge, et, du bras resté libre, elle pile de l'orge dans un mortier de pierre. La pluie, chassée par un vent cruel, inonde parfois les jambes de la nourrice et le corps de son nourrisson. La bohémienne n'y prend point garde et continue à chanter, sous la rafale, en pilant l'orge et donnant le sein.

L'orage diminue. Profitant d'une embellie, je me hâte de quitter cette cour des Miracles et je me dirige vers le dîner de Sid'Omar ; il est temps... En traversant la grand-place, j'ai encore rencontré mon vieux juif de tantôt. Il s'appuie sur son agent d'affaires ; ses témoins marchent joyeusement derrière lui ; une bande de vilains petits juifs gambade à l'entour... Tous les visages rayonnent. L'agent se charge de l'affaire : il demandera au tribunal deux mille francs d'indemnité.

Chez Sid'Omar, dîner somptueux. — La salle à manger ouvre sur une élégante cour moresque, où chantent deux ou trois fontaines... Excellent repas turc, recommandé au baron Brisse. Entre autres plats, je remarque un poulet aux amandes, un couscous à la vanille, une tortue à la viande, — un peu lourde mais du plus haut goût, — et des biscuits au miel qu'on appelle *bouchées du cadi*... Comme vin, rien que du champagne. Malgré la loi musulmane Sid'Omar en boit un peu, — quand les serviteurs ont le dos tourné... Après dîner, nous passons dans la chambre de notre hôte, où

l'on nous apporte des confitures, des pipes et du café... L'ameublement de cette chambre est des plus simples : un divan, quelques nattes ; dans le fond, un grand lit très haut sur lequel flânent de petits coussins rouges brodés d'or... A la muraille est accrochée une vieille peinture turque représentant les exploits d'un certain amiral Hamadi. Il paraît qu'en Turquie les peintres n'emploient qu'une couleur par tableau : ce tableau-ci est voué au vert. La mer, le ciel, les navires, l'amiral Hamadi lui-même, tout est vert, et de quel vert !...

L'usage arabe veut qu'on se retire de bonne heure. Le café pris, les pipes fumées, je souhaite la bonne nuit à mon hôte et je le laisse avec ses femmes.

Où finirai-je ma soirée ? Il est trop tôt pour me coucher, les clairons des spahis n'ont pas encore sonné la retraite. D'ailleurs, les coussinets d'or de Sid'Omar dansent autour de moi des farandoles fantastiques qui m'empêcheraient de dormir... Me voici devant le théâtre, entrons un moment.

Le théâtre de Milianah est un ancien magasin de fourrages, tant bien que mal déguisé en salle de spectacle. De gros quinquets, qu'on remplit d'huile pendant l'entracte, font l'office de lustres. Le parterre est debout, l'orchestre sur des bancs. Les galeries sont très fières parce qu'elles ont des chaises de paille... Tout autour de la salle, un long couloir, obscur, sans parquet... On se croirait dans la rue, rien n'y manque... La pièce est déjà commencée quand j'arrive. A ma grande surprise, les acteurs ne sont pas mauvais, je parle des hommes ; ils ont de l'entrain, de la vie... Ce sont presque tous des amateurs, des soldats du 3e ; le régiment en est fier et vient les applaudir tous les soirs.

Quant aux femmes, hélas !... c'est encore et toujours cet éternel féminin des petits théâtres de province, prétentieux, exagéré et faux... Il y en a deux pourtant qui m'intéressent parmi ces dames, deux juives de Milianah, toutes jeunes, qui débutent au théâtre... Les parents sont dans la salle et paraissent enchantés. Ils ont

la conviction que leurs filles vont gagner des milliers de douros à ce commerce-là. La légende de Rachel, israélite, millionnaire et comédienne, est déjà répandue chez les juifs d'Orient.

Rien de comique et d'attendrissant comme ces deux petites juives sur les planches... Elles se tiennent timidement dans un coin de la scène, poudrées, fardées, décolletées et toutes raides. Elles ont froid, elles ont honte. De temps en temps elles baragouinent une phrase sans la comprendre, et, pendant qu'elles parlent, leurs grands yeux hébraïques regardent dans la salle avec stupeur.

Je sors du théâtre... Au milieu de l'ombre qui m'environne, j'entends des cris dans un coin de la place... Quelques Maltais sans doute en train de s'expliquer à coups de couteau...

Je reviens à l'hôtel, lentement, le long des remparts. D'adorables senteurs d'orangers et de thuyas montent de la plaine. L'air est doux, le ciel presque pur... Là-bas, au bout du chemin, se dresse un vieux fantôme de muraille, débris de quelque ancien temple. Ce mur est sacré : tous les jours les femmes arabes viennent y suspendre des *ex-voto*, fragments de haïks et de foutas, longues tresses de cheveux roux liés par des fils d'argent, pans de burnous... Tout cela va flottant sous un mince rayon de lune, au souffle tiède de la nuit...

LE CARAVANSÉRAIL[1]

Je ne peux pas me rappeler sans sourire le désenchantement que j'ai eu en mettant le pied pour la première fois dans un caravansérail d'Algérie. Ce joli mot de caravansérail, que traverse comme un éblouissement tout l'Orient féerique des *Mille et une Nuits*, avait dressé dans mon imagination des enfilades de galeries découpées en ogives, des cours mauresques plantées de palmiers, où la fraîcheur d'un mince filet d'eau s'égrenait en gouttes mélancoliques sur des carreaux de faïence émaillée ; tout autour, des voyageurs en babouches, étendus sur des nattes, fumaient leurs pipes à l'ombre des terrasses, et de cette halte montait sous le grand soleil des caravanes une odeur lourde de musc, de cuir brûlé, d'essence de rose et de tabac doré...

Les mots sont toujours plus poétiques que les choses. Au lieu du caravansérail que je m'imaginais, je trouvai une ancienne auberge de l'Ile-de-France, l'auberge du grand chemin, station de rouliers, relais de poste, avec sa branche de houx, son banc de pierre à côté du portail, et tout un monde de cours, de hangars, de granges, d'écuries.

Il y avait loin de là à mon rêve des *Mille et une Nuits* ; pourtant cette première désillusion passée, je sentis bien vite le charme et le pittoresque de cette hôtellerie franque perdue, à cent lieues d'Alger, au milieu d'une

immense plaine qu'horizonnait un fond de petites collines pressées et bleues comme des vagues. D'un côté, l'Orient pastoral, des champs de maïs, une rivière bordée de lauriers-roses, la coupole blanche de quelque vieux tombeau ; de l'autre, la grand-route, apportant dans ce paysage de l'Ancien Testament le bruit, l'animation de la vie européenne. C'est ce mélange d'Orient et d'Occident, ce bouquet d'Algérie moderne qui donnait au caravansérail de Mme Schontz une physionomie si amusante, si originale.

Je vois encore la diligence de Tlemcen entrant dans cette grande cour, au milieu des chameaux accroupis, tout chargés de burnous et d'œufs d'autruche. Sous les hangars, des Nègres font leur kousskouss, des colons déballent une charrue modèle, des Maltais jouent aux cartes sur une mesure à blé. Les voyageurs descendent, on change de chevaux ; la cour est encombrée. C'est un spahi à manteau rouge qui fait la fantasia pour les filles de l'auberge, deux gendarmes arrêtés devant la cuisine, buvant un coup sans quitter l'étrier ; dans un coin, des juifs algériens en bas bleus, en casquette, qui dorment sur des ballots de laine, en attendant l'ouverture du marché ; car deux fois par semaine un grand marché arabe se tenait sous les murs du caravansérail.

Ces jours-là, en ouvrant ma fenêtre le matin j'avais en face de moi un fouillis de petites tentes, une houle bruyante et colorée où les chéchias rouges des Kabyles éclataient comme des coquelicots dans un champ, et c'était jusqu'au soir des cris, des disputes, un fourmillement de silhouettes au soleil. Au jour tombant, les tentes se pliaient ; hommes, chevaux, tout disparaissait, s'en allait avec la lumière, comme un de ces petits mondes tourbillonnants que le soleil emporte dans ses rayons. Le plateau restait nu, la plaine redevenait silencieuse, et le crépuscule d'Orient passait dans l'air avec ses teintes irisées et fugitives comme des bulles de savon... Pendant dix minutes, tout l'espace était rose. Il y avait, je me rappelle, à la porte du caravansérail, un vieux puits si bien enveloppé dans ces lueurs du cou-

chant, que sa margelle usée semblait de marbre rose ; le seau ramenait de la flamme, la corde ruisselait de gouttes de feu...

Peu à peu cette belle couleur de rubis s'éteignait, passait à la mélancolie du lilas. Puis le lilas lui-même s'étalait en s'assombrissant. Un bruissement confus courait jusqu'au bout de l'immense plaine ; et tout à coup, dans le noir, dans le silence, éclatait la musique sauvage des nuits d'Afrique, clameurs éperdues des cigognes, aboiements des chacals et des hyènes, et, de loin en loin, un mugissement sourd, presque solennel, qui faisait frissonner les chevaux dans les écuries, les chameaux sous les hangars des cours.

Oh ! comme cela semblait bon, en sortant tout transi de ces flots d'ombre, de descendre dans la salle à manger du caravansérail et d'y trouver le rire, la chaleur, les lumières, ce beau luxe de linge frais et de cristaux clairs qui est si français ! Il y avait là, pour vous faire les honneurs de la table, Mme Schontz, une ancienne beauté de Mulhouse, et la jolie Mlle Schontz que sa joue en fleur un peu hâlée et sa coiffe alsacienne aux ailes de tulle noir faisaient ressembler à une rose sauvage de Guebwiller ou de Rouge-Goutte sur laquelle se serait posé un papillon... Étaient-ce les yeux de la fille ou le petit vin d'Alsace que la mère vous versait au dessert, mousseux et doré comme du champagne ? Toujours est-il que les dîners du caravansérail avaient un grand renom dans les camps du Sud... Les tuniques bleu de ciel s'y pressaient à côté des vestons de hussards galonnés de soutaches et de brandebourgs ; et bien avant dans la nuit, la lumière s'attardait aux vitres de la grande auberge.

Le repas fini, la table enlevée, on ouvrait un vieux piano qui dormait là depuis vingt ans et l'on se mettait à chanter des airs de France ; ou bien, sur une Lauterbach quelconque, un jeune Werther à sabretache faisait faire un tour de valse à Mlle Schontz. Au milieu de cette gaieté militaire un peu bruyante, dans ce cliquetis d'aiguillettes, de grands sabres et de petits verres, ce

rythme langoureux qui passait, ces deux cœurs qui battaient en mesure, enfermés dans le tournoiement de la valse, ces serments d'amour éternel qui mouraient sur un dernier accord, vous ne pouvez rien vous figurer de plus charmant.

Quelquefois, dans la soirée, la grosse porte du caravansérail s'ouvrait à deux battants, des chevaux piaffaient dans la cour. C'était un aga du voisinage qui, s'ennuyant avec ses femmes, venait frôler la vie occidentale, écouter le piano des roumis et boire du vin de France. *Une seule goutte de vin est maudite*, dit Mahomet dans son Coran ; mais il y a des accommodements avec la loi. A chaque verre qu'on lui versait, l'aga prenait, avant de boire, une goutte au bout de son doigt, la secouait gravement, et, cette goutte maudite une fois chassée, il buvait le reste sans remords. Alors, tout étourdi de musique et de lumières, l'Arabe se couchait par terre dans ses burnous, riait silencieusement en montrant ses dents blanches et suivait les ronds de la valse avec des yeux enflammés.

... Hélas ! maintenant où sont-ils les valseurs de Mlle Schontz ? Où sont les tuniques bleu de ciel, les jolis hussards à taille de guêpe ? Dans les houblonnières de Wissembourg, dans les sainfoins de Gravelotte... Personne ne viendra plus boire le petit vin d'Alsace au caravansérail de Mme Schontz. Les deux femmes sont mortes, le fusil au poing, en défendant contre les Arabes leur caravansérail incendié. De l'ancienne hôtellerie si vivante, les murs seuls — ces grands ossements des bâtisses — restent debout, tout calcinés. Les chacals rôdent dans les cours. Çà et là un bout d'écurie, un hangar épargné par la flamme se dressent comme une apparition de vie ; et le vent, ce vent de désastre qui souffle depuis deux ans sur notre pauvre France, des bords du Rhin jusqu'à Laghouat, de la Saar au Sahara, passe chargé de plaintes dans ces ruines et fait battre les portes tristement.

LE KOUSSKOUSS[1]

C'était en Algérie, chez un aga de la plaine du Chélif. De la grande tente seigneuriale installée pour nous devant la maison de l'aga, nous voyions descendre une nuit de demi-deuil, d'un noir violet où se fonçait la pourpre d'un couchant magnifique ; dans la fraîcheur de la soirée, au milieu de la tente entrouverte, un chandelier kabyle en bois de palmier levait au bout de ses branches une flamme immobile qui attirait des insectes de nuit, des frôlements d'ailes peureuses. Accroupis tout autour sur des nattes, nous mangions silencieusement : c'étaient des moutons entiers, tout ruisselants de beurre, qu'on apportait au bout d'une perche, des pâtisseries au miel, des confitures musquées, et enfin un grand plat de bois où des poulets s'étalaient dans la semoule dorée du kousskouss.

Pendant ce temps-là, la nuit était venue. Sur les collines environnantes, la lune se levait, un petit croissant oriental où s'enfermait une étoile. Un grand feu flambait en plein air devant la tente, entouré de danseurs et de musiciens. Je me souviens d'un nègre gigantesque, tout nu sous une ancienne tunique des régiments de léger, qui bondissait en faisant courir des ombres sur toute la toile... Cette danse de cannibale, ces petits tambours arabes haletant sous la mesure précipitée, les aboiements aigus des chacals qui se répondaient

de tous les coins de la plaine ; on se sentait en plein pays sauvage. Cependant, à l'intérieur de la tente, — cet abri des tribus nomades qui ressemble à une voile fixe sur un élément immobile, — l'aga dans ses burnous de laine blanche me semblait une apparition des temps primitifs, et pendant qu'il mangeait son kousskouss gravement, je pensais que le plat national arabe pourrait bien être cette manne miraculeuse des Hébreux dont il est parlé dans la Bible.

LES SAUTERELLES[1]

Encore un souvenir d'Algérie, et puis nous reviendrons au moulin...

La nuit de mon arrivée dans cette ferme du Sahel, je ne pouvais pas dormir. Le pays nouveau, l'agitation du voyage, les aboiements des chacals, puis une chaleur énervante, oppressante, un étouffement complet, comme si les mailles de la moustiquaire n'avaient pas laissé passer un souffle d'air... Quand j'ouvris ma fenêtre, au petit jour, une brume d'été lourde, lentement remuée, frangée aux bords de noir et de rose, flottait dans l'air comme un nuage de poudre sur un champ de bataille. Pas une feuille ne bougeait, et dans ces beaux jardins que j'avais sous les yeux, les vignes espacées sur les pentes au grand soleil qui fait les vins sucrés, les fruits d'Europe abrités dans un coin d'ombre, les petits orangers, les mandariniers en longues files microscopiques, tout gardait le même aspect morne, cette immobilité des feuilles attendant l'orage. Les bananiers eux-mêmes, ces grands roseaux vert tendre, toujours agités par quelque souffle qui emmêle leur fine chevelure si légère, se dressaient silencieux et droits, en panaches réguliers.

Je restai un moment à regarder cette plantation merveilleuse, où tous les arbres du monde se trouvaient réunis, donnant chacun dans leur maison leurs fleurs et

leurs fruits dépaysés. Entre les champs de blé et les massifs de chênes-lièges, un cours d'eau luisait, rafraîchissant à voir par cette matinée étouffante ; et tout en admirant le luxe et l'ordre de ces choses, cette belle ferme avec ses arcades moresques, ses terrasses toutes blanches d'aube, les écuries et les hangars groupés autour, je songeais qu'il y a vingt ans, quand ces braves gens étaient venus s'installer dans ce vallon du Sahel, ils n'avaient trouvé qu'une méchante baraque de cantonnier, une terre inculte hérissée de palmiers nains et de lentisques. Tout à créer, tout à construire. A chaque instant des révoltes d'Arabes. Il fallait laisser la charrue pour faire le coup de feu. Ensuite les maladies, les ophtalmies, les fièvres, les récoltes manquées, les tâtonnements de l'inexpérience, la lutte avec une administration bornée, toujours flottante. Que d'efforts ! Que de fatigues ! Quelle surveillance incessante !

Encore maintenant, malgré les mauvais temps finis et la fortune si chèrement gagnée, tous deux, l'homme et la femme, étaient les premiers levés à la ferme. A cette heure matinale je les entendais aller et venir dans les grandes cuisines du rez-de-chaussée, surveillant le café des travailleurs. Bientôt une cloche sonna, et au bout d'un moment les ouvriers défilèrent sur la route. Des vignerons de Bourgogne ; des laboureurs kabyles en guenilles, coiffés d'une chéchia rouge ; des terrassiers mahonais, les jambes nues ; des Maltais ; des Lucquois ; tout un peuple disparate, difficile à conduire. A chacun d'eux le fermier, devant la porte, distribuait sa tâche de la journée d'une voix brève, un peu rude. Quand il eut fini, le brave homme leva la tête, scruta le ciel d'un air inquiet ; puis m'apercevant à la fenêtre :

— Mauvais temps pour la culture, me dit-il... voilà le sirocco.

En effet, à mesure que le soleil se levait, des bouffées d'air, brûlantes, suffocantes, nous arrivaient du sud comme de la porte d'un four ouverte et refermée. On ne savait où se mettre, que devenir. Toute la matinée se passa ainsi. Nous prîmes du café sur les nattes de la

galerie, sans avoir le courage de parler ni de bouger. Les chiens allongés, cherchant la fraîcheur des dalles, s'étendaient dans des poses accablées. Le déjeuner nous remit un peu, un déjeuner plantureux et singulier où il y avait des carpes, des truites, du sanglier, du hérisson, le beurre de Staouëli, les vins de Crescia, des goyaves, des bananes, tout un dépaysement de mets qui ressemblait bien à la nature si complexe dont nous étions entourés... On allait se lever de table. Tout à coup, à la porte-fenêtre fermée, pour nous garantir de la chaleur du jardin en fournaise, de grands cris retentirent :

— Les criquets ! les criquets !

Mon hôte devint tout pâle comme un homme à qui on annonce un désastre, et nous sortîmes précipitamment. Pendant dix minutes, ce fut dans l'habitation, si calme tout à l'heure, un bruit de pas précipités, de voix indistinctes, perdues dans l'agitation d'un réveil. De l'ombre des vestibules où ils s'étaient endormis, les serviteurs s'élancèrent dehors en faisant résonner avec des bâtons, des fourches, des fléaux, tous les ustensiles de métal qui leur tombaient sous la main, des chaudrons de cuivre, des bassines, des casseroles. Les bergers soufflaient dans leurs trompes de pâturage. D'autres avaient des conques marines, des cors de chasse. Cela faisait un vacarme effrayant, discordant, que dominaient d'une note suraiguë les « You ! you ! you ! » des femmes arabes accourues d'un douar voisin. Souvent, paraît-il, il suffit d'un grand bruit, d'un frémissement sonore de l'air, pour éloigner les sauterelles, les empêcher de descendre.

Mais où étaient-elles donc, ces terribles bêtes ? Dans le ciel vibrant de chaleur, je ne voyais rien qu'un nuage venant à l'horizon, cuivré, compact, comme un nuage de grêle, avec le bruit d'un vent d'orage dans les milles rameaux d'une forêt. C'étaient les sauterelles. Soutenues entre elles par leurs ailes sèches étendues, elles volaient en masse, et malgré nos cris, nos efforts, le nuage avançait toujours, projetant dans la plaine une ombre immense. Bientôt il arriva au-dessus de nos

têtes ; sur les bords on vit pendant une seconde un effrangement, une déchirure. Comme les premiers grains d'une giboulée, quelques-unes se détachèrent, distinctes, roussâtres ; ensuite toute la nuée creva, et cette grêle d'insectes tomba drue et bruyante. A perte de vue les champs étaient couverts de criquets, de criquets énormes, gros comme le doigt.

Alors le massacre commença. Hideux murmure d'écrasement, de paille broyée... Avec les herses, les pioches, les charrues, on remuait ce sol mouvant ; et plus on en tuait, plus il y en avait. Elles grouillaient par couches, leurs hautes pattes enchevêtrées ; celles du dessus faisant des bonds de détresse, sautant au nez des chevaux attelés pour cet étrange labour. Les chiens de la ferme, ceux du douar, lancés à travers champs, se ruaient sur elles, les broyaient avec fureur. A ce moment, deux compagnies de turcos, clairons en tête, arrivèrent au secours des malheureux colons, et la tuerie changea d'aspect.

Au lieu d'écraser les sauterelles, les soldats les flambaient en répandant de longues tracées de poudre.

Fatigué de tuer, écœuré par l'odeur infecte, je rentrai. A l'intérieur de la ferme, il y en avait presque autant que dehors. Elles étaient entrées par les ouvertures des portes, des fenêtres, la baie des cheminées. Au bord des boiseries, dans les rideaux déjà tout mangés, elles se traînaient, tombaient, volaient, grimpaient aux murs blancs avec une ombre gigantesque qui doublait leur laideur. Et toujours cette odeur épouvantable. A dîner, il fallut se passer d'eau. Les citernes, les bassins, les puits, les viviers, tout était infecté. Le soir, dans ma chambre, où l'on en avait pourtant tué des quantités, j'entendis encore des grouillements sous les meubles, et ce craquement d'élytres semblable au pétillement des gousses qui éclatent à la grande chaleur. Cette nuit-là non plus je ne pus pas dormir. D'ailleurs autour de la ferme tout restait éveillé. Des flammes couraient au ras du sol d'un bout à l'autre de la plaine. Les turcos en tuaient toujours.

Le lendemain, quand j'ouvris ma fenêtre comme la veille, les sauterelles étaient parties ; mais quelle ruine elles avaient laissée derrière elles ! Plus une fleur, plus un brin d'herbe, tout était noir, rongé, calciné. Les bananiers, les abricotiers, les pêchers, les mandariniers, se reconnaissaient seulement à l'allure de leurs branches dépouillées, sans le charme, le flottant de la feuille qui est la vie de l'arbre. On nettoyait les pièces d'eau, les citernes. Partout des laboureurs creusaient la terre pour tuer les œufs laissés par les insectes. Chaque motte était retournée, brisée soigneusement. Et le cœur se serrait de voir les milles racines blanches, pleines de sève, qui apparaissaient dans ces écroulements de terre fertile...

LES ORANGES[1]

A Paris, les oranges ont l'air triste de fruits tombés ramassés sous l'arbre. A l'heure où elles vous arrivent, en plein hiver pluvieux et froid, leur écorce éclatante, leur parfum exagéré dans ces pays de saveurs tranquilles, leur donnent un aspect étrange, un peu bohémien. Par les soirées brumeuses, elles longent tristement les trottoirs, entassées dans leurs petites charrettes ambulantes, à la lueur sourde d'une lanterne en papier rouge. Un cri monotone et grêle les escorte, perdu dans le roulement des voitures, le fracas des omnibus :

— A deux sous la Valence !

Pour les trois quarts des Parisiens, ce fruit cueilli au loin, banal dans sa rondeur, où l'arbre n'a rien laissé qu'une mince attache verte, tient de la sucrerie, de la confiserie. Le papier de soie qui l'entoure, les fêtes qu'il accompagne, contribuent à cette impression. Aux approches de janvier surtout, les milliers d'oranges disséminées par les rues, toutes ces écorces traînant dans la boue du ruisseau, font songer à quelque arbre de Noël gigantesque qui secouerait sur Paris ses branches chargées de fruits factices. Pas un coin où on ne les rencontre. A la vitrine claire des étalages, choisies et parées ; à la porte des prisons et des hospices, parmi les paquets de biscuits, les tas de pommes ; devant l'entrée des bals, des spectacles du dimanche. Et leur parfum

exquis se mêle à l'odeur du gaz, au bruit des crincrins, à la poussière des banquettes du paradis[2]. On en vient à oublier qu'il faut des orangers pour produire les oranges, cependant que le fruit nous arrive directement du Midi à pleines caisses, l'arbre, taillé, transformé, déguisé, de la serre chaude où il passe l'hiver, ne fait qu'une courte apparition au plein air des jardins publics.

Pour bien connaître les oranges, il faut les avoir vues chez elles, aux îles Baléares, en Sardaigne, en Corse, en Algérie, dans l'air bleu doré, l'atmosphère tiède de la Méditerranée. Je me rappelle un petit bois d'orangers, aux portes de Blidah ; c'est là qu'elles étaient belles ! Dans le feuillage sombre, lustré, vernissé, les fruits avaient l'éclat de verres de couleur, et doraient l'air environnant avec cette auréole de splendeur qui entoure les fleurs éclatantes. Çà et là des éclaircies laissaient voir à travers les branches les remparts de la petite ville, le minaret d'une mosquée, le dôme d'un marabout[3], et au-dessus l'énorme masse de l'Atlas, verte à sa base, couronnée de neige comme d'une fourrure blanche, avec des moutonnements, un flou de flocons tombés.

Une nuit, pendant que j'étais là, je ne sais par quel phénomène ignoré depuis trente ans, cette zone de frimas et d'hiver se secoua sur la ville endormie, et Blidah se réveilla transformée, poudrée à blanc. Dans cet air algérien si léger, si pur, la neige semblait une poussière de nacre. Elle avait des reflets de plumes de paon blanc. Le plus beau, c'était le bois d'orangers. Les feuilles solides gardaient la neige intacte et droite comme des sorbets sur des plateaux de laque, et tous les fruits poudrés à frimas avaient une douceur splendide, un rayonnement discret comme de l'or voilé de claires étoffes blanches. Cela donnait vaguement l'impression d'une fête d'église, de soutanes rouges sous des robes de dentelles, de dorures d'autel enveloppées de guipures...

HISTOIRE DE TARTARIN DE TARASCON[1]

Depuis bientôt quinze ans que j'ai publié les *Aventures de Tartarin*, Tarascon ne me les a pas encore pardonnées, et des voyageurs dignes de foi m'affirment que, chaque matin, à l'heure où la petite ville provençale ouvre les volets de ses boutiques et secoue ses tapis au souffle du grand Rhône, de tous les seuils, de toutes les fenêtres, jaillit le même poing irrité, le même flamboiement d'yeux noirs, le même cri de rage vers Paris : « Oh ? ce Daudet... si un coup, il descend par ici... » comme dans l'histoire de Barbe-Bleue : « Descends-tu... ou si je monte ! »

Et sans rire, une fois, Tarascon est monté.

C'était en 1878, quand la province foisonnait dans les hôtels, sur les boulevards et sur ce pont gigantesque jeté entre le Champ-de-Mars et le Trocadéro. Un matin le sculpteur Amy, Tarasconnais nationalisé Parisien, voyait pointer chez lui une formidable paire de moustaches venues en train de plaisir, sous prétexte d'Exposition universelle, en réalité pour s'expliquer avec Daudet au sujet du brave commandant Bravida et de la *Défense de Tarascon*, un petit conte publié pendant la guerre.

— *Qué ?...* nous y allons chez Daudet !

Ce fut leur premier mot, à ces moustaches tarasconnaises, en entrant dans l'atelier ; et, quinze jours

durant, le sculpteur Amy n'eut que cette phrase aux oreilles : « Et *autrement*, où le trouve-t-on, ce Daudet ? » Le malheureux artiste ne savait plus qu'imaginer pour m'épargner cette apparition héroï-comique. Il menait les moustaches de son « pays » à l'Exposition, les perdait dans la rue des Nations, dans la galerie des machines, les arrosait de bière anglaise, vin hongrois, lait de jument, boissons exotiques et variées, les étourdissait de musique mauresque, tzigane, japonaise, les brisait, les harassait, les hissait — comme Tartarin sur son minaret — jusqu'aux tourillons du Trocadéro.

Mais la rancune du Provençal tenait ferme et de là-haut, guettant Paris, le sourcil froncé, il demandait :

— Est-ce qu'on la voit, sa maison ?

— Quelle maison ?

— Té !... de ce Daudet, pardi !

Et comme cela partout. Heureusement le train de plaisir chauffait et remportait, inassouvie, la vengeance du Tarasconnais ; mais celui-là parti, il pouvait en venir d'autres, et de tout le temps de l'Exposition je ne dormis pas. C'est quelque chose, allez, de sentir sur soi la haine de toute une ville ! Encore aujourd'hui, quand je vais dans le Midi, Tarascon me gêne au passage ; je sais qu'il m'en veut toujours, que mes livres sont chassés de ses librairies, introuvables même à la gare, et du plus loin que j'aperçois dans l'embrasure du wagon le château du bon roi René, je me sens mal à l'aise et voudrais brûler la station. Voilà pourquoi je profite de cette édition nouvelle pour offrir publiquement aux Tarasconnais, avec toutes mes excuses l'explication que l'ancien commandant en chef de leur milice était venu me demander.

Tarascon n'a été pour moi qu'un pseudonyme ramassé sur la voie de Paris à Marseille, parce qu'il ronflait bien dans l'accent du Midi et triomphait, à l'appel des stations, comme un cri de guerrier apache. En réalité, le pays de Tartarin et des chasseurs de casquettes est un peu plus loin, à cinq ou six lieues, « de l'autre main » du Rhône. C'est là que, tout enfant, j'ai

vu languir le baobab dans son petit pot à réséda, image de mon héros à l'étroit dans sa petite ville, là que les Rebuffa chantaient le duo de *Robert le Diable* ; c'est de là, enfin, qu'un jour de novembre 1861, Tartarin et moi, armés jusqu'aux dents et coiffés de la chéchia nous partîmes chasser le lion en Algérie.

A dire vrai, je n'y allais pas expressément pour cela, ayant surtout besoin de calfater au bon soleil mes poumons un peu délabrés. Mais ce n'est pas pour rien, mille dieux? que je suis né au pays des chasseurs de casquettes ; et dès que j'eus mis le pied sur le pont du *Zouave* où l'on embarquait notre énorme caisse d'armes, plus Tartarin que Tartarin, je m'imaginai réellement que j'allais exterminer tous les fauves de l'Atlas.

Féerie du premier voyage! Il me semble que c'est aujourd'hui ce départ, cette mer bleue, mais bleue comme une eau de teinture, toute rebroussée par le vent, avec des étincellements de saline, et ce beaupré qui se cabrait, piquait la lame, se secouait tout blanc d'écume et repartait la pointe au large, toujours au large, et midi qui sonnait partout dans la lumière avec toutes les cloches de Marseille, et mes vingt ans qui faisaient dans ma tête aussi un retentissant carillon.

Tout cela, je le revis rien que d'en parler, je suis là-bas, je roule les bazars d'Alger dans un demi-jour qui sent le musc, l'ambre, la rose étouffée et la laine chaude ; les guzlas nasillent sur trois cordes devant les petites armoires à glace tunisiennes aux arabesques de nacre, pendant que le jet d'eau tinte sa note fraîche sur les faïences du patio. Et me voilà courant le Sahel, les bois d'orangers de Blidah, la Chiffa, le ruisseau des Singes, Milianah et ses pentes vertes, ses vergers enchevêtrés de tournesols, de figuiers, de cougourdiers comme nos bastides provençales.

Voilà l'immense vallée du Chéliff, des maquis de lentisques, de palmiers nains, des torrents à sec bordés de lauriers-roses ; sur l'horizon la fumée d'un gourbi montant droite d'un fourré de cactus, l'enceinte grise d'un caravansérail, un tombeau de saint avec sa coupole

blanche en turban, ses ex-voto sur le mur de chaux éblouissant, et çà et là, dans l'étendue brûlée et claire, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux.

Et j'entends encore, avec la sensation au creux de l'estomac des secousses de ma selle arabe, le cliquetis de mes grands étriers, les appels des bergers dans cette atmosphère ondée et fine où la voix ricoche: « Si mohame... e... ed. i », les abois furieux des chiens sloughis autour des douars, les coups de feu et les hurlements des fantasias, et la sauvage musique des derboukas, le soir, devant la tente ouverte, tandis que les chacals glapissent dans la plaine, enragés comme nos cigales, et qu'un croissant de lune claire, le croissant de Mahomet, scintille sur le velours constellé de la nuit. Très nette aussi dans ma mémoire la tristesse du retour, l'impression d'exil et de froid en rentrant à Marseille, le bleu du ciel provençal me paraissant embruni et voilà à côté de ces horizons algériens, palette aux gammes intenses et variées, aurores d'un vert inouï, le vert minéral, le vert poison, courts crépuscules du soir, changeants et nacrés de pourpre et d'améthyste, puits roses, où viennent boire des chameaux roses, où la corde du puits, la barbe du Bédouin, lapant à même le seau, ruissellent de gouttelettes roses... ; après plus de vingt ans, je retrouve en moi ce regret, cette nostalgie d'une lumière disparue.

Il y a dans la langue de Mistral un mot qui résume et définit bien tout un instinct de la race: *galéja,* railler, plaisanter. Et l'on voit l'éclair d'ironie, la pointe malicieuse qui luit au fond des yeux provençaux. *Galéja* revient à tout propos dans la conversation, sous forme de verbe, de substantif « *Vesés-pàs ?... Es uno galéjado...* Tu ne vois donc pas ?... C'est une plaisanterie... *Taisoté, galéjaïré...* Taisez-vous, vilain moqueur. » Mais d'être *galéjaïré*, cela n'exclut ni la bonté ni la tendresse. On s'amuse, *té !* on veut rire ; et là-bas le rire va avec tous les sentiments, les plus passionnés, les plus tendres. Dans une vieille, vieille chanson de chez nous, l'histoire de la petite Fleurance, ce goût des Provençaux

pour le rire apparaît d'une exquise façon. Fleurance s'est mariée presque enfant à un chevalier qui l'a prise si jeunette, *la prén tan jouveneto se saup pas courdela,* qu'elle ne sait pas agrafer ses cordons. Mais, sitôt le mariage, voilà le seigneur de Fleurance obligé de partir en Palestine et de laisser sa petite femme toute seule. Sept ans se sont passés, sans que le chevalier ait donné signe de vie, quand un pèlerin à coquille et longue barbe se présente au pont du château. Il revient de chez les *Teurs*, il apporte des nouvelles du mari de Fleurance; et, tout de suite, la jeune dame le fait entrer, le met à table en face d'elle.

Ce qu'il advint entre eux alors, je puis vous le dire de deux façons; car l'histoire de Fleurance, comme toutes les chansons populaires, a fait son tour de France dans la balle des colporteurs, et je l'ai retrouvée en Picardie avec une variante significative. Dans la chanson picarde, au milieu du repas, la dame se met à pleurer.

« Vous pleurez, belle Fleurance? » demande le pèlerin tout tremblant.

« Je pleure parce que je vous reconnais et que vous êtes mon cher mari... »

Au contraire la petite Fleurance provençale, à peine est-elle assise en face du pèlerin à grande barbe que, gentiment, elle se *n'en rit*. « Hé! de quoi vous riez, Fleurance? — *Té!* je ris, parce que vous êtes mon mari. »

Et elle saute sur ses genoux en riant, et le pèlerin rit aussi dans sa barbe d'étoupe, car c'est comme elle un *galéjaïré*, ce qui ne les empêche pas de s'aimer tendrement à pleins bras, à pleines lèvres, de toute l'émotion de leurs cœurs fidèles.

Et moi aussi, je suis un *galéjaïré*. Dans les brumes de Paris, dans l'éclaboussement de sa boue, de ses tristesses, j'ai peut-être perdu le goût et la faculté de rire; mais à lire Tartarin, on s'aperçoit qu'il restait en moi un fond de gaieté brusquement épanoui à la belle lumière de là-bas.

Certes, je conviens qu'il y avait autre chose à écrire

sur la France algérienne que les *Aventures de Tartarin* ; par exemple une étude de mœurs cruelle et vraie, l'observation d'un pays neuf aux confins de deux races et de deux civilisations, avec leur action réflexe, le conquérant conquis à son tour par le climat, par les mœurs molles, l'incurie, la pourriture d'Orient, matraque et chapardage, l'Algérien Doineau et l'Algérien Bazaine, ces deux parfaits produits du bureau arabe. Que de révélations à faire sur la misère de ces mœurs d'avant-garde, l'histoire d'un colon, la fondation d'une ville au milieu des rivalités de trois pouvoirs en présence, armée, administration, magistrature. Au lieu de tout cela je n'ai rien rapporté que *Tartarin*, un éclat de rire, une *galéjade*.

C'est vrai que nous faisions, mon compagnon et moi, un beau couple de jobards, débarquant en ceinture rouge et chéchia flamboyante dans cette brave ville d'Alger où il n'y avait guère que nous deux de *Teurs*. De quel air recueilli, convaincu, Tartarin quittait ses énormes bottes de chasse à la porte des mosquées et s'avançait dans le sanctuaire de Mahomet, grave, les lèvres serrées, en chaussettes de couleur. Ah ! il y croyait, celui-là, à l'Orient, et aux muezzins et aux almées, aux lions, aux panthères, aux dromadaires, à tout ce qu'avaient bien voulu lui raconter ses livres et que son imagination méridionale lui grandissait encore.

Moi, fidèle comme le chameau de mon histoire, je le suivais dans son rêve héroïque ; mais, par instants, je doutais un peu. Je me rappelle qu'un soir, à l'Oued-Fodda, partant pour un affût au lion et traversant un camp de chasseurs d'Afrique avec tout notre accoutrement de houseaux, de fusils, revolvers, couteaux de chasse, j'eus la sensation aiguë du ridicule devant la stupeur muette des bons troupiers faisant leur soupe sur le front des tentes alignées. « Et s'il n'y avait pas de lion ! »

Ce qui n'empêche qu'une heure après, la nuit venue, à genoux dans un bouquet de lauriers, fouillant l'ombre avec mes lunettes, pendant que des piaillements de

grues passaient très haut dans l'air et que des chacals froissaient l'herbe autour de moi, je sentais grelotter mon fusil sur la garde du couteau de chasse fiché en terre.

J'ai prêté à Tartarin ce frisson de peur et les bouffonnes réflexions qui l'accompagnaient ; mais c'est une grande injustice. Je vous jure bien que, si le lion était venu, le bon Tartarin l'aurait reçu, le rifle au poing, la dague haute ; et si sa balle se fût perdue, son sabre faussé dans un corps à corps, il eût fini la lutte poil contre poil, étouffé le monstre entre ses bras à doubles muscles, déchiqueté de ses ongles, de ses dents, sans seulement cracher, la peau ; car c'était un rude homme au demeurant que ce chasseur de casquettes, et de plus un homme d'esprit qui a été le premier à rire de ma *galéjade* !

L'histoire de Tartarin ne fut écrite que longtemps après mon voyage en Algérie. Le voyage est de *1861-1862*, le livre de *1869*. Je commençai à le publier en variétés au *Petit Moniteur universel*, avec d'amusants croquis d'Émile Benassit. L'insuccès fut absolu. Le *Petit Moniteur* était un journal populaire, et le peuple n'entend rien à l'ironie imprimée qui le déroute, lui fait croire qu'on veut se moquer de lui. Rien ne saurait rendre le désappointement des abonnés du journal à un sou, si friands de *Rocambole* et de Ponson du Terrail, en lisant ces premiers chapitres de la vie de Tartarin, les romances, le baobab, désappointement qui allait jusqu'aux menaces de désabonnement, jusqu'aux injures personnelles. On m'écrivait : « Eh bien, oui... et puis après ? Qu'est-ce que ça prouve ? Imbécile ! » et l'on signait violemment. Le plus malheureux était Paul Dalloz qui avait fait de grands frais de publicité, de dessins, et payait cher une expérience. Après une dizaine de feuilletons, j'eus pitié de lui et portai *Tartarin* au *Figaro* où il fut mieux compris des lecteurs, mais se buta à d'autres mauvais vouloirs. Le secrétaire de la rédaction du *Figaro*, à cette époque, était Alexandre

Duvernois, le frère de Clément Duvernois, ancien journaliste et ministre. Par grand hasard j'avais, neuf ans auparavant, au courant de ma joyeuse expédition, rencontré Alexandre Duvernois, alors modeste employé au bureau civil de Milianah, et gardant de cette époque un vrai culte pour la colonie. Irrité, révolté par la façon légère dont je parlais de sa chère Algérie, il ne pouvait empêcher la publication de *Tartarin*, mais il s'arrangea pour la morceler en lambeaux intermittents, prétextant l'horrible cliché de « l'abondance des matières », si bien que ce tout petit roman s'éternisa dans le journal presque autant que *Le Juif errant* ou *Les Trois Mousquetaires*. « Ça tire, ça tire... » grondait le faux-bourdon de Villemessant, et j'avais grand-peur d'être obligé d'interrompre encore une fois.

Puis, nouvelles tribulations. Le personnage de mon livre s'appelait alors Barbarin de Tarascon.

Or, il y avait justement à Tarascon une vieille famille de Barbarin qui me menaça de papier timbré, si je n'enlevais son nom au plus vite de cette outrageante bouffonnerie. Ayant des tribunaux et de la justice une sainte épouvante, je consentis à remplacer Barbarin par Tartarin sur les épreuves déjà tirées qu'il fallut reprendre ligne à ligne dans une minutieuse chasse aux B. Quelques-uns ont dû m'échapper à travers ces trois cents pages ; et l'on trouve dans la première édition des Bartarin, Tarbarin, et même tonsoir pour bonsoir. Enfin le livre parut, et réussit assez bien en librairie, malgré l'arôme très local et que tout le monde ne goûte pas. Il faut être du Midi ou le connaître beaucoup pour savoir combien ce type de Tartarin est fréquent chez nous, et que sous le grand soleil tarasconnais qui les chauffe et les électrise, la cocasserie des crânes et des imaginations s'exagère en des développements monstrueux aussi variés de forme et de dimension que les cougourdes.

Jugé librement, à des années de distance, *Tartarin*, avec son allure débridée et folle, me semble avoir des qualités de jeunesse, de vie et de vérité ; une vérité

d'outre-Loire qui enfle, exagère, ne ment jamais, et tarasconne tout le temps. Le grain de l'écriture n'est pas très fin ni très serré. C'est ce que j'appelle de la « littérature debout », parlée, gesticulée, avec les allures débordantes de mon héros. Mais je dois avouer, quel que soit mon amour du style, de la belle prose harmonieuse et colorée, qu'à mon avis tout n'est pas là pour le romancier. Sa vraie joie restera de créer des êtres, de mettre sur pied à force de vraisemblance des types d'humanité qui circulent désormais par le monde avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnés et qui font parler d'eux — qu'on les déteste ou qu'on les aime, — en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours la même, quand à propos d'un passant de la vie, d'un des milles fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine, j'entends dire : « C'est un Tartarin... un Monpavon... un Delobelle. » Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père caché dans la foule tandis qu'on applaudit son fils, et qui, tout le temps, a l'envie de crier : « C'est mon garçon ! »

PREMIÈRE PIÈCE[1]

Oh ! qu'il y a longtemps de cela. J'étais loin, bien loin de Paris, en pleine joie, en pleine lumière, tout au bout de l'Algérie, dans la vallée du Chélif, un beau jour de février 1862. Une plaine de trente lieues que borde à droite et à gauche une double ligne de montagnes, transparentes dans le brouillard d'or et violettes comme l'améthyste. Des lentisques, des palmiers nains, des torrents à sec dont le lit caillouteux est encombré de lauriers-roses ; de loin en loin un caravansérail, un village arabe, sur la hauteur quelque marabout, peint à la chaux, éblouissant, pareil à un gros dé coiffé d'une moitié d'orange ; et çà et là, dans l'étendue blanche de soleil, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux, et que l'on prendrait, n'était le bleu profond et immaculé du ciel, pour les ombres portées de grands nuages en marbre. Nous avions chassé toute la matinée ; puis, la chaleur de l'après-midi se trouvant trop forte, mon ami le bachaga Boualem avait fait dresser la tente. Un des pans relevés portait sur des piquets et formait marquise ; tout l'horizon entrait par là. Devant, les chevaux entravés baissaient la tête, immobiles ; les grands lévriers dormaient couchés en rond ; à plat ventre dans le sable, au milieu de ses petits pots, notre cafetier préparait le moka sur un maigre feu de ramilles sèches dont la fumée mince montait droit ; et nous

roulions de grosses cigarettes sans rien nous dire. Boualem-ben-Cherifa, ses amis Si-Sliman, Sid'Omar, l'aga des Ataf et moi, étendus sur des divans, dans l'ombre de la tente blanche que le soleil extérieur faisait blonde, découpant en transparence sur la toile le croissant symbolique et l'empreinte de la main sanglante, ornements obligés de toutes les demeures arabes.

Une après-midi délicieuse et qui aurait dû ne jamais finir ! Une de ces heures d'or qui se détachent encore après vingt-quatre ans, lumineuses comme au premier jour, sur le fond grisaille de la vie. Et voyez combien illogique et perverse est notre triste nature humaine. Aujourd'hui encore, je ne saurais songer à cette sieste sous la tente, sans regret et sans nostalgie, mais, là-bas, il faut bien que je l'avoue, là-bas je regrettais Paris.

Oui ! je regrettais Paris, que ma santé fort compromise par cinq ans de noviciat littéraire m'avait obligé de quitter brusquement, je regrettais Paris pour les choses aimées que j'y laissais, pour ses brumes et pour son gaz, pour ses journaux, ses livres nouveaux, pour les discussions au café, le soir, ou sous le péristyle des théâtres, pour cette belle fièvre d'art et ce perpétuel enthousiasme, qui ne m'apparaissaient alors que par leurs côtés sincères ; je le regrettais surtout pour ma pièce, — ma première pièce ! — dont la réception au théâtre de l'Odéon m'avait été annoncée le jour même de mon départ. Certes, le paysage que je contemplais était beau, et son cadre d'une singulière poésie ; mais j'aurais échangé volontiers l'Algérie et l'Atlas, Boualem et ses amis, le bleu du ciel, le blanc des marabouts et le rose des lauriers-roses, contre la grise colonnade de l'Odéon, et le petit couloir de l'entrée des artistes, et le cabinet de Constant, le concierge homme de goût, tout tapissé d'autographes de comédiens et de portraits de comédiennes en costumes. Eh, quoi ! j'étais là subitement en Algérie, à mener l'existence d'un grand seigneur des temps héroïques, quand j'aurais pu passer triomphant, avec l'allure hypocritement modeste de l'auteur nouveau qu'on va jouer, dans ces corridors

rébarbatifs qui m'avaient vu tremblant et timide! Je m'acoquinais à la société des chefs arabes, pittoresques sans doute, mais de conversation insuffisante, quand le souffleur, les machinistes et le directeur, et le régisseur, et toute la tribu innombrable des comédiennes trop plâtrées et des comédiens à menton bleu s'occupaient de mon œuvre! Je respirais l'arôme pénétrant et frais des bois d'orangers baisés par la brise, quand il ne tenait qu'à moi de délecter mes narines à l'odeur de moisi et de renfermé, particulièrement suave, qu'exhalent les murs de théâtres! Et la cérémonie de la lecture aux acteurs, la carafe et le verre d'eau, le manuscrit brillant sous la lampe? Et les répétitions, au foyer d'abord, autour de la haute cheminée, puis sur la scène, la scène aux profondeurs insondables, mystérieuse, tout encombrée de charpentes et de décors en face de la salle vide, sonore comme un caveau et glaciale à voir, avec son grand lustre voilé, et ses loges, et ses avant-scènes, ses fauteuils recouverts de housses en lustrine grise? Après, ce serait la première représentation, la façade du théâtre versant sur la place l'éclat joyeux de ses cordons de gaz, les voitures qui arrivent, la foule au contrôle, l'attente anxieuse dans un café, en face, tout seul avec un fidèle ami, et le grand coup d'émotion frappant sur le cœur comme un timbre, à l'heure où les silhouettes en habit noir, très animées, se détachant sur la glace sans tain du foyer, annoncent que la toile tombe, et qu'au milieu des applaudissements ou des huées le nom de l'auteur vient d'être proclamé. — « Allons! dit l'ami, du courage; il faut maintenant voir comment les choses se sont passées, remercier les acteurs, serrer les mains aux camarades qui attendent impatiemment au café Tabourey, dans la petite salle... » — Et voilà le rêve que je faisais tout éveillé, sous la tente, dans l'assoupissante chaleur d'un beau mois d'hiver africain, tandis qu'au lointain, parmi les feux obliques du soleil descendu, un puits — blanc tout à l'heure — se colorait en rose et qu'on entendait pour seul bruit, dans le grand silence de la plaine, le tintement d'une clochette et les appels mélancoliques des bergers.

Rien d'ailleurs ne venait troubler ma rêverie. Mes hôtes savaient bien, à eux quatre, vingt mots de français ; moi, à peine dix mots d'arabe. Le compagnon qui m'avait amené et qui me servait ordinairement d'interprète (un Espagnol, marchand de grains, dont j'avais fait la connaissance à Milianah) n'était pas là, s'obstinant à poursuivre la chasse ; de sorte que nous fumions nos grosses cigarettes en silence, tout en buvant des gorgées de noir café maure dans les microscopiques petites tasses que supporte un coquetier en filigrane d'argent.

Tout à coup, un grand brouhaha : les chiens aboient, les serviteurs courent, un long diable de spahi en burnous rouge arrête son cheval, net des quatre pieds, devant la tente : — « Sidi Daoudi ? »

C'était une dépêche venue de Paris, et qui me suivait ainsi à la piste de douar en douar, depuis Milianah. Elle contenait ces simples mots : — « Pièce jouée hier, grand succès, Rousseil et Tisserant magnifiques. »

Je la lus et la relus, cette bienheureuse dépêche, vingt fois, cent fois, comme on fait d'une lettre d'amour. Songez ! ma première pièce... Voyant mes mains trembler d'émotion, et le bonheur luire dans mes yeux, les agas me souriaient et se parlaient entre eux en arabe. Le plus savant fit même appel à toute sa science pour me dire : « France... nouvelles... famille ?... » Eh ! non, ce n'étaient pas des nouvelles de ma famille qui me faisaient battre ainsi le cœur délicieusement. Et ne pouvant m'habituer à cette idée de n'avoir personne à qui faire part de ma joie, je me mis en tête d'expliquer, avec les quatre mots d'arabe que je savais et les vingt mots de français que je les supposais savoir, ce qu'est un théâtre, et l'importance d'une première représentation parisienne, à l'aga des Ataf, à Sid'Omar, à Si-Sliman, à Boualem-Ben-Cherifa. Travail ardu, comme bien l'on pense ! Je cherchais des comparaisons, je multipliais les gestes, je brandissais la pelure bleue de la dépêche en disant : Karagueuz ! Karagueuz[2] ! comme si mon attendrissant petit acte, fait pour toucher les cœurs et tirer

les larmes vertueuses, avait eu quelque rapport avec les effroyables atellanes où se complaît le monstrueux polichinelle turc ; comme si on pouvait sans blasphème comparer le classique Odéon aux repaires clandestins de la haute ville maure, dans lesquels, chaque soir, malgré les défenses de la police, les bons musulmans vont se délecter au spectacle des lubriques prouesses de leur héros favori !

Ce sont là mirages du pays d'Afrique. A Paris, la désillusion m'attendait. Car je retournai à Paris, j'y retournai tout de suite, et plus tôt que la prudence et la Faculté n'auraient voulu. Mais que m'importaient la brume et la neige que j'allais chercher, que m'importait le tiède azur que je laissais là-bas, en arrière ? Voir ma pièce, il n'y avait plus que cela... Embarqué ! débarqué ! je brûle Marseille, et me voilà en wagon, grelottant avec ivresse. J'arrivai à Paris, le soir, vers les six heures, il faisait nuit. Je ne dînai pas : « Cocher, à l'Odéon ! » Ô jeunesse !

Le rideau allait se lever quand je m'établis dans ma stalle. La salle avait un air étrange ; c'était le mardi-gras, on dansait toute la nuit à Bullier, et pas mal d'étudiants et d'étudiantes étaient venus passer deux heures au théâtre en costume de bal masqué. Il y avait des chicards, des folies, des polichinelles, des pierrettes et des pierrots. — « Dur, très dur, pensais-je dans mon coin, de faire pleurer des polichinelles ! » Ils pleurèrent pourtant, ils pleurèrent si fort, que les paillettes de leurs bosses où la lumière s'accrochaient semblaient autant de larmes brillantes. J'avais à ma droite une Folie dont l'émotion à toute minute faisait frémir le bonnet à grelots, et à ma gauche une Pierrette, grosse dondon au cœur sensible, comique à voir dans son attendrissement, avec deux grosses sources qui jaillissaient de ses gros yeux et dégringolaient en double sillon dans la farine de ses joues. Décidément, la dépêche ne m'avait pas menti : mon petit acte obtenait un succès énorme. Pendant ce temps-là, moi, l'auteur, j'aurais voulu être à cent pieds sous terre. La pièce que ces braves gens

applaudissaient, je la trouvais infâme, odieuse. Ô misère! c'était là ce que j'avais rêvé, ce gros homme qui, pour paraître paterne et vertueux, s'était fait la tête de Béranger! J'étais injuste, bien entendu: Tisserant et Rousseil, tous deux artistes de grande valeur, jouaient aussi bien qu'on peut jouer, et leur talent n'était pas pour peu de chose dans mon succès. Mais la désillusion était trop forte, la différence trop grande entre ce que j'avais cru écrire et ce qui se montrait maintenant, avec toutes ses rides visibles, tous ses trous éclairés au jour sans pitié de la rampe; et je souffrais réellement de voir mon idéal ainsi empaillé. Malgré l'émotion, malgré les bravos, je me sentais pris d'un indicible sentiment de honte et de gêne. Des bouffées chaudes, d'ardentes rougeurs me passaient sur les joues. Il me semblait que tout ce public de carnaval se raillait de moi, devait me connaître. Suant, souffrant, perdant la tête, je doublais les gestes des acteurs. J'aurais voulu les faire marcher plus vite, parler plus vite, brûler phrases et planches pour que mon supplice fût plus vite fini. Quel soulagement, la toile tombée, et que je m'enfuis vite, rasant les murs, le collet relevé, honteux et furtif comme un voleur!

CHAPATIN
LE TUEUR DE LIONS[1]

I

D'ABORD LA VÉRITÉ SUR CHAPATIN

Quoi qu'en disent les gens de Beaucaire, ce n'est pas à Beaucaire qu'est né Chapatin, le seul Chapatin, l'illustre Chapatin, le Chapatin dont je veux raconter l'histoire. — J'en suis fâché pour les Beaucairois, mais tout historien qui ne s'appelle pas Capefigue se doit à la vérité, à la vérité seulement.

Donc Beaucaire a ses belles promenades ombreuses aux bords du Rhône ; Beaucaire a son canal majestueux et limpide, Beaucaire a sa grande foire, — la foire de Beaucaire. — Mais Beaucaire n'a pas Chapatin. Chapatin appartient tout entier à Tarascon, où il naquit dans le beau mois de mai 1820, sur la place du Marché, à main gauche. Maintenant, que Beaucaire se console ! De Beaucaire à Tarascon, il n'y a que le pont à traverser et l'on est, moyennant deux sols, dans le pays de Chapatin.

Si je n'écrivais que pour les brunes populations comprises entre Marseille et le Pont-Saint-Esprit — Comtat-Venaissin, Languedoc et Provence —, certes je n'aurais pas eu la prétention d'apprendre à mes lecteurs ce que c'est que Chapatin ; mais *le Journal* s'adressant

aux cinq parties du monde, je dois dire à celles des parties du monde qui l'ignorent encore que Chapatin est un autre Jules Gérard, plus grand peut-être que l'autre, ou son égal tout au moins. Pecaïré! Autour de ce nom de Chapatin, modeste comme la petite fraise des bois, il n'a manqué qu'un peu de bruit imprimé et quelques réclames parisiennes.

Ce bruit qu'on n'a pas fait pour toi, moi je veux le faire, ô Chapatin! je veux le faire aujourd'hui avec mes phrases retentissantes; je veux, autour de ton chapeau de chasseur provençal, tresser une couronne glorieuse avec des alinéas d'inégale longueur, cependant que, là-bas, insoucieux de toute gloire, tu te promènes paisiblement dans ton petit jardin de la place du Marché, en fumant ta pipe de terre rouge, dite marseillaise, les pieds dans des babouches algériennes et arrosant les chrysanthèmes, comme un employé à dix-huit cents!

II

DE CE QUI FUT DIT UN SOIR CHEZ L'ARMURIER THOLOZAN

Avant d'être l'illustre Chapatin, le tueur de lions, Chapatin était simplement *Moussu Chapatin*, le plus adroit tireur de la bonne ville de Tarascon.

Tous les dimanches matin, quand les dix-huit chasseurs tarasconnais prenaient les armes, qui choisissaient-ils pour diriger la battue aux perdreaux? — Chapatin. — Tous les dimanches soir, quand les dix-huit chasseurs tarasconnais revenaient de la battue, qui rapportait toujours un petit cul-blanc, seule victoire de la fameuse chasse aux perdreaux? — Chapatin. — Quand les chasseurs tarasconnais se réunissaient dans les magasins de l'armurier Tholozan pour causer de leur art après souper, qui présidait régulièrement ces séances cynégétiques? — Chapatin. — Qui avait le meilleur plomb, le fusil le plus sûr, le carnier le plus

commode ? — Chapatin. — Qui cassait toutes les poupées au tir au pistolet ? Qui savait au besoin briser avec une balle une pipe entre les dents d'un enfant ou d'un soldat ? Chapatin, Chapatin, toujours Chapatin. — Pourtant — qui l'aurait pu croire ? — tout cela ne le satisfaisait point.

Or, un soir qu'on était réuni chez l'armurier Tholozan, on vint à parler des chasses fabuleuses de Jules Gérard. Chacun s'extasiait à son tour sur l'adresse du tueur de lions, sur son sang-froid, sur son courage... tout à coup un des dix-huit chasseurs de Tarascon — le plus maladroit et le plus jaloux — décocha cette phrase venimeuse, en pleine poitrine, à Chapatin : — Dites donc, Chapatin, si vous alliez tâter un peu de ce gibier-là ! hé !

Chapatin, qui se taisait depuis un bon moment, répondit le plus simplement du monde : « J'y songeais. » La chose en resta là. Comme il était très tard, la belle Mme Tholozan renvoya les dix-huit chasseurs dans leurs dix-huit foyers : on ferma les volets de la boutique et les dix-huit Tarasconnais disparurent dans les rues pleines d'ombre.

III

GRANDE NOUVELLE A TARASCON

A quelques jours de là, le bruit se répandit dans la ville que Chapatin avait commandé chez Bompard deux grandes malles en cuir jaune à coins de cuivre, plus un sac de nuit gigantesque. Cette nouvelle circulait depuis quelques heures quand la femme d'un des dix-huit, rencontrant Chapatin sur l'esplanade, lui dit : « Bonjour, monsieur Chapatin, est-ce que vous allez faire un voyage ? Chapatin répondit : Je compte partir prochainement pour l'Afrique, où je vais chasser le lion. »

Cinq minutes après cette parole mémorable, toute la ville était chez Chapatin.

— Ah ça ! vous plaisantez ! — Qu'est-ce qu'on vient de m'apprendre ? — Voyons, Chapatin, que diable !... Et plusieurs autres choses de ce genre.

Chapatin tint tête à l'orage. — Sa réponse fut courte et digne : — Son parti était bien pris, rien ne saurait l'arrêter. — Depuis longtemps déjà nos petites chasses d'Europe ne lui suffisaient plus.

Il avait besoin de quelques émotions vigoureuses : certes, il ne se dissimulait pas les sérieux dangers qui l'attendaient : le pays était malsain, les jours très chauds, les nuits très froides ; mais enfin il se couvrirait bien, il emporterait tout ce qu'il faudrait. Quant au lion, il n'en parlait pas ; tout le monde savait à Tarascon la sûreté de son tir, la bonté de ses armes, la solidité de ses poings. — Et d'ailleurs (ici il levait un œil au ciel avec une demi-larme), s'il arrivait un malheur, si le lion d'un coup de griffe... Bah ! autant cette mort-là qu'une autre.

Ce jour-là et les jours suivants, Chapatin fut le héros de Tarascon. Avoir Chapatin à sa table était un honneur réservé seulement à quelques-uns. On aimait à l'interroger, à le faire causer sur ses chasses futures, devant une nappe bien blanche, ou le soir au coin du feu en prenant le café... Chapatin qui avait lu en quelques jours tout ce qui s'était publié sur les chasses d'Afrique, les connaissait par cœur, et les racontait avec verve ; il disait les nuits sans lune, les marais pestilentiels, les neiges, les soleils ardents, la vigueur fabuleuse des lions et leur férocité longtemps méconnue.

A ces effroyables récits, les hommes hochaient la tête en signe d'assentiment, les femmes poussaient des cris d'effroi, les vieillards goutteux brandissaient leurs béquilles belliqueuses, et, dans la chambre à côté, en entendant ces histoires formidables, les petits garçons, qu'on couche de bonne heure, avaient grand-peur et demandaient de la lumière.

IV

CHAPATIN SE PRÉPARE

Sur ces entrefaites, arriva à Tarascon un montreur d'animaux, dont la ménagerie contenait, entre autres merveilles, un lion africain. Grâce à Chapatin, la ménagerie eut un succès fou.

Tout Tarascon voulut voir cette fameuse bête que le chasseur tarasconnais devait combattre, et quand Chapatin entra dans la salle, la foule s'écarta respectueuse et frémissante. Chapatin s'approcha de la cage et, simplement, sans ostentation, se mit à regarder fixement la bête farouche qui rugit effroyablement. Le lion avait flairé son ennemi. Chapatin revint tous les jours. Il passait de longues heures devant la cage de l'animal, étudiant ses allures et s'aguerrissant à ses cris, puis, la nuit, quand Tarascon dormait, la sentinelle de la caserne de cavalerie le voyait rôder autour des planches de la ménagerie pour se faire aux hurlements du lion dans la nuit sombre.

Ô fragilité des engouements de Tarascon! Un mois après que le projet de Chapatin fut connu, on commença à trouver par la ville que le tueur de lions tardait beaucoup à se mettre en route! Comme s'il s'agissait d'une battue aux perdreaux! Un des dix-huit — le maladroit et le jaloux — assura même un jour que Chapatin ne partirait pas.

Au-dessus des criailleries de la foule, impassible comme toujours, Chapatin prenait son temps. Il inspectait ses carabines, affilait ses couteaux de chasse, essayait de nouveaux revolvers, faisait ajouter chaque jour une nouvelle poche au fameux sac de nuit: il avait fait venir de Paris une petite pharmacie portative contenant de l'alcali, de l'arnica, du sparadrap, des bistouris, de la charpie et du vinaigre des Quatre-Voleurs.

Enfin, un soir que les dix-huit chasseurs tarasconnais étaient réunis, selon l'usage, chez l'armurier Tholozan, ils virent entrer Chapatin, un peu pâle, quoique très

calme, lequel Chapatin leur annonça qu'il venait leur faire ses adieux.

Un hourra général accueillit cette déclaration !... on fit apporter de la bière et des croquants... Il y eut des toasts portés de part et d'autres ; on força la belle Mme Tholozan à se lever pour embrasser l'intrépide aventurier. Chapatin, — toujours galant — lui promit en revanche la peau du premier lion qu'il tuerait.

Le lendemain, vers deux heures, une foule innombrable encombrait les rues qui vont du marché à la gare... Bientôt Chapatin parut, coiffé d'une énorme *chéchia* (bonnet turc), crânement plantée sur le derrière de la tête ; une grosse ceinture algérienne s'enroulait, large d'un demi-mètre, autour de sa robuste poitrine ; des houseaux Louis XV bouclés sur le côté, lui montaient jusqu'à demi-jambe. Des portefaix venaient derrière, avec les deux malles de cuir jaune, pleines d'armes, et le gros sac de nuit contenant les hardes de Chapatin et sa pharmacie ; les dix-huit chasseurs tarasconnais entouraient leur président, qui causait familièrement avec eux. Quand on arriva au chemin de fer, l'orphéon tarasconnais entonna une très belle cantate. Chapatin embrassa tout le monde, mais c'était le moins ému de tous ! Le chef de gare, — un vieil Africain de 1830 — lui serra la main comme à un brave. On vit des hommes d'équipe qui pleuraient dans des coins.

V

CHAPATIN S'EMBARQUE ; SES HOUSEAUX LOUIS XV LE GÊNENT BEAUCOUP

Le wagon, dans lequel Chapatin prit place, était plein de dames de Paris que son accoutrement surprit un peu. Une petite blonde, très curieuse, lui demanda où il allait ; Chapatin lui répondit qu'il allait chasser le lion. Étonnement ! Cris d'effroi ! Triomphe !... L'orgueilleux Chapatin passa dans ce wagon les quatre plus belles heures de sa vie.

A Marseille, il ne s'arrêta pas, juste le temps qu'il fallait pour acheter quelques revolvers de plus et retenir sa place à bord du paquebot *Le Zouave*, — compagnie Touache, — qui partait le lendemain matin à dix heures.

Bien longtemps, avant le moment fixé pour le départ, Chapatin était à bord avec ses caisses d'armes, son sac de nuit, sa pharmacie, sa *chéchia* et ses houseaux. De la rive, les Marseillais regardaient, non sans étonnement, ce singulier passager, qui se promenait sur le pont avec un bonnet rouge et de grandes guêtres.

La traversée fut longue, les vents hostiles, la mer mauvaise.

Le navire tint bon contre la tempête, mais Chapatin fut malade. Pendant deux jours et deux nuits, le tueur de lions, en proie à des souffrances horribles, resta sans boire ni manger, sur une couchette large de quelques pouces, dans une cabine privée d'air, sans avoir la force de quitter ses houseaux qui lui coupaient les jambes, ni de délacer sa ceinture algérienne qui l'étouffait. Au milieu des douleurs de Chapatin, sa fidèle chéchia ne l'avait pas abandonné ; mais hélas ! elle n'avait plus ses allures vigoureuses du départ, et peu à peu, dans les secousses du navire, elle avait fini par descendre sur les yeux et les oreilles de son maître, comme un simple casque-à-mèche.

VI

LE PAYS DU LION

Le premier soin de Chapatin en débarquant à Alger, fut, comme vous pensez, de déboucher ses houseaux, dont les ferlettes étaient marquées en rouge dans le gras de ses jambes. Il desserra aussi sa ceinture écarlate et rendit à sa *chéchia* les nobles poses du temps passé.

Avant d'ouvrir la chasse, Chapatin se donna deux jours de repos et se promena dans Alger. Mais déjà il était trop exclusivement tueur de lions pour que le

spectacle de cette ville, la plus pittoresque et la plus bariolée du monde, pût le distraire ou l'intéresser. Ni les Bisk'ris aux jambes nues, ni les nègres de Tombouctou, ni la voix mélancolique des muezzins, ni les Mauresques dans leurs linceuls blancs, ni les négresses vêtues de cotonnades bleues, ni les Maures élégants parfumés à la verveine, ni les Maltais aux chapeaux ronds et retroussés, ni les marabouts en gros turbans, ni les Mahonnaises au teint de brique, ni les Russes, ni les Anglais, ni les Turcos, ni les Touaregs au visage mi-voilé, ni les marchands de violettes, rien ne sut attirer l'attention de Chapatin.

— Au lion d'abord, se disait l'intrépide Tarasconnais.

Le troisième jour de son arrivée, Chapatin qui, pour frapper un plus grand coup, n'avait soufflé mot de ses projets à personne, Chapatin donc glissa sournoisement deux lingots de plomb dans le meilleur de ses fusils et s'en alla flâner aux environs.

Il fut étonné d'y trouver de nombreuses maisons de campagne et quelques jardins potagers. N'était-ce pas une bien grande imprudence de venir planter des artichauts dans le voisinage du lion ?

Sa surprise ne fut pas moindre de rencontrer, chemin faisant, force chasseurs aux allures paisibles, allant à droite et à gauche avec leurs chiens et leurs carnassières. Cette façon patriarcale de chasser le lion l'intrigua tellement qu'il se décida à aborder un de ces messieurs.

— Eh bien, mon brave, et cette chasse ? fit Chapatin avec cette familiarité qu'autorise la communauté des professions.

— Pas mal, pas mal ! répondit le chasseur algérien.

— Vous en avez tué ?

— Voyez plutôt ma carnassière.

— Comment votre carnassière ? Est-ce que vous les mettez dans votre...

— Où voulez-vous que je les mette ? dit l'Algérien, et, pour le convaincre, il tira de son sac une demi-douzaine de bécassines.

— *Es de becasso!* hurla le Tarasconnais stupéfait.

— Et très belles, comme vous voyez.

— Ah! ça... vous ne chassez donc pas le lion, vous?

— Le lion?... et l'Algérien, encore plus stupéfait que le Tarasconnais, le regarda un moment de tous ses yeux. Le lion? Puis croyant que son interlocuteur avait voulu se moquer de lui, il tourna le dos en grommelant: Mauvais farceur!

Chapatin, remis de sa stupeur, commença à comprendre que tous ces messieurs n'étaient que des chasseurs de bécassines; il continua donc à battre la plaine, dans l'espoir de rencontrer le gros gibier qu'il désirait, mais ses recherches furent vaines.

Le soir, il rentra à Alger, un peu troublé et surtout très étonné qu'en Afrique on pût chasser autre chose que le lion! Après tout, il n'y en avait peut-être pas aussi près de l'octroi.

VII

D'UN CONDUCTEUR QUI AVAIT MANGÉ DU LION

Chapatin, avant de s'engager dans une nouvelle expédition, prit quelques informations par la ville. De toutes les personnes qu'il interrogea, aucune n'avait vu le lion, aucune ne désirait le voir.

— Mais encore, disait Chapatin, si l'on tenait à en rencontrer un?

— Oh! dans ce cas, il faudrait aller bien loin vers le Sud.

Là-dessus on causait d'autre chose.

Allons vers le Sud, dit le Tarasconnais. Et du coup il fit charger ses caisses d'armes, son sac de nuit et sa pharmacie sur la diligence de Blidah; lui-même se hissa péniblement sur l'impériale, plus que jamais coiffé de sa *chéchia*, plus que jamais sanglé dans sa ceinture rouge, plus que jamais chaussé de ses houseaux Louis XV.

Le conducteur de la diligence était un Provençal.

Celui-là, par exemple, en avait vu des lions et des lionnes ! A ce coin de bois, à cet autre, là-bas derrière ces lentisques, ici dans ces thuyas, un autre jour de l'autre côté de cette petite rivière. Chapatin était ravi. A la première station, il régala le conducteur d'un superbe *champoreau* (liqueur nationale composée d'eau-de-vie et de café) et voulut faire descendre sa caisse d'armes pour s'installer dans ce bienheureux paysage, si riche en lions. Mais le conducteur, qui tenait à ses champoreaux à venir, ne lâcha pas son Chapatin.

Depuis longtemps, il n'y avait plus de lions dans ces parages, un règlement de police les avait interdits. Pour en trouver, il fallait continuer vers le Sud.

— Continuons vers le Sud, fit l'héroïque Chapatin en remontant sur l'impériale.

A Douéra, nouvelle station, nouveau champoreau ; dito à Bouffarick.

De station en station, de champoreau en champoreau, le conducteur finit par avouer à Chapatin qu'il avait mangé du lion. Quand on entra dans Blidah, il n'en était plus à lui cacher qu'il en avait tué quelques-uns.

VIII

DE LA NOSTALGIE DU LION

A Blidah, notre Tarasconnais ne rencontra pas de lion, mais il trouva les officiers du 3ᵉ hussards qui furent très polis avec lui, le firent déjeuner à leur table d'hôte, le grisèrent fortement et l'emmenèrent ensuite contempler les gorges de la Chiffa, admirable ravin qu'arrose le ruisseau des Singes.

Le paysage était splendide. A droite et à gauche, des montagnes à pic, toutes noires de verdure ; des roches éboulées, grosses comme des cathédrales ; une végétation superbe : thuyas, caroubiers, palmiers-nains, oliviers sauvages, lentisques, lauriers-roses ; des nuées de

petits singes roux, sautillant de branche en branche, en poussant des *couics, couics* déchirants... tous les officiers du 3e hussards s'extasièrent sur les beautés de la nature et se livrèrent à de petites improvisations poétiques. L'un se pâmait surtout devant le fil électrique, symbole de la civilisation, qui traversait impassiblement toutes ces belles horreurs. Un autre, au contraire, songeait que si les Arabes avaient été meilleurs tacticiens, ces gorges n'auraient jamais été franchies par nos troupes.

Seul Chapatin n'admirait pas : cet homme avait la nostalgie du lion. Il aurait voulu entendre la voix solennelle du roi des animaux retentir parmi ces rochers sonores ; alors seulement le paysage l'aurait charmé.

Malgré tous ses efforts, le 3e hussards ne put retenir Chapatin seulement un jour de plus. On le laissa donc partir pour Milianah, en lui donnant des lettres de recommandations pour le chef du bureau arabe, qui devait lui faire faire la connaissance d'un indigène nommé Achmed.

Cet Achmed était un formidable tueur de lions : il saurait sans doute indiquer à Chapatin l'endroit le plus favorable à ses héroïques exercices.

IX

UNE PANTHÈRE !!...

A Milianah, Chapatin apprit du chef de bureau arabe que le chasseur Achmed était mort depuis cinq à six ans.

— Bon, se dit le Tarasconnais, un de moins !...

— D'ailleurs, reprit le chef du bureau, depuis longtemps le lion a déserté le mont Zaccar et les environs de Milianah ; si pourtant vous voulez pousser jusqu'à Orléansville, je crois, mon cher monsieur Chapatin, qu'il y a un joli coup de fusil à faire par là-bas ; on parle d'une très belle panthère.

Chapatin, une panthère, fi donc! Notre héros remercia l'employé de ses renseignements; toutefois, réflexion faite, il jugea à propos de monter avec ses caisses d'armes, son sac de nuit, sa pharmacie, sa ceinture algérienne, ses houseaux Louis XV et sa *chéchia*, sur la diligence d'Orléansville, ne fût-ce que pour se rapprocher de ce Sud étonnant, où fleurit le roi des animaux.

En entrant dans Orléansville, Chapatin eut un grand crève-cœur: il rencontra un groupe de mendiants arabes, pouilleux, venimeux, menant en laisse un superbe lion, apprivoisé et aveugle, qu'ils promenaient par les bourgades, comme nos petits Savoyards promènent leurs marmottes.

— Infamie des infamies! leur dit le Tarasconnais indigné: vous pouvez tuer ces belles bêtes, mais les ravaler, jamais!

Les Arabes crurent qu'on leur demandait où ils avaient pris le lion, et ils firent signe vers le Sud, en agitant leurs grands bras à plusieurs reprises, comme pour dire: Loin, loin, bien loin!

Chapatin se promit de continuer sa route. Mais pour se remettre de ses fatigues (les diligences algériennes sont très dures au pauvre voyageur), il s'accorda deux jours de congé qu'il alla passer dans un caravansérail de la plaine, autour duquel on avait vu rôder, disait-on, une énorme panthère.

— Du moins, pensa Chapatin, je vais pouvoir envoyer une peau de panthère à Mme Tholozan, ça lui fera prendre patience.

Inutile de dire que ses caisses d'armes, son sac de nuit, ses houseaux Louis XV et le reste, l'accompagnèrent dans cette expédition.

X

L'AFFÛT DU SOIR DANS UN BOIS DE LAURIERS-ROSES

Le caravansérail était situé à une heure environ d'une petite rivière où de plusieurs lieues à la ronde les fauves venaient se désaltérer tous les soirs. C'est là que Chapa-

tin devait se rendre, s'il voulait surprendre la panthère. Les gens du caravansérail l'avaient entendue rugir de ce côté.

Donc, vers les six heures de l'après-midi, le chasseur se mit en route, portant un fusil sur chaque épaule, à sa ceinture un long couteau de chasse et un revolver. Dans ce belliqueux accoutrement, il dut traverser un camp de chasseurs d'Afrique, revenant d'une expédition dans l'intérieur et regagnant leurs quartiers d'Alger. Les tentes étaient dressées, les feux allumés, les chevaux au piquet. Les soldats préparaient la soupe, les officiers jouaient aux trois sauts. Tous virent passer avec étonnement l'intrépide Chapatin, qui traversa le campement sans sourciller, la tête haute et ses deux fusils sur l'épaule, comme on représente un Robinson Crusoé.

Le jour tombait. C'était l'heure où la couleur violette, chère aux crépuscules d'Orient, envahit la nature. Les chacals commençaient à aboyer. On voyait des formes inconnues se glisser derrière les broussailles.

Le bon Tarasconnais marcha longtemps devant soi ; — enfin une fraîcheur soudaine vint l'avertir qu'il approchait de la rivière, et bientôt il vit l'eau reluire aux dernières clartés du jour. Il s'installa commodément dans un petit bois de lauriers-roses ; en face, sur l'autre berge, un bois touffu de lentisques allait s'assombrissant de plus en plus, et l'on distinguait à peine encore sur le sable jaune les traces faites par les fauves pour descendre jusqu'au lit de la rivière.

Chapatin piqua son couteau dans le sol devant lui, mit un de ses fusils à son côté, arma l'autre et attendit. Des grues passaient sur sa tête à de grandes hauteurs en chantant lamentablement... Il songeait à ses amis, il revoyait les boutiques de Tarascon, la place du Marché... C'était l'heure où on allumait le gaz... La panthère était un animal bien dangereux et bien rusé.

Ici un bruit dans le feuillage le fit tressaillir... La nuit était bien noire... Pas de lune! Il entreprenait là une chasse qu'il ne connaissait pas du tout... C'était s'exposer bêtement... D'abord, il était chasseur de lions, de quoi se mêlait-il ?

Ici, un chacal s'approcha très près de lui... Le froid commençait à le saisir... il ne voyait plus son point de mire... Notre-Dame-de-la-Garde, veillez sur nous!

Au bout d'un quart d'heure de monologue, le tueur de lions, pris d'un accès de peur, mais d'une peur nerveuse, folle, irraisonnée, d'une rage de peur enfin, ramassa ses fusils, et, bondissant à travers le petit bois de lauriers-roses, se mit à fuir, les dents serrées, vers le caravansérail dont on voyait les croisées briller dans le sombre lointain.

Sur le sable de la rive, le couteau de chasse resta planté, pareil à ces croix commémoratives qu'on trouve dans les campagnes désertes, et qui toutes rappellent un crime ou un accident.

XI

LE SOIR D'UN JOUR DE MARCHE

En se réveillant, le lendemain matin, dans une chambre remplie d'un joyeux soleil, au milieu du caravansérail plein de bruit et de mouvement, Chapatin rougit de ses faiblesses de la veille, et jura de s'en venger sur le premier lion qu'il rencontrerait.

Un Arabe, domestique au caravansérail, ayant appris le désir du Tarasconnais, lui proposa de le conduire aux *Matmata*, où il trouverait sûrement son affaire.

Voilà mon Chapatin aux anges: vite une carriole pour lui et ses bagages... L'Arabe monte sur le siège, prend les rênes, et fouette cocher! Cette fois, guidé par ce complaisant indigène, Chapatin tenait son lion, c'était sûr. La route commença gaiement. L'Arabe, peu causeur, comme tous ses compatriotes, chantait avec son nez quelques airs nationaux, regardait de droite et de gauche dans les fourrés de lentisques, et faisait claquer son fouet. Chapatin, tantôt dans la carriole, sa carabine entre ses jambes, tantôt derrière, sa carabine sur l'épaule, Chapatin se recueillait, comme à la veille du plus grand acte de sa vie.

On marchait depuis quelques heures, et la chaleur commençait à devenir accablante, quand le Tarasconnais eut la bonne idée de faire une petite halte à l'ombre épaisse d'un bouquet de figuiers de Barbarie ; il plaça donc sa carabine à ses côtés, fit signe à l'Arabe de ne pas trop s'éloigner, et s'endormit profondément sur l'herbe...

Quand il rouvrit les yeux, Chapatin regarda autour de lui... O stupeur ! l'Arabe et la voiture avaient disparu. Un frisson subit traversa le corps de l'infortuné chasseur... Toutes les histoires qu'on lui avait contées sur la mauvaise foi des Arabes lui revinrent à l'esprit... Il voulut courir, appeler, jurer, pester, supplier... Rien n'y fit ! L'Arabe et la carriole s'étaient très sérieusement évanouis... Et maintenant, qu'allait-il faire ?

Le voleur avait emmené avec la carriole les deux caisses d'armes, le sac de nuit, et la pharmacie, et tout... Il ne restait plus à Chapatin, que sa carabine, des balles, de la poudre, sa ceinture, sa *chéchia* et ses houseaux Louis XV... Pouvait-il s'aventurer ainsi dans une chasse aussi périlleuse ? Raisonnablement, pouvait-il attaquer le lion sans son alcali, son sparadrap, son arnica, etc., etc. ? Non, non ! pas de bravades inutiles... Il n'y avait, pour le moment, qu'une chose à faire, retourner au caravansérail, envoyer sa déposition au bureau arabe et attendre qu'on eût retrouvé le voleur, les caisses d'armes, le sac de nuit et la pharmacie. La justice militaire est prompte, ce ne serait pas long.

Les choses étant ainsi, Chapatin s'orienta vers le caravansérail, dont il était éloigné d'au moins sept bonnes lieues, et reprit sa route d'un pas nerveux, pour ne pas arriver trop avant dans la nuit.

Tout en marchant, il jurait comme un damné, s'irritait de ses nombreux contretemps et songeait amèrement que la belle Mme Tholozan attendait toujours la peau promise.

Chapatin marchait depuis deux heures, et le soleil commençait à descendre à l'horizon quand, au détour d'un petit bois, au bout d'une mare presque à sec, le Tarasconnais s'arrêta stupéfait...

Là, en face de lui, à quelques pas à peine, un lion énorme, énorrrrrme, reposait, la tête entre ses pattes... D'abord Chapatin eut froid, puis il eut chaud, puis enfin, il se remit et n'eut ni froid ni chaud.

Une pensée pour ses amis, un regard pour ses amorces — ce fut l'affaire d'une seconde — et, calme, il s'abrita derrière un buisson.

Le lion ne bougeait pas.... Chapatin attendit un moment que sa majesté voulût bien se réveiller, puis impatienté de ce long sommeil il commença à agiter son buisson en faisant : Frrrr ! frrrr ! Le lion ne bougea pas... Chapatin lui lança des petits cailloux et finalement une pierre. La colère commençait à le gagner à la fin.

XII

D'UNE PEAU DE LION QUI COÛTA TRÈS CHER A CHAPATIN[2]

Alors le lion se leva.

Il se leva lentement, promena autour de lui sa grande face majestueuse, agita sa crinière comme un drapeau, et assura ce fauve pavillon d'un bâillement formidable : Ouuâââ ! En joue ! Feu ! Les échos eurent une double besogne, le lion, avec une balle dans chaque œil tomba lourdement sur ses pattes, ce coup double était un coup rêvé par Chapatin, lors de ses visites à la ménagerie de Tarascon. Ivre de joie, le héros tarasconnais sortit de sa cachette, en entonnant un chant de triomphe... Des cris de rage, des hurlements de douleur répondirent au *Te Deum* de Chapatin, en même temps qu'une demi-douzaines d'Arabes, venus on ne sait d'où, l'entouraient avec une pantomime menaçante...

Ils lui montraient le lion mort, et en agitant leurs bras velus, semblaient dire : Pourquoi l'as-tu tué ?

Le tueur de lions, après un moment de stupeur, comprit enfin ce qu'il avait fait...

Le lion qu'il venait d'abattre était le lion aveugle

qu'on promenait dans Orléansville, et les Arabes étaient ses cornacs. Dès lors tout s'arrangea... Chapatin paya aux *arbicos* le lion qu'il leur avait tué ; il se réserva seulement la peau, qu'on promit de préparer et de lui envoyer à Alger. Rentré à Orléansville, il se garda bien de faire chercher son voleur, il préféra payer au caravansérail la carriole et le cheval et perdre sans retour ses armes, son sac de nuit, sa pharmacie, plutôt que de s'exposer à ébruiter ses mésaventures.

Une fois les comptes réglés, Chapatin se décida à rentrer à Alger. Son malencontreux coup de fusil l'avait dégoûté profondément de la chasse aux lions, mais non pas de la gloire qu'elle procure, car, dès qu'il eut reçu la peau de sa victime, il l'envoya à la belle madame Tholozan, avec une lettre des plus émouvantes, qui fut reproduite par tous les journaux du Midi, et dans laquelle il racontait les horribles dangers qu'il avait courus pour tuer son premier lion. Chapatin annonçait, dans la même lettre, qu'il resterait encore pendant trois mois en Algérie, à continuer cette chasse, qui débutait si heureusement.

Ces trois mois, le Tarasconnais les passa dans une jolie maison de campagne qu'il avait louée aux environs d'Alger, et pendant tout ce temps, il se livra exclusivement à la chasse à la bécassine, comme ces chasseurs algériens dont il s'était tant moqué... Tous les quinze jours environ, il écrivait aux dix-huit de Tarascon pour annoncer la mort d'un nouveau lion : s'il n'envoyait pas les peaux, c'est que la balle les avait gâtées.

Quand Chapatin rentra dans sa ville natale, il faillit être noyé dans une pluie de roses.

LA FIGUE ET LE PARESSEUX[1]

Dans l'indolente et voluptueuse petite ville de Blidah, quelques années avant l'invasion des Français, vivait un brave Maure qui, du nom de son père, s'appelait Sidi-Lakdar et que les gens de sa ville avaient surnommé le Paresseux.

Vous saurez que les Maures d'Algérie sont les hommes les plus indolents de la terre, ceux de Blidah surtout ; sans doute à cause des parfums d'oranges et de limons doux dont la ville est noyée. Mais en fait de paresse et de nonchaloir, entre tous les Blidiens, pas un ne venait à la ceinture de Sidi-Lakdar. Le digne seigneur avait élevé son vice à la hauteur d'une profession. D'autres sont brodeurs, cafetiers, marchands d'épices. Sidi-Lakdar, lui, était paresseux.

A la mort de son père, il avait hérité d'un jardinet sous les remparts de la ville, avec de petits murs blancs qui tombaient en ruines, une porte embroussaillée qui ne fermait pas, quelques figuiers, quelques bananiers et deux ou trois sources vives luisant dans l'herbe. C'est là qu'il passait sa vie, étendu de tout son long, silencieux, immobile, des fourmis rouges plein sa barbe. Quand il avait faim, il allongeait le bras et ramassait une figue ou une banane écrasée dans le gazon près de lui ; mais s'il eût fallu se lever et cueillir un fruit sur sa branche, il serait plutôt mort de faim. Aussi, dans son jardin, les

figues pourrissaient sur place, et les arbres étaient criblés de petits oiseaux.

Cette paresse effrénée avait rendu Lakdar très populaire dans son pays. On le respectait à l'égal d'un saint. En passant devant son petit clos, les dames de la ville qui venaient de manger des confitures au cimetière, mettaient leurs mules au pas et se parlaient à voix basse sous leurs masques blancs. Les hommes s'inclinaient pieusement, et, tous les jours, à la sortie de l'école, il y avait sur les murailles du jardin toute une volée de gamins en vestons de soie rayée et bonnets rouges, qui venaient essayer de déranger cette belle paresse, appelaient Lakdar par son nom, riaient, menaient du train, lui jetaient des peaux d'oranges.

Peine perdue ! Le paresseux ne bougeait pas. De temps en temps on l'entendait crier du fond de l'herbe : « Gare, gare tout à l'heure, si je me lève ! » mais il ne se levait jamais.

Or, il arriva qu'un de ces petits drôles, en venant comme cela faire des niches au paresseux, fut en quelque sorte touché par la grâce, et, pris d'un goût subit pour l'existence horizontale, déclara un matin à son père qu'il entendait ne plus aller à l'école et qu'il voulait se faire paresseux.

— Paresseux, toi ?... fit le père, un brave tourneur de tuyaux de pipes, diligent comme une abeille et assis devant son tour dès que le coq chantait... Toi, paresseux ?... En voilà une invention ?

— Oui, mon père, je veux me faire paresseux... comme Sidi-Lakdar...

— Point du tout, mon garçon. Tu seras tourneur comme ton père, ou greffier au tribunal du Cadi comme ton oncle Ali ; mais jamais je ne ferai de toi un paresseux... Allons, vite, à l'école ; ou je te casse sur les côtes ce beau morceau de merisier tout neuf... Arri, bourriquot !

En face du merisier, l'enfant n'insista pas et feignit d'être convaincu ; mais au lieu d'aller à l'école, il entra dans un bazar maure, se blottit à la devanture d'un

marchand, entre deux piles de tapis de Smyrne, et resta là tout le jour, étendu sur le dos, regardant les lanternes mauresques, les bourses de drap bleu, les corsages à plastrons d'or qui luisaient au soleil, et respirant l'odeur pénétrante des flacons d'essence de rose et des bons burnous de laine chaude. Ce fut ainsi désormais qu'il passa tout le temps de l'école...

Au bout de quelques jours, le père eut vent de la chose ; mais il eut beau crier, tempêter, blasphémer le nom d'Allah et frotter les reins du petit homme avec tous les merisiers de sa boutique, rien n'y fit. L'enfant s'entêtait à dire : « Je veux être paresseux... je veux être paresseux », et toujours on le trouvait étendu dans quelque coin.

De guerre lasse, et après avoir consulté le greffier Ali, le père prit un parti :

— Écoute, dit-il à son fils, puisque tu veux être paresseux à toute force, je vais te conduire chez Lakdar. Il te passera un examen, et si tu as réellement des dispositions pour son métier, je le prierai de te garder chez lui, en apprentissage.

— Ceci me va, répondit l'enfant.

Et pas plus tard que le lendemain, ils s'en allèrent tous les deux, parfumés de verveine et la tête rasée de frais, trouver le paresseux dans son petit jardin.

La porte était toujours ouverte. Nos gens entrèrent sans frapper ; mais comme l'herbe montait très touffue et très haute, ils eurent quelque peine à découvrir le maître du clos. Ils finirent pourtant par apercevoir, couché sous les figuiers du fond, dans un tourbillon de petits oiseaux et de plantes folles, un paquet de guenilles jaunes qui les accueillit d'un grognement.

— Le Seigneur soit avec toi, Sidi-Lakdar, dit le père en s'inclinant, la main sur la poitrine. Voici mon fils qui veut absolument se faire paresseux. Je te l'amène pour que tu l'examines, et que tu voies s'il a la vocation. Dans ce cas, je te prie de le prendre chez toi comme apprenti. Je paierai ce qu'il faudra.

Sidi-Lakdar, sans répondre, leur fit signe de s'asseoir

près de lui, dans l'herbe. Le père s'assit, l'enfant se coucha, ce qui était déjà un fort bon signe. Puis tous les trois se regardaient sans parler.

C'était le plein midi du jour ; il faisait une chaleur, une lumière... Tout le petit clos avait l'air de dormir. On n'entendait que le crépitement des genêts sauvages crevant leurs cosses au soleil, les sources chantant sous l'herbe et les oiseaux alourdis qui voletaient entre les feuilles avec un bruit d'éventail ouvert et refermé. De temps en temps, une figue trop mûre se détachait et dégringolait de branche en branche. Alors, Sidi-Lakdar tendait la main et, d'un air fatigué, portait le fruit jusqu'à sa bouche. L'enfant, lui, ne prenait pas même cette peine. Les plus belles figues tombaient à ses côtés sans qu'il tournât seulement la tête. Le maître, du coin de l'œil, observait cette magnifique indolence ; mais il continuait à ne pas souffler mot.

Une heure, deux heures se passèrent ainsi. Pensez que le pauvre tourneur de tuyaux de pipes commençait à trouver la séance un peu longue. Pourtant, il n'osait rien dire, et demeurait là, immobile, les yeux fixes, les jambes croisées, envahi lui-même par l'atmosphère de paresse qui flottait dans la chaleur du clos avec une vague odeur de banane et d'orange cuites.

Tout à coup, voilà une grosse figue qui tombe de l'arbre et vient s'aplatir sur la joue de l'enfant. Belle figue, par Allah ! rose, sucrée, parfumée comme un rayon de miel. Pour la faire entrer dans sa bouche, l'enfant n'avait qu'à la pousser du doigt ; mais il trouvait cela encore trop fatigant, et il restait ainsi, sans bouger, avec ce fruit qui lui embaumait la joue. A la fin, la tentation devint trop forte ; il cligna de l'œil vers son père et l'appela d'une voix dolente :

« Papa, dit-il, papa... mets-la moi dans la bouche... »

A ces mots, Sidi-Lakdar qui tenait une figue à la main la rejeta bien loin, et s'adressant au père avec colère :

« Et voilà l'enfant que tu viens m'offrir pour apprenti ! Mais c'est lui qui est mon maître ! C'est lui qui doit me donner des leçons ! »

Puis, tombant à genoux, la tête contre terre, devant l'enfant toujours couché :

« Je te salue, dit-il, ô père de la paresse !... »

UN DÉCORÉ DU 15 AOÛT[1]

Un soir, en Algérie, à la fin d'une journée de chasse, un violent orage me surprit dans la plaine du Chélif, à quelques lieues d'Orléansville. Pas l'ombre d'un village, ni d'un caravansérail en vue. Rien que des palmiers nains, des fourrés de lentisques et de grandes terres labourées jusqu'au bout de l'horizon. En outre, le Chélif, grossi par l'averse, commençait à ronfler d'une façon alarmante, et je courais risque de passer ma nuit en plein marécage. Heureusement l'interprète civil du bureau de Milianah, qui m'accompagnait, se souvint qu'il y avait tout près de nous, cachée dans un pli de terrain, une tribu dont il connaissait l'aga, et nous nous décidâmes à aller lui demander l'hospitalité pour une nuit.

Ces villages arabes de la plaine sont tellement enfouis dans les cactus et les figuiers de Barbarie, leurs gourbis de terre sèche sont bâtis si ras du sol, que nous étions au milieu du douar avant de l'avoir aperçu. Était-ce l'heure, la pluie, ce grand silence ?... Mais le pays me parut bien triste et comme sous le poids d'une angoisse qui y avait suspendu la vie. Dans les champs, tout autour, la récolte s'en allait à l'abandon. Les blés, les orges, rentrés partout ailleurs, étaient là couchés, en train de pourrir sur place. Des herses, des charrues rouillées traînaient, oubliées sous la pluie. Toute la

tribu avait ce même air de tristesse délabrée et d'indifférence. C'est à peine si les chiens aboyaient à notre approche. De temps en temps, au fond d'un gourbi, on entendait des cris d'enfants, et l'on voyait passer dans le fourré la tête rase d'un gamin ou le haïk troué de quelque vieux. Çà et là, de petits ânes, grelottant sous les buissons. Mais pas un cheval, pas un homme..., comme si on était encore au temps des grandes guerres et tous les cavaliers partis depuis des mois.

La maison de l'aga, espèce de longue ferme aux murs blancs, sans fenêtres, ne paraissaient pas plus vivante que les autres. Nous trouvâmes les écuries ouvertes, les box et les mangeoires vides, sans un palefrenier pour recevoir nos chevaux.

« Allons voir au café maure », me dit mon compagnon.

Ce qu'on appelle le café maure est comme le salon de réception des châtelains arabes ; une maison dans la maison, réservée aux hôtes de passage et où ces bons musulmans, si polis, si affables, trouvent moyen d'exercer leurs vertus hospitalières tout en gardant l'intimité familiale que commande la loi. Le café maure de l'aga Si-Sliman était ouvert et silencieux comme ses écuries. Les hautes murailles peintes à la chaux, les trophées d'armes, les plumes d'autruche, le large divan bas courant autour de la salle, tout cela ruisselait sous les paquets de pluie que la rafale chassait par la porte... Pourtant il y avait du monde dans le café. D'abord le cafetier, vieux Kabyle en guenilles, accroupi la tête entre ses genoux, près d'un brasero renversé. Puis le fils de l'aga, un bel enfant fiévreux et pâle, qui reposait sur le divan, roulé dans un burnous noir, avec deux grands lévriers à ses pieds.

Quand nous entrâmes, rien ne bougea ; tout au plus si un des lévriers remua la tête, et si l'enfant daigna tourner vers nous son bel œil noir, enfiévré et languissant.

« Et Si-Sliman ? » demanda l'interprète.

Le cafetier fit par-dessus sa tête un geste vague qui

montrait l'horizon, loin, bien loin... Nous comprîmes que Si-Sliman était parti pour quelque grand voyage ; mais, comme la pluie ne nous permettait pas de nous remettre en route, l'interprète, s'adressant au fils de l'aga, lui dit en arabe que nous étions des amis de son père et que nous lui demandions un asile jusqu'au lendemain. Aussitôt l'enfant se leva, malgré le mal qui le brûlait, donna des ordres au cafetier, puis, nous montrant les divans d'un air courtois, comme pour nous dire : « Vous êtes mes hôtes », il salua à la manière arabe, la tête inclinée, un baiser du bout des doigts, et, se drapant fièrement dans ses burnous, sortit avec la gravité d'un aga et d'un maître de maison.

Derrière lui, le cafetier ralluma son brasero, posa dessus deux bouilloires microscopiques, et, tandis qu'il nous préparait le café, nous pûmes lui arracher quelques détails sur le voyage de son maître et l'étrange abandon où se trouvait la tribu. Le Kabyle parlait vite, avec des gestes de vieille femme, dans un beau langage guttural, tantôt précipité, tantôt coupé de grands silences pendant lesquels on entendait la pluie tombant sur la mosaïque des cours intérieures, les bouilloires qui chantaient, et les aboiements des chacals répandus par milliers dans la plaine.

Voici ce qui était arrivé au malheureux Si-Sliman. Quatre mois auparavant, le jour du 15 août, il avait reçu cette fameuse décoration de la Légion d'honneur qu'on lui faisait attendre depuis si longtemps. C'était le seul aga de la province qui ne l'eût pas encore. Tous les autres étaient chevaliers, officiers ; deux ou trois même portaient autour de leur haïk le grand cordon de commandeur et se mouchaient dedans en toute innocence, comme je l'ai vu faire bien des fois au Bach'Aga Boualem. Ce qui, jusqu'alors, avait empêché Si-Sliman d'être décoré, c'était une querelle qu'il avait eue avec son chef de bureau arabe à la suite d'une partie de bouillotte, et la camaraderie militaire est tellement puissante en Algérie, que, depuis dix ans, le nom de l'aga figurait sur des listes de proposition, sans jamais

parvenir à passer. Aussi vous pouvez imaginer la joie du brave Si-Sliman, lorsque, au matin du 15 août, un spahi d'Orléansville était venu lui apporter le petit écrin doré avec le brevet de légionnaire, et que Baïa, la plus aînée de ses quatre femmes, lui avait attaché la croix de France sur son burnous en poils de chameau. Ce fut pour la tribu l'occasion de *diffas* et de *fantasias* interminables. Toute la nuit, les tambourins, les flûtes de roseau retentirent. Il y eut des danses, des feux de joie, je ne sais combien de moutons de tués ; et pour que rien ne manquât à la fête, un fameux improvisateur du Djendel composa, en l'honneur de Si-Sliman, une cantate magnifique qui commençait ainsi : *« Vent, attelle les coursiers pour porter la bonne nouvelle... »*

Le lendemain, au jour levant, Si-Sliman appela sous les armes le ban et l'arrière-ban de son goum, et s'en alla à Alger pour remercier le gouverneur. Aux portes de la ville, le goum s'arrêta, selon l'usage. L'aga se rendit seul au palais du gouvernement, vit le duc de Malakoff et l'assura de son dévouement à la France, en quelques phrases pompeuses de ce style oriental qui passe pour imagé, parce que, depuis trois mille ans, tous les hommes y sont comparés à des palmiers, toutes les femmes à des gazelles. Puis, ces devoirs rendus, il monta se faire voir dans la ville haute, fit, en passant, ses dévotions à la mosquée, distribua de l'argent aux pauvres, entra chez les barbiers, chez les brodeurs, acheta pour ses femmes des eaux de senteur, des soies à fleurs et à ramages, des corselets bleus tout passementés d'or, des bottes rouges de cavalier pour son petit aga, payant sans marchander et répandant sa joie en beaux douros. On le vit dans les bazars, assis sur des tapis de Smyrne, buvant le café à la porte des marchands maures qui le félicitaient. Autour de lui la foule se pressait, curieuse. On disait : « Voilà Si-Sliman... l'*Emberour* vient de lui envoyer la croix. » Et les petites Mauresques qui revenaient du bain, en mangeant des pâtisseries, coulaient sous leurs masques blancs de longs regards d'admiration vers cette belle croix d'argent neuf

si fièrement portée. Ah! l'on a parfois de bons moments dans la vie...

Le soir venu, Si-Sliman se préparait à rejoindre son goum et déjà il avait le pied dans l'étrier quand un chaouch de la préfecture vint à lui tout essoufflé:

« Te voilà, Si-Sliman, je te cherche partout... Viens vite, le gouverneur veut te parler! »

Si-Sliman le suivit sans inquiétude. Pourtant, en traversant la grande cour mauresque du palais, il rencontra son chef de bureau arabe qui lui fit un mauvais sourire. Ce sourire d'un ennemi l'effraya, et c'est en tremblant qu'il entra dans le salon du gouverneur. Le maréchal le reçut à califourchon sur une chaise:

« Si-Sliman, lui dit-il avec sa brutalité ordinaire et cette fameuse voix de nez qui donnait le tremblement à tout son entourage, Si-Sliman, mon garçon, je suis désolé... il y a eu erreur... Ce n'est pas toi qu'on voulait décorer; c'est le caïd des Zoug-Zougs... il faut rendre ta croix. »

La belle tête bronzée de l'aga rougit comme si on l'avait approchée d'un feu de forge. Un mouvement convulsif secoua son grand corps. Ses yeux flambèrent... Mais ce ne fut qu'un éclair. Il les baissa presque aussitôt, et s'inclina devant le gouverneur.

« Tu es le maître, seigneur », lui dit-il.

Et, arrachant la croix de sa poitrine, il la posa sur une table. Sa main tremblait; il y avait des larmes au bout de ses longs cils. Le vieux Pélissier en fut touché:

« Allons, allons, mon brave, ce sera pour l'année prochaine. »

Et il lui tendait la main d'un air bon enfant.

L'aga feignit de ne pas la voir, s'inclina sans répondre et sortit. Il savait à quoi s'en tenir sur la promesse du maréchal, et se voyait à tout jamais déshonoré par une intrigue de bureau.

Le bruit de sa disgrâce s'était déjà répandu dans la ville. Les Juifs de la rue Bab-Azoun le regardaient passer en ricanant. Les marchands maures, au contraire, se détournaient de lui d'un air de pitié; et cette pitié lui

faisait encore plus mal que ces rires. Il s'en allait, longeant les murs, cherchant les ruelles les plus noires. La place de sa croix arrachée le brûlait comme une blessure ouverte. Et tout le temps, il pensait : « Que diront mes cavaliers ? que diront mes femmes ? »

Alors il lui venait des bouffées de rage. Il se voyait prêchant la guerre sainte, là-bas, sur les frontières du Maroc toujours rouges d'incendies et de batailles ; ou bien courant les rues d'Alger à la tête de son goum, pillant les Juifs, massacrant les chrétiens et tombant lui-même dans ce grand désordre où il aurait caché sa honte. Tout lui paraissait possible plutôt que de retourner dans sa tribu... Tout à coup, au milieu de ses projets de vengeance, la pensée de l'*Emberour* jaillit en lui comme une lumière.

L'*Emberour* !... Pour Si-Sliman, comme pour tous les Arabes, l'idée de justice et de puissance se résumait dans ce seul mot. C'était le vrai chef des croyants de ces musulmans de la décadence ; l'autre, celui de Stamboul, leur apparaissait de loin comme un être de raison, une sorte de pape invisible qui n'avait gardé pour lui que le pouvoir spirituel, et dans l'hégire où nous sommes on sait ce que vaut ce pouvoir-là.

Mais l'*Emberour* avec ses gros canons, ses zouaves, sa flotte en fer !... Dès qu'il eut pensé à lui, Si-Sliman se crut sauvé. Pour sûr l'empereur allait lui rendre sa croix. C'était l'affaire de huit jours de voyage, et il le croyait si bien qu'il voulut que son goum l'attendît aux portes d'Alger. Le paquebot du lendemain l'emportait vers Paris, plein de recueillement et de sérénité, comme pour un pèlerinage à la Mecque.

Pauvre Si-Sliman ! Il y avait quatre mois qu'il était parti, et les lettres qu'il envoyait à ses femmes ne parlaient pas encore du retour. Depuis quatre mois le malheureux aga était perdu dans le brouillard parisien passant sa vie à courir les ministères, berné partout, pris dans le formidable engrenage de l'administration française, renvoyé de bureau en bureau, salissant ses burnous sur les coffres à bois des antichambres, à l'affût

d'une audience qui n'arrivait jamais ; puis, le soir, on le voyait, avec sa longue figure triste, ridicule à force de majesté, attendant sa clef dans un bureau d'hôtel garni, et il remontait chez lui, las de courses, de démarches, mais toujours fier, cramponné à l'espoir, s'acharnant comme un décavé à courir après son honneur...

Pendant ce temps-là, ses cavaliers, accroupis à la porte de Bab-Azoun, attendaient avec le fatalisme oriental ; les chevaux, au piquet, hennissaient du côté de la mer. Dans la tribu, tout était en suspens. Les moissons mouraient sur place, faute de bras. Les femmes, les enfants comptaient les jours, la tête tournée vers Paris. Et c'était pitié de voir combien d'espoirs, d'inquiétudes et de ruines traînaient déjà à ce bout de ruban rouge... Quand tout cela finirait-il ?

« Dieu seul le sait », disait le cafetier en soupirant.

Et, par la porte entrouverte, sur la plaine violette et triste, son bras nu nous montrait un petit croissant de lune blanc qui montait dans le ciel mouillé...

LE TURCO DE LA COMMUNE[1]

C'était un petit timbalier de tirailleurs indigènes. Il s'appelait Kadour, venait de la tribu du Djendel, et faisait partie de cette poignée de turcos qui s'étaient jetés dans Paris à la suite de l'armée de Vinoy. De Wissembourg jusqu'à Champigny, il avait fait toute la campagne, traversant les champs de bataille comme un oiseau de tempête, avec ses cliquettes de fer et sa *derbouka* (tambour arabe) ; si vif, si remuant, que les balles ne savaient où le prendre. Mais quand l'hiver fut venu, ce petit bronze africain rougi au feu de la mitraille ne put supporter les nuits de grand-garde, l'immobilité dans la neige ; et, un matin de janvier, on le ramassa au bord de la Marne, les pieds gelés, tordu par le froid. Il resta longtemps à l'ambulance. C'est là que je le vis pour la première fois.

Triste et patient comme un chien malade, le turco regardait autour de lui avec un grand œil doux. Quand on lui parlait, il souriait et montrait ses dents. C'est tout ce qu'il pouvait faire ; car notre langue lui était inconnue, et à peine s'il parlait le *sabir*, ce patois algérien composé de provençal, d'italien, d'arabe, fait de mots bariolés ramassés comme des coquillages tout le long des mers latines.

Pour se distraire, Kadour n'avait que sa *derbouka*. De temps en temps, quand il s'ennuyait trop, on la lui

apportait sur son lit et on lui permettait d'en jouer, mais pas trop fort, à cause des autres malades. Alors sa pauvre figure noire, si terne, si éteinte dans le jour jaune et ce triste paysage d'hiver qui montait de la rue, s'animait, grimaçait, suivait tous les mouvements du rythme. Tantôt il battait la charge et l'éclair de ses dents blanches passait dans un rire féroce ; ou bien ses yeux se mouillaient à quelque aubade musulmane, sa narine se gonflait, et dans l'odeur fade de l'ambulance, au milieu des fioles et des compresses, il revoyait les bois de Blidah chargés d'oranges et les petites Mauresques sortant du bain, masquées de blanc et parfumées de verveine.

Deux mois se passèrent ainsi. Paris, en ces deux mois, avait bien fait des choses ; mais Kadour ne s'en doutait pas. Il avait entendu passer sous ses fenêtres le troupeau las et désarmé qui rentrait, plus tard les canons promenés, roulés du matin au soir, puis le tocsin ; la canonnade. A tout cela, il ne comprit rien, sinon qu'on était toujours en guerre et qu'il allait pouvoir se battre, puisque ses jambes étaient guéries. Le voilà parti, son tambour sur le dos, en quête de sa compagnie. Il ne chercha pas longtemps. Des fédérés qui passaient l'emmenèrent à la Place. Après un long interrogatoire, comme on n'en pouvait rien tirer que des *bono bezef, macache bono,* le général de ce jour-là finit par lui donner dix francs, un cheval d'omnibus, et l'attacha à son état-major.

Il y avait un peu de tout dans ces états-majors de la Commune, des souquenilles rouges, des mantes polonaises, des justaucorps hongrois, des vareuses de marin, et de l'or, du velours, des paillons, des chamarrures. Avec sa veste bleue, brodée de jaune, son turban, sa *derbouka,* le turco vint compléter la mascarade. Tout joyeux de se trouver en si belle compagnie, grisé par le soleil, la canonnade, le train des rues, cette confusion d'armes et d'uniformes, persuadé d'ailleurs que c'était la guerre contre la Prusse qui continuait avec je ne sais quoi de plus vivant, de plus libre, ce déserteur sans le

savoir se mêla naïvement à la grande bacchanale parisienne et fut une célébrité du moment. Partout, sur son passage, les fédérés l'acclamaient, lui faisaient fête. La Commune était si fière de l'avoir qu'elle le montrait, l'affichait, le portait comme une cocarde. Vingt fois par jour la Place l'envoyait à la Guerre, la Guerre à l'Hôtel-de-Ville. Car, enfin, on leur avait tant dit que leurs marins étaient de faux marins, leurs artilleurs de faux artilleurs !... Au moins, celui-là était bien un vrai turco. Pour s'en convaincre, on n'avait qu'à regarder cette frimousse éveillée de jeune singe, et toute la sauvagerie de ce petit corps s'agitant sur son grand cheval, dans les voltiges de la fantasia.

Quelque chose pourtant manquait au bonheur de Kadour. Il aurait voulu se battre, faire parler la poudre. Malheureusement, sous la Commune, c'était comme sous l'Empire, les états-majors n'allaient pas souvent au feu. En dehors des courses et des parades, le pauvre turco passait son temps sur la place Vendôme ou dans les cours du ministère de la Guerre, au milieu de ces camps désordonnés pleins de barils d'eau-de-vie toujours en perce, de tonnes de lard défoncées, de ripailles en plein vent où l'on sentait encore tout l'affamement du siège. Trop bon musulman pour prendre part à ces orgies, Kadour se tenait à l'écart, sobre et tranquille, faisait ses ablutions dans un coin, son kousskouss avec une poignée de semoule ; puis, après un petit air de *derbouka*, il se roulait dans son burnous et s'endormait sur un perron, à la flamme des bivouacs.

Un matin du mois de mai, le turco fut réveillé par une fusillade terrible. Le ministère était en émoi ; tout le monde courait, s'enfuyait. Machinalement il fit comme les autres, sauta sur son cheval et suivit l'état-major. Les rues étaient pleines de clairons affolés, de bataillons en débandade. On dépavait, on barricadait. Évidemment il se passait quelque chose d'extraordinaire... A mesure qu'on approchait du quai, la fusillade était plus distincte, le tumulte plus grand. Sur le pont de la Concorde, Kadour perdit l'état-major. Un peu plus

loin, on lui prit son cheval ; c'était pour un képi à huit galons très pressé d'aller voir ce qui se passait à l'Hôtel-de-Ville. Furieux, le turco se mit à courir du côté de la bataille. Tout en courant, il armait son chassepot et disait entre ses dents : *Macach bono Brissien...*, car pour lui c'étaient les Prussiens qui venaient d'entrer. Déjà les balles sifflaient autour de l'obélisque, dans le feuillage des Tuileries. A la barricade de la rue de Rivoli, des vengeurs de Flourens l'appelèrent : « Hé ! turco ! turco !... » Ils n'étaient plus qu'une douzaine, mais Kadour, à lui seul, valait toute une armée.

Debout sur la barricade, fier et voyant comme un drapeau, il se battait avec des bonds, des cris, sous une grêle de mitraille. A un moment, le rideau de fumée qui s'élevait de terre s'écarta un peu entre deux canonnades et lui laissa voir des pantalons rouges massés dans les Champs-Élysées. Ensuite tout redevint confus. Il crut s'être trompé et fit parler la poudre de plus belle.

Tout à coup, la barricade se tut. Le dernier artilleur venait de s'enfuir en lâchant sa dernière volée. Le turco, lui, ne bougea pas. Embusqué, prêt à bondir, il ajusta solidement sa baïonnette et attendit les casques à pointe... C'est la ligne qui arriva !... Dans le bruit sourd du pas de charge, les officiers criaient :

« Rendez-vous !... »

Le turco eut une minute de stupeur, puis s'élança le fusil en l'air : *« Bono, bono, Francèse !... »*

Vaguement, dans son idée de sauvage, il se figurait que c'était là cette armée de délivrance, Faidherbe ou Chanzy, que les Parisiens attendaient depuis si longtemps. Aussi comme il était heureux, comme il leur riait de toutes ses dents blanches !... En un clin d'œil, la barricade fut envahie. On l'entoure, on le bouscule.

« Fais voir ton fusil. »

Son fusil était encore chaud.

« Fais voir tes mains. »

Ses mains étaient noires de poudre. Et le turco les montrait fièrement, toujours avec un bon rire. Alors on le pousse contre un mur, et ran !...

Il est mort sans y avoir rien compris...

KADOUR ET KATEL[1]

Kadour-ben-Chérifa, sergent-major aux tirailleurs indigènes, était mourant le soir qu'on l'apporta à la scierie Rippert sur la Sauerbach ; et pendant cinq longues semaines, tout ébranlé de ses blessures, tremblant de fièvre, il a vécu comme dans un rêve. Quelquefois il se croyait encore en pleine bataille, hurlant et bondissant à travers les champs de lin et les houblonnières de Wissembourg, ou bien là-bas, en Algérie, dans la maison de son père, le caïd des Matmatas. Ensuite il ouvrait les yeux, et vaguement il entrevoyait une chambre à grands rideaux blancs, claire et calme, des branches vertes agitées aux fenêtres, un soleil traversé de nuages, et près de son lit une petite sœur de charité attentive, silencieuse, mais qui n'avait ni croix d'argent, ni chapelets, ni voiles bleus, seulement deux grandes nattes retombant sur un corsage de velours. De temps en temps on appelait : « Katel... Katel... » Alors la fillette s'en allait sur la pointe des pieds, et le blessé écoutait de loin une voix sonore et jeune qui lui faisait frais à entendre comme le ruisseau coulant sous les fenêtres de la scierie.

Kadour-ben-Chérifa a été longtemps malade ; mais les Rippert l'ont si bien soigné que ses blessures se sont fermées, si bien caché que les Prussiens n'ont pas pu l'envoyer mourir de froid dans les casemates de

Mayence. Maintenant il commence à parler, à montrer ses dents blanches, et fait quelques pas dans la chambre en laissant tomber une de ses manches — celle qui a un grand trou béant au milieu des broderies — sur un bras pansé, bandé et encore impotent. Tous les jours, dans le petit jardin de la scierie, Katel descend une chaise de paille pour le blessé ; elle lui cherche, au long des murailles, le coin le plus chaud où les raisins mûrissent le plus vite. Et Kadour, qui, en sa qualité de fils de caïd, a fait ses études au collège arabe d'Alger, la remercie dans un français un peu barbare, émaillé de *bono bezeff* et de *macach bono*. Sans s'en douter, le bon turco est sous le charme. Cette facile gaieté de jeune Franque, qui vit libre comme un oiseau, sans voile au grand air, ni grillages à ses fenêtres, l'étonne et le ravit. Il y a loin de cela à la vie murée des femmes de son pays, aux petites moresques masquées de blanc et parfumées de verveine. Katel de son côté trouve Kadour un peu trop noir ; mais il a l'air si bon, si brave, il déteste tant les Prussiens !... Une seule chose la fâche ; c'est que là-bas, dans cette Algérie d'Afrique, les hommes ont le droit d'avoir plusieurs femmes. Katel ne comprend pas cela, elle. Aussi quand l'Algérien, pour la contrarier, lui dit dans son jargon : « Kadour marié bientôt... Lui prenir quatre femmes... Quatre. » Katel se met en colère. Hou ! le vilain Kadour !... Le païen !... Alors le turco rit d'un bon rire d'enfant ; puis tout à coup il redevient sérieux et reste muet devant la jeune fille, en ouvrant des yeux si grands, si grands qu'on dirait qu'il veut l'emporter dans son regard.

C'est ainsi qu'ont commencé les amours de Kadour et de Katel.

Kadour, une fois guéri, est retourné chez son père, et vous pensez s'il y en a eu des fêtes en son honneur au pays des Matmatas. Les flûtes de roseau et les petits tambours arabes ont joué leurs plus beaux airs pour le recevoir ; le vieux caïd, assis devant sa porte, en voyant venir de loin dans l'allée de cactus ce fils chéri qu'il

croyait mort, s'est mis à trembler sous ses burnous de laine comme s'il avait pris les fièvres. Un mois durant, ça été dans la tribu une suite ininterrompue de *diffas*, de *fantasias*. Les caïds, les agas du voisinage se disputaient l'honneur d'avoir Kadour-ben-Chérifa pour hôte, et tous les soirs, au café maure, on lui faisait raconter les grandes batailles où il s'était trouvé mêlé...

C'est égal! tous ces honneurs, toutes ces fêtes ne rendent pas Kadour plus heureux. Dans la maison paternelle, entouré de tous ses souvenirs d'enfance, ses chevaux, ses lévriers, ses armes, il lui manque toujours quelque chose, la parole ouverte et le rire franc de Katel. Le petit gazouillis perpétuel des femmes arabes, qui lui faisait battre le cœur autrefois, maintenant le fatigue, l'ennuie. Il n'aime plus ni les coiffures de sequins, ni les chapelets de fleurs d'oranger, ni les grands pantalons de satin rose. Parlez-lui plutôt des longues nattes tombant sans perles, ni gaze, ni fleurs, seulement traversées de fils d'or dans le soleil couchant d'un petit jardin d'Alsace.

Et pourtant si Kadour voulait!... Il y a, dans une tribu voisine de la sienne, de beaux yeux noirs qui le guettent derrière les fenêtres grillées de la maison de l'aga, de beaux yeux si allongés de khôl que le regard y ressemble à une paresse. Mais Kadour ne veut plus de ces yeux-là. Ce qu'il rêve, ce qu'il regrette, c'est ce bon regard de Katel qui faisait si vite le tour de la chambre pour voir si rien ne manquait au malade, et où la vie s'agitait toujours comme la lumière dans le bleu des gouttes d'eau.

Peu à peu cependant le charme des yeux bleus s'efface, ce charme tendre mêlé aux premières sorties, au premier réveil de la convalescence, et à ce climat de France si doux, si tempéré. Kadour a fini par oublier Katel. Dans toute la vallée du Chélif il n'est bruit que de son prochain mariage avec Yamina, la fille de l'aga du Djendel. Un matin, on a vu un long défilé de mules monter du côté de la ville; c'est Kadour-ben-Chérifa

qui va avec son père acheter les présents de noces. Toute leur journée s'est passée à courir les bazars, à choisir les burnous lamés d'argent, les tapis de Smyrne, les colliers d'ambre, les pendants d'oreilles ; et en maniant tous ces jolis bijoux, ces floches de soie, ces fines étoffes, Kadour pense à Yamina. L'Orient l'a repris tout à fait, mais bien plus par l'habitude, l'influence de l'atmosphère et des choses que par un lien de cœur.

Au jour tombant, les mules alignées, chargées de *couffins* de sparterie tout gonflés de richesses, descendaient la rue du faubourg, quand devant la cour du bureau arabe elles se sont trouvées arrêtées par un grand encombrement. C'étaient des émigrants qui venaient d'arriver. Comme il n'y avait rien de prêt pour les recevoir, les malheureux étaient là à réclamer, à se plaindre, à se renseigner. Les plus découragés restaient assis sur leurs bagages, fatigués de la traversée, gênés par la curiosité de la foule ; et sur tous ces exilés, comme une tristesse de plus, le soleil couchant déclinait, la nuit tombait pour leur faire encore plus sombres l'inconnu du pays nouveau et l'étonnement de l'arrivée. Kadour les regardait machinalement. Mais tout à coup une grande émotion lui monta au cœur. Les costumes des vieux paysans, les corselets de velours des femmes, tous ces cheveux couleur de moisson mûre... Et voici que son rêve prend une figure nette. Il vient de reconnaître les traits doux, les grandes nattes et le sourire de Katel. Elle est là devant lui avec le vieux Rippert, la mère et les tout petits, bien loin de leur scierie et de la Sauerbach, qui coule toujours là-bas devant la petite maison abandonnée.

« Kadour !

— Katel !... »

Lui, il est devenu tout pâle ; elle, elle a rougi un peu.

Allons ! voilà qui est dit. La maison du caïd est grande ; et en attendant qu'on leur donne un coin de terre, les émigrants vont s'y installer. Vite la mère ramasse les paquets traînant autour d'elle. Elle appelle les petits qui jouaient déjà avec les enfants étrangers.

On les met dans les *couffins* pêle-mêle parmi les étoffes ; et Katel rit de tout son cœur de se voir si grande sur une selle arabe. Kadour rit aussi, moins fort cependant, avec une émotion de bonheur contenu. Comme la nuit tombe et qu'il fait froid, il entoure son amie d'un beau burnous rayé, pris parmi les cadeaux de noces, d'un haïk brodé de perles ; et dans cet accoutrement qui se drape autour d'elle, se plisse, remue des franges, immobile et droite sur sa monture haute, elle a l'air d'une musulmane blonde qui aurait quitté son voile. Kadour y songe en la regardant. Alors il lui vient des idées folles, mille projets. Il pense déjà à rendre sa parole à la fille de l'aga, à se marier avec Katel, rien que Katel... Qui sait ? Peut-être un jour ils s'en reviendront ainsi de la ville, tous les deux seuls dans un chemin de lauriers-roses, elle rieuse sur sa mule, lui tenant la bride comme maintenant...

Et fiévreux, tout à son rêve, voilà qu'il veut donner le signal du départ ; mais Katel l'arrête d'une voix douce. « Pas encore... Mon mari va venir. Il faut l'attendre. »

Katel était mariée. Pauvre Kadour !

NOTES

RÉCITS ET SOUVENIRS

La Mule du Cadi

1. Dans *Le Monde illustré* du 27 décembre 1862 et 3,10 et 17 janvier 1863. Repris dans la récente édition des *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, Paris, Gallimard, coll. Folio, texte présenté et établi par Daniel Bergez.

A Milianah

1. Dans *La Nouvelle Revue* du 1er février 1864, sous le titre « La Petite Ville », avant d'être repris avec de légères modifications et sous le titre présent dans les *Lettres de mon moulin* (1869) et éditions suivantes.
2. Les Bureaux arabes étaient installés dans chaque division militaire. Les officiers français y étaient chargés de fonctions administratives diverses (justice, impôts, police, etc.).
3. Renan a enseigné au Collège de France non à « l'école orientaliste ».
4. *Douro* : pièce d'argent espagnol de cinq pesetas. Le terme en était arrivé à désigner l'argent en général.

Le Caravansérail

1. Dans *Le Soir* du 22 août 1871, repris dans les *Contes du lundi* (1873).

Le Kousskouss

1. Dans *L'Evénement* du 23 septembre 1872, repris dans la deuxième édition des *Contes du lundi*, celle de 1878.

Les Sauterelles

1. Dans *Le Bien public* du 25 mars 1873, repris dans les *Lettres de mon moulin* (1879).

Les Oranges

1. Dans *Le Bien public* du 10 juin 1873, repris dans les *Lettres de mon moulin* (1879).
2. Paradis : la galerie supérieure dans une salle de spectacle, appelée aussi « poulailler ».
3. Marabout : petit monument cubique surmonté d'un dôme ; lieu où a passé quelque temps un « marabout » ou bien où il est enterré. Le mot français « marabout » vient du terme arabe *al-murabitun* (lié, stationné dans un *ribat*, sorte de monastère fortifié aux frontières du monde musulman pour le défendre, autrefois) : guerrier prêt pour le *jihâd*. Mais le terme a évolué en saint personnage, lié aux pratiques ascétiques et pieuses.

Histoire de Tartarin de Tarascon

1. Dans *La Nouvelle Revue* du 1er juillet 1883 (*Œuvres complètes* d'Alphonse Daudet, Paris, Dentu, 1884, t.V), repris dans *Trente ans de Paris. A travers mes livres* (1888). Repris dans *Aventures prodigieuses*... coll. Folio, édit. établie par Daniel Bergez, et dans *Tartarin*... Garnier, édit. établie par Jacques-Henry Bornecque.

Première pièce

1. Dans *Trente ans de Paris* (1888).
2. Karagueuz (écrire Karagöz, en turc : œil noir) : théâtre d'ombres importé au Maghreb (Algérie et Tunisie) par les Turcs ; il a été interdit en Algérie en 1843 par le Gouverneur général à cause de ses obscénités, mais les saynètes ridiculisaient les Français en Algérie comme en Tunisie. Plusieurs voyageurs en parlent, choqués par les gaillardises impudiques de cette figure-pantin appelée Karagöz : Feydeau entre autres, mais aussi en Orient Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Pierre Loti. Tous notent les facéties et les gestes obscènes du personnage. Voir notre ouvrage Djoh'a hier et aujourd'hui (Sherbrooke, Naaman, 1978), en annexe, pp. 91-112 : Karagöz.

Chapatin, le tueur de lions

1. Dans *Le Figaro* du 18 juin 1863, repris dans *Le Journal pour tous*, en supplément, à partir du 5 juillet 1893. Repris dans *Aventures*... coll. Folio, édit. établie par Daniel Bergez et dans *Tartarin*..., Garnier, édit. établie par Jacques-Henry Bornecque.
2. L'épisode du lion tué par Tartarin à Oued Fodda trouve un écho dans le *Moniteur de l'Algérie* du 16 novembre 1861 et du 1er janvier 1862. A cette époque les membres de la confrérie (*tariqa*, voie pour aller à Dieu dans le domaine de la mystique) de Si Mohammed Ben Aouda promenaient en laisse un lion. Le saint personnage, Si Mohammed ben Aouda, avait sa *qubba* (son marabout-tombeau) à une quarantaine de kilomètres de Mascara. En montrant ainsi ce lion domestiqué on pensait pouvoir recueillir quelques oboles en vue de l'entretien du tombeau. Voir Émile Dermenghem, *Le Culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Paris, Gallimard, 1954, pp. 206-211 : « Sidi Mohmmed Ben Aouda, le maître des lions ».

La Figue et le Paresseux

1. A d'abord paru dans *Paris-Illustré*, numéro spécimen (27 mars 1870) avant de rejoindre *Le Soir* du 29 août 1871, puis la 2e Partie d'une édition de 1886 de *La Belle Nivernaise* : 1re Partie, le texte de *La belle Nivernaise*, en 2e Partie, une série de contes et de nouvelles.

Un décoré du 15 août

1. Dans *Le Soir* du 15 août 1871, repris dans les *Contes du lundi* (1878).

Le Turco de la Commune

1. Dans *Le Soir* du 19 février 1872, repris dans les *Contes du lundi* (1878).

Kadour et Katel

1. Dans *Le Soir* du 16 décembre 1872, repris dans *Robert Helmont*, 1874.

ÉDITIONS ORIGINALES

— *Lettres de mon moulin, impressions et souvenirs*, Paris, Hetzel, 1869, 302 pp.

— *Contes du lundi*, Paris, Lemerre, 1873, 258 pp.

— *Robert Helmont. Études et paysages*, Paris, Dentu, 1874, 304 pp.

— *Contes du lundi*, nouvelle édition revue et considérablement augmentée, Paris, Charpentier, 1878, 338 pp.

— *Lettres de mon moulin*, éd. définitive, Paris, Hetzel, 1879, 256 pp.

TABLE DES MATIÈRES



Aubin Imprimeur
LIGUGÉ, POITIERS

Achevé d'imprimer en mars 1990
N° d'impression L 34167
Dépôt légal, mars 1990
Imprimé en France